REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XXIX. — 1er JANVIER 1842.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME VINGT-NEUVIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1842

054
R3274

1842 [v.1]

MŒURS ET AVENIR

DE LA SOCIÉTÉ

ANGLO-HINDOUE.

I. — Les Possessions anglaises dans l'Inde, par Bjœrnstierna.
II. — Fragmens orientaux, par le major Moor.
III. — Journal de l'évêque Héber.
IV. — Histoire de l'Hindoustan, par Robert Mills.
V. — Vie de lord Clive, par Malcolm.
VI. — Scènes caractéristiques de l'Hindoustan, par miss Roberts.
VII. — Asiatic journal, Oriental herald, etc.

Les hommes politiques ne voient dans la formation et la consolidation de l'empire anglo-hindou qu'un fait, l'étrange et périlleux accroissement de la puissance britannique. Oui, c'est une conquête digne d'étude. En moins de soixante ans, cette vaste péninsule, dévorée ou escamotée par quelques négocians occidentaux, leur livre ses richesses, mais non ses coutumes. Elle cède à l'énergie saxonne, et paraît garder sa nationalité brahmanique. La passivité de son repos et l'éternité de son indifférence bravent les efforts des missionnaires chrétiens. L'Angleterre exploite le territoire; mais la vie nationale lui résiste. L'Angleterre domine la matière; l'ame lui échappe.

Telles sont du moins les surfaces et les apparences. Comme à l'ordinaire, elles sont trompeuses. Si l'observateur va plus loin que l'enveloppe, s'il se donne la peine de consulter les voyageurs sans croire à eux, les statisticiens sans les diviniser, et les philosophes sans fermer les yeux, il reconnaîtra que la prétendue immobilité de l'Hindoustan actuel sous la domination anglaise est un voile et un mensonge. Rien n'est immobile. Non-seulement les mœurs des indigènes changent, mais celles des conquérans changent aussi. A cette double altération parallèle se rapportent les résultats nécessaires qui amèneront un jour et qui annoncent déjà la création future et inévitable d'un nouvel empire, curieux à deviner, empire enveloppé des obscurités de l'avenir, quelque chose d'inconnu et de mystérieux qui ne sera ni l'Angleterre ni l'Inde.

C'est la création qui doit nécessairement couronner cet accident étrange de l'histoire moderne, la récente collision du teutonisme venant heurter l'hindoustanisme. Les Anglais, c'est-à-dire la Germanie saxonne, imprégnée de hardiesse normande, s'abreuve aujourd'hui d'un nouveau lait dans le berceau même et dans les langes de l'ancienne Asie panthéiste. Les premiers phénomènes nés de ce mélange singulier éclosent à peine; et il faut rendre justice aux Anglais, s'ils exploitent la situation, ils ne l'analysent guère. Déjà cependant les races se croisent; les femmes hindoues donnent des enfans métis aux Saxons transplantés; les victimes de Jaggernaut sont moins fréquentes; les vieilles idoles, qui dégouttaient jadis de sang humain et de beurre fondu, se promènent encore avec pompe, mais sans écraser les hommes; les brahmanes commencent à désespérer de leur foi antique, ils rédigent et impriment des journaux; les *begums* (1) épousent des aventuriers européens. Nos généraux, ennuyés de la fièvre lente qui dévore l'Europe affaissée sans repos, mécontente sans sujet, paisible sans dignité, se laissent marier aux filles des rajahs; on voit de jeunes acteurs hindous bégayer et parodier les tragédies de Shakspeare, en face des Anglais qui sourient. Bizarres symptômes d'un mouvement qui n'est pas achevé, mais qui se fait. Cette révolution nécessaire, métempsychose toujours inobservée des choses humaines, se présente ici sous des aspects grotesquement grandioses. La vie saxonne a grand' peine à se greffer sur cette magnifique mort de l'Hindoustan séculaire; comme toujours cependant, la vie renaît par la mort, et la mort par la vie. Forcés à subir et à propager l'éter-

(1) Princesses.

nelle loi du renouvellement, les Anglais lui opposent en vain la dureté de leurs habitudes et la persistance de leurs esprits; ils souffrent en dépit d'eux-mêmes les altérations que le climat, la situation, la chaleur, l'éloignement, la nécessité, imposent à ces natures de bois ou d'acier. On cite des exemples étranges de l'influence exercée par les mœurs de l'Hindoustan sur les Anglais. Les uns se font brahmanes, les autres brahmano-chrétiens. Il y en a qui mêlent les ablutions boudhiques aux rites protestans, et qui récitent, baignés dans les eaux du Gange, l'oraison dominicale. Quelques-uns, mariés à des femmes du pays, ou séduits par les filles *nautchs* (1), ont adopté complètement le boudhisme, le brahmanisme ou le mahométisme. En dehors de ces exceptions extrêmes, la masse des Anglais domiciliés dans l'Hindoustan subit un changement grave. Une société nouvelle se prépare; de là une forme politique nouvelle, une puissance, une civilisation nouvelles.

N'est-ce pas une œuvre curieuse d'observer et de prévoir ces transformations du monde, une joie austère pour l'intelligence qui gravit ces hauteurs et y respire? Ici des peuples en chrysalide, là des régions qui se dissolvent; plus loin des masses d'hommes qui ne sont pas même encore des larves de nations; ailleurs des formations de sociétés vagues et qui s'ébauchent. A l'heure où j'écris, heure de curiosité et d'attente, on tracerait une précieuse carte géographique du monde moral, si l'on indiquait les degrés de maturité, de vieillesse, d'enfance, de conception ou de mort qui caractérisent les races et les sociétés diverses. Sans doute, bien des races qui semblent vivre sont mortes; mais, dans les tombes mêmes de ces peuples qui ne vivent plus, on peut distinguer différens degrés de dissolution. Le philosophe est tenté de répéter à ce propos les burlesques paroles du fossoyeur d'Hamlet : « Voyez-vous, dit le clown, les corps des cimetières sont tous morts, mais pas tous au même degré! Votre tanneur, par exemple, est bien plus dur à se consommer que les autres; il résiste et persiste effroyablement, tout mort qu'il soit; il lui faut dix années pour disparaître; il ne nous faut, à nous autres, que deux ans (2). »

Voici bien long-temps que la société hindoustanique est morte et consommée. La singulière mission de la race anglaise qui va s'enrichir, jaunir et mourir à Calcutta ou dans les *jungles*, est de déposer dans ce terreau antique, composé de couches nombreuses

(1) Danseuses.
(2) *Hamlet*, acte IV, scène I.

d'hommes et de mœurs entassées par les siècles, les germes de la nouvelle fécondité. Elle est barbare aux yeux des Hindous; elle joue pour eux le rôle que jouaient pour nos pères les Hérules et les Alains; elle n'accomplit pas sa mission rénovatrice par le glaive, le pillage et la violence, mais par l'énergie prévoyante de la politique occidentale et la rapacité légale du négoce. Si les lois générales de l'histoire sont identiques, les procédés spéciaux des époques diffèrent et contrastent. On trouve encore ici une civilisation épuisée, mais très vieille, qui se régénère par l'infusion d'une civilisation plus jeune et plus forte, d'ailleurs déprédatrice, avide et sans scrupule. Encore un cadavre qui reçoit l'étincelle de vie après avoir subi la dissolution de ses élémens, encore une supériorité morale et une domination intellectuelle qui ravivent un monde éteint et abîmé. On peut étudier ce mouvement nouveau de l'Inde anglaise dans les ouvrages que j'ai cités plus haut, mais surtout dans les *Scènes Orientales* du major Moor, l'excellent *Journal de l'évêque Héber*, et les *Scènes Hindoustaniques* de miss Emma Roberts. Ce militaire, cet ecclésiastique et cette jeune fille ont vu et observé l'Hindoustan d'une façon très diverse. Tous trois sont de bonne foi : Reginald Héber, écrivain distingué; le major, narrateur inhabile et impétueux, mais qui intéresse; miss Roberts, analyste assez piquante, qui détaille bien ce qu'elle décrit. Le sillon bizarre tracé par les Anglais au sein des mœurs et des idées hindoustaniques apparaît avec vivacité dans les observations de ces trois personnes. Ajoutons-y la gravité et l'importance des documens que renferment l'ouvrage trop peu connu du comte Bjœrnstierna et l'essai de l'éloquent et spirituel Macaulay sur le revenu de l'Inde anglaise, ainsi que les diverses histoires de l'Inde qui viennent de paraître à Londres et à Paris, les *Biographies* récentes de Clive et de Warren Hastings, ouvrages peu concentrés et peu substantiels, mais curieux, et enfin les ouvrages périodiques consacrés aux matières orientales, et qui paraissent à Londres ou à Calcutta. Tous ces documens fourniront à la philosophie politique, à celle qui s'embarrasse peu du jour, beaucoup du lendemain, peu des querelles byzantines et des logomachies, beaucoup de la civilisation humaine, les données les plus intéressantes sur la destinée réservée à ce grand pays, dont la vétusté fait la jeunesse. Sans reproduire ici des colonnes de chiffres, sans copier ces cinquante ou soixante volumes médiocrement écrits, sans les analyser avec cette rigidité pédantesque qui passe pour sérieuse et qui est frivole, nous en extrairons ce qui nous importe, les faits et les révélations sur l'avenir de l'Inde et des conquérans com-

merciaux qui l'occupent. Les notes de l'évêque anglican et celles de la jeune fille nous seront surtout utiles : l'ingénuité charitable de l'apôtre, et les impressions vives de miss Roberts, les ont garantis contre l'affectation, l'emphase, la manie descriptive et l'exagération sentimentale. Nous ne croyons pas avec le bon évêque Héber que les Hindous puissent être convertis de si tôt à la foi chrétienne, protestante ou catholique. Nous ne pensons pas non plus avec miss Roberts que les Hindous soient une race déshéritée de poésie; les faits que l'un et l'autre nous transmettent ont plus de valeur que leurs jugemens.

Miss Emma Roberts, femme d'esprit assurément, reproche aux Hindous de manquer de poésie, de sensibilité pour les arts et de goût pour la beauté. Elle se trompe. La poésie, c'est leur vie même; ils la rédigent peu, mais ils la goûtent. Ils ne l'écrivent guère; ils en vivent. L'Occident ou le Nord trouvent des paroles qui imitent la poésie et simulent l'enthousiasme. Nous avons le reflet; ils ont le corps. Chez eux, la poésie a pénétré dans la dernière intimité et les plus profondes racines de l'existence. Ils la respirent, la boivent, la savourent; ils s'en nourrissent et ils en meurent. Leur superstition n'est qu'une poésie réalisée. Leur prédestination n'est que la transformation du monde en un poème épique immense. Dès qu'on se plonge sérieusement dans ces mœurs infinies, on est comme perdu et accablé de ces fidélités sans borne, de ces grandeurs sans terme, de cette puissance, de cette fécondité, qui signalent à la fois la vie physique et la vie morale; vertus sans limites, crimes sans fond, le luxe partout, l'ordre stérile nulle part; la poésie roulant dans les veines même du peuple et ne faisant plus de livres.

Souvent et vainement les philosophes ont essayé d'expliquer la religion des Hindous. Ils ont tiré leurs explications de fort loin. Environnés de toutes les forces de la nature et témoins de l'expansion de ces forces, expansion qui tient du prodige, les indigènes de la péninsule leur ont voué un culte. Cette admiration de la vie, cette idolâtrie de ce qui est, cette adoration ineffable n'a rien qui doive étonner dans un pays où le spectacle de la vie est à lui seul une merveille qui confond. Nos proportions d'Europe font pitié, si vous les comparez à cette exubérance, à cette perpétuité de la reproduction, à ce luxe éternel de l'existence. Je ne vois, dans les temps modernes, qu'un écrivain qui ait paru comprendre ce mystère et qui l'ait rapporté à ses causes. Cet écrivain est Robert Southey, auteur du *Curse of Kehama* (malédiction de Kehama). Il a senti que l'on ne

pouvait juger ces mœurs et cette nature d'après nos règles, et que notre réalité n'est pas la leur.

L'indigène de l'Hindoustan ne croit pas aux esprits invisibles; il converse avec eux, les voit, les entend et les aime; souvent les sentinelles cipayes, postées sur les remparts d'une forteresse mahratte, portent les armes au fantôme d'un officier mort qu'ils ont aimé et qui revient toutes les nuits; ce salut militaire leur fait plaisir et ne leur cause aucune terreur. Un des écrivains que j'ai nommés rapporte qu'un petit enfant de quatre ans, fils de parens chrétiens, étant mort dans la maison paternelle, avait été enseveli au pied de la colline dont cette habitation anglaise occupait la sommité. Les domestiques hindous, qui s'étaient fort attachés à ce petit enfant, imaginèrent que toutes les nuits l'ame du défunt venait leur demander un frugal repas, du pain et du beurre. Aussi, à minuit, régulièrement et pendant des mois entiers, toute la maison désertait, cinquante domestiques s'en allaient en masse visiter le tombeau de l'enfant, et laissaient le maître de la maison seul, exposé aux attaques nocturnes des hyènes, des ours et des chakals, habitans des forêts voisines. Dans les ruines des temples, dans les fûts des colonnes, dans les caveaux des sépulcres, des milliers de prêtres, de fakirs, de mendians et de gens heureux, se tiennent éternellement silencieux et tapis, persuadés que leur vie est la plus admirable du monde, et qu'ils sont les compagnons des morts. La grandeur des aspects correspond à la singularité des conceptions; le gigantesque est partout, et l'extraordinaire disparaît. « Dans les rues de Lucknow, dit le capitaine Tod, vous voyez fréquemment quinze éléphans s'avancer de front, lutter de grace, de majesté, de vitesse, soutenir avec énergie les droits de leur maître et ne jamais souffrir que leur camarade les dépasse. Qu'on imagine le spectacle offert par ce bataillon de quinze colosses marchant de front, en ligne serrée, couverts de leurs caparaçons pourpres, bordés d'une frange d'or de trois pieds, et portant sur leurs vastes épaules des *trônes* d'argent (*haódhas*). Le sentier vient-il à se rétrécir, personne ne veut reculer; les *mahouts* (conducteurs des éléphans) encouragent leurs bêtes de la voix et du geste; les quinze géans s'élancent à la fois, se pressent, se poussent, et culbutent toitures, vérandas et devantures de boutiques. » La patrie originelle des *Mille et une Nuits* s'ouvre donc à vous; les détails de ces splendides légendes, les mœurs qu'elles décrivent, les meubles et les ustensiles dont se servent leurs acteurs, vous assaillent de toutes parts. « Vous reconnaissez dans les cours des maisons, dit le major Moor, ces cruches

assez grandes pour contenir un homme, et qui jouent un rôle si important dans les fictions de l'Asie. » Tout correspond à cette échelle immense. On trouve dans les *Recherches Asiatiques* de 1671 une description curieuse des chasses dont le *nawaub* ou *nabab* du Bengale Kossim-Ali-Khan se donnait le plaisir. Vingt mille hommes et un escadron de cavalerie légère le suivaient alors. On choisissait un espace de terrain comprenant plusieurs lieues, et situé entre le Gange et les collines qui servent de limite à la province. Les chasseurs, les uns à pied, les autres en palanquin ou montés sur des chevaux, des éléphans et des chameaux, armés d'épées, de lances, de sabres, de mousquetons, et accompagnés de chiens, de faucons et de *tchitahs*, formaient un cercle énorme qui, se retrécissant par degrés, forçait dans leurs domaines antiques tigres, hyènes, léopards, sangliers, daims et alligators. Les faucons prenaient l'essor, les levriers s'élançaient; les daims tombaient sous la dent des chiens, les sangliers sous l'épieu des piétons, les tigres, poursuivis par les éléphans, sous la balle de l'audacieux qui les affrontait. « Parmi les plus hardis, on reconnaissait, dit la relation, le nawaub lui-même, tantôt dans un palanquin découvert, porté par huit hommes, et entouré d'un arsenal tout entier, bouclier, épée, sabre, pistolets, fusil, arc et flèches, tantôt à cheval, ou, si les buissons l'empêchaient d'avancer, reprenant sa place et son trône sur l'éléphant favori. Le carnage était incroyable, et lorsque le cercle, à force de se rétrécir, ramenait les combattans au point central, ils se trouvaient arrêtés par la pyramide de cadavres tombés sous leurs coups, montagne de cinquante ou soixante pieds, toute formée d'animaux tués et sanglans. »

L'utile frappe médiocrement ces esprits; c'est la grandeur qui les dompte et leur impose. Les Anglais, en se contentant des profits de la conquête sans en affecter la toute-puissance, se sont condamnés à combattre perpétuellement pour défendre et consolider leurs acquisitions. Dans un pays et sous un climat où tout est expansion et déploiement de force, ce qui n'est pas extérieur compte pour rien; le son, le bruit, l'éclat, le rayon, la lumière, la flamme, sont les symboles et les symboles uniques auxquels se reconnaisse la puissance. Cette race ne la voit pas ailleurs, et elle ne peut ni estimer ce qui est humble ni aimer ce qui se cache ou se modère. Ils préfèrent un énorme canon qui tue ses artilleurs à un bon fusil qui tue l'ennemi. On conserve à Bedjapore une pièce d'artillerie de dimension extraordinaire, et qui ne manque jamais, lorsqu'on l'emploie dans les occasions solennelles, de détruire une partie de la ville par le seul

effet de la vibration. « Cependant, dit sir John Malcolm, on lui rend des honneurs divins; son nom d'idole est *Moulk-i-Meïdan*, le monarque de la plaine. Les guirlandes suspendues autour de sa gueule béante sont souvent renouvelées; on brûle de l'encens devant ce canon; les indigènes ne s'en approchent que les mains jointes et en lui faisant le salam; les parfums et l'huile lui sont prodigués. Enfin il est dieu, et toutes les castes, toutes les sectes, vénèrent le pouvoir de destruction logé dans ses entrailles de bronze. C'est, il est vrai, un formidable personnage, qui pèse vingt tonneaux, et dont le métal, frappé seulement d'un bâton, rend un son à la fois clair et puissant, semblable à celui de la plus grosse cloche, et que l'oreille ne peut supporter qu'à une certaine distance. On prétend que le cuivre qui domine dans la composition de ce canon contient un faible alliage d'or, une portion d'argent plus considérable, et de l'étain en plus grande quantité. La poésie colossale des indigènes lui a inventé une sœur, *mademoiselle Kourk-o-Bourdglie* (foudre et éclair), autre pièce d'artillerie que personne n'a jamais vue. » Hommage aux grandes puissances de la nature, idolâtrie qui explique tout ce système si mal analysé par les érudits, le système du panthéisme hindou.

Nous n'appuyons pas sur ces faits dans le vain désir d'accumuler les descriptions pittoresques, mais pour démontrer que la lenteur de la conquête morale et du progrès civilisateur opéré par les Anglais était dans la nature même des choses. Ils apportaient les idées les plus strictes, la religion la moins poétique, les coutumes les plus étriquées, les habitudes les moins grandioses, au sein de cette race toute lumineuse, et, comme diraient Ronsard et Dubartas, toute *soleilleuse*. Le contraste était choquant, et le premier mépris n'est pas vaincu. Les Anglais modernes se sont attachés à détruire la forme, à économiser sur la magnificence et à faire de la grandeur et du génie à bon marché. Tout au contraire, dans les fêtes, les travaux, les institutions hindoues, le même sentiment de la grandeur et de la splendeur règne au point de faire de la réalité un miracle et de la vie un prodige. Les branches des arbres qui ombragent les tombeaux sont chargées de *gourrouhs*, vases que les Hindous remplissent d'eau sacrée, afin que les esprits des morts puissent venir se désaltérer à leur aise. La vie et la mort se touchent ou plutôt se confondent dans ce pays singulier où un homme se laisse mourir de faim parce que son voisin a déclamé devant sa porte une malédiction en vers, et où la plus grande difficulté des législateurs anglais consiste à empêcher tantôt les veuves de se brûler avec leurs maris, tantôt les pèlerins de se noyer

dans les eaux confluentes du Gange et de la Djemna. Il semble que l'on ne veuille pas craindre la destruction là où l'existence est si féconde, si éclatante et si indomptable.

La tempête y est quelque chose de plus effrayant que nos tempêtes, le soleil n'y est pas ce globe d'un feu pâle et d'une flamme indulgente que nous pouvons braver; le désert et la forêt ne ressemblent pas à nos forêts et à nos déserts. La terre et sa végétation n'ont de commun que leurs élémens constitutifs avec notre végétation et notre terre. La puissance vitale se fait jour de toutes parts, bruissant dans la nuit, rampant, volant, murmurant, s'agitant autour de nous, sortant des pores et des profondeurs du sol. Le nombre des animaux, leurs proportions, leur vitalité, leur omniprésence, vous poursuivent et vous accablent; la nuit même est plus agitée que notre jour. « Si vous voyagez par bateau (*boudjeroë*) sur le Gange, dit miss Emma Roberts, et que la nuit vous surprenne, vous assistez à un formidable concert : chakals qui s'approchent en grandes troupes du bord de l'eau et qui percent l'air de leurs hurlemens aigus; oiseaux de proie et oiseaux aquatiques poussant sans interruption de grands cris abruptes, qui retentissent avec l'éclat rauque d'un instrument de cuivre; bruits continus, causés par la procession incessante des myriades de rats qui dévorent le navire; bourdonnement des insectes qui se jouent sur votre tête. » Plus on s'approche des jungles ou déserts, et plus cette communauté intime de toutes les heures avec les forces vivantes et renaissantes de la nature animée apporte de fatigue au voyageur, qui pénètre avec effroi dans l'atelier même de la vie, dans son réservoir qui déborde. « Aux environs de Itaouâ, dit un voyageur, vous essayeriez vainement de vous débarrasser, fût-ce pour une seconde, de cette société incommode. Le loup et la hyène se promènent paisiblement sur votre balcon; au pied du mur, la panthère se dresse et le porc-épic se tapit; sur le toit, que les habitans nomment *tchopper*, toute une population d'écureuils, de rats et de serpens, fait sa demeure habituelle, et les poutres qui soutiennent ce tchopper servent à la fois de sanctuaire et de champ de bataille aux chats sauvages, aux grands lézards nommés *gho-saoumps*, et aux *vis copras*, qui se poursuivent et s'exterminent dans ces solitudes avec un vacarme épouvantable. Par une précaution fort délicate, les bipèdes indigènes qui partagent ces retraites avec les quadrupèdes et les reptiles, ont soin d'étendre au-dessous des poutres et d'attacher aux quatre coins de la corniche un drap qu'ils tendent de leur mieux et qui sert de plancher à l'autre compagnie, reléguée au premier étage.

« On distingue aisément d'en bas la marche, la course, la lutte, les évolutions de tous ces animaux, les empreintes de leurs pas, jusqu'à leurs formes; et lorsque le drap s'use un peu, quelque énorme patte égarée, la queue verte d'un lézard qui se fait jour à travers l'ouverture, ou même le corps tout entier d'un *vis copra*, vous apparaissent et tombent sur votre tête. Plus la nuit avance, plus le tumulte s'accroît, plus vos oreilles sont blessées, et votre repos impossible. Les moineaux qui dormaient sous la projection extérieure du toit s'éveillent, battent des ailes et prennent leur vol avec des cris bruyans. L'armée des insectes, plus nombreuse et plus puissante que partout ailleurs, poursuit son concert nocturne avec une vigueur sans pareille. D'innombrables crapauds se chargent des basses; le second-dessus est abandonné aux grillons, qui crient comme des hautbois; à peine distingue-t-on le cornet à bouquin des moustiques, et le frémissement vague des rats à musc semble jouer des arpèges de clarinette. Chacun de ces êtres paraît prendre plaisir au bruit qu'il cause et rivalise avec ses confrères. Les Hindous eux-mêmes ne prononcent pas une parole qu'ils ne la crient, et, comme ils choisissent fort spirituellement le jour pour dormir, ils deviennent pendant la nuit aussi exagérés dans leurs clameurs que les bêtes du pays. Les routes sont alors couvertes de bandes qui chantent, dansent et causent aussi haut que possible, et pendant les époques de solennités religieuses les vociférations populaires sont soutenues par mille espèces d'instrumens sauvages qui beuglent dans tous les tons, gongs d'airain, clochettes, sonnettes, tambours, trompettes de six pieds de long.

« Cette surabondance de vie, de bruit, de force, de puissance, de lumière, produit le jour des effets moins déplaisans. Dès le matin, vous voyez s'approcher de vous et voltiger sur votre moustiquaire des essaims de pigeons bruns à la poitrine violette et puce, et le pigeon vert, le geai bleu foncé, le pic à la crête noire, tout un luxe de fleurs vivantes, pourpres, jaunes, perlées, qui tourbillonnent au-dessus de vous. Ce perpétuel gémissement, si doux et si triste, est celui des colombes, que l'on ne cesse pas d'entendre pendant la durée entière du jour. D'immenses sauterelles ailées s'élancent, le corps chargé d'émeraudes dont aucun joaillier ne possède les rivales; des bourdons étincelans font rouler dans les airs leurs améthystes et leurs topazes; quelques autres semblent promener un charbon rouge et allumé, d'autres un fragment de velours nacarat. Des armées de faisans, des bataillons de perroquets fuient et se dispersent au loin, en poussant des cris de terreur. L'antelope bondit et passe devant votre porte

entr'ouverte, comme la balle que fait jaillir la détente d'un ressort; vous voyez le *nylghau* fendre l'air comme s'il avait des ailes, le héron gigantesque s'avancer à grands pas vers les rives du fleuve, le canard brahmanique suivre la même route en caquetant, et d'innombrables renards bleus, des civettes à la queue superbe et des troupes d'écureuils agiles occuper tous les replis du sol, des arbres, des édifices, des cavernes et des rivages. Les forêts vierges de l'Amérique n'offrent rien de semblable à cette puissance et à cette fécondité vitale. »

L'influence de ces causes physiques sur le caractère, les mœurs, les idées, sur la naissance et la systématisation des religions et des arts, ne peut être douteuse. « Il y a des situations et des époques, dit miss Emma Roberts, où les *paunkahs*, vastes éventails toujours en mouvement, les *pourdhas* ou rideaux épais attachés devant les portes, les *tatties* ou tissus de jonc mouillé suspendus aux fenêtres, ne rendent pas l'atmosphère supportable. L'intérieur d'un gazomètre est moins ardent; dès que vous sortez, vous vous sentez épuisé, vos membres défaillent, et la morsure de ce vent terrible écorche votre peau qui s'enlève. Chaque meuble brûle la main. Le bois le plus dur craque et éclate avec la détonation d'un pistolet, et le linge que l'on tire de l'armoire paraît avoir été placé devant un grand brasier. Toutes les chambres ressemblent à des fours que l'on aurait trop chauffés. Vous voyez les oiseaux se traîner l'aile basse, le bec entr'ouvert, les chats persans enlacer de leur souple corps les cruches d'eau déposées dans les chambres de bain, ou, s'étendant sur le gazon humide au pied des *tatties*, recevoir avec délices une part des libations nombreuses qui tombent sur ces nattes, et quelquefois, quand il leur a pris envie de s'aventurer dehors, revenir l'œil hagard et tout effarouchés de l'accueil ardent qu'ils ont reçu. Le déluge qui succède ordinairement à cette effroyable ardeur n'est ni moins redoutable, ni moins gigantesque dans ses formes et son approche. Il s'annonce d'abord par l'arrivée lente, progressive et solennelle d'une muraille noire qui se dresse à l'extrémité de l'horizon, et qui, toujours grandissant et s'élevant, finit par placer un rempart invincible entre le soleil et l'homme; c'est le sable accumulé par le vent, et qui s'élève à une hauteur prodigieuse. A travers ce rempart, on ne distingue pas l'éclair, mais on entend les rugissemens prolongés du tonnerre jusqu'au moment où les écluses du ciel, étant lâchées, inondent le pays. Bientôt on n'aperçoit plus qu'une nappe d'eau, et l'observateur, du toit de sa masure, peut voir, avant même que ces lacs, subitement versés sur le sol, aient pénétré les profondes crevasses de la terre béante

et altérée, des taches vertes et des oasis brillantes apparaître tout à coup, tant est rapide cette végétation qui se développe à l'œil nu. Je me souviens que l'une de ces tempêtes, incroyables pour qui ne les a pas vues, emporta devant moi le toit d'un édifice; heureusement ce n'était que le toit de la cuisine. Chef et marmitons s'élancèrent, saisirent avec autant de sang-froid et de vigueur que d'adresse les quatre bambous qui volaient avec le toit, suivirent, emportant ainsi leur toit dérobé, la course impétueuse que lui imprimait l'ouragan, et finirent, quand la crise fut passée, par replacer tranquillement les piliers à leurs vieilles places, aux quatre coins des murailles qu'ils avaient abandonnés. »

Le règne végétal ne fait pas éclater une moindre magnificence, et les plantes parasites elles-mêmes, gigantesques accessoires enlaçant tous les arbres comme autant de boas constrictors, suspendent aux vieux troncs des festons si énormes, que vous diriez des paniers de fleurs qui se balancent au gré du vent. Sous ces ombrages épais voltigent les vautours, s'endorment les tigres et rôdent les chakals par bandes nombreuses. Ces agens de destruction ne permettent pas aux débris de s'accumuler, et hâtent le renouvellement universel en absorbant et en dévorant tous les êtres que la mort a frappés. A peine le daim, le taureau ou le buffle sont-ils tombés sous la dent du tigre, plus de cinq cents vautours et autant de chakals et de loups s'attroupent autour de la proie, et attendent que le maître ait fait son repas.

On ne peut s'étonner que des races placées ainsi dans le désordre même de la fécondité exubérante aient essayé de diviniser le sentiment de l'ordre et de se donner une politique durable en établissant la sévérité des castes. Quant aux arts, chez un tel peuple, ils ne pouvaient être que l'imitation des grandeurs et des forces démesurées qui l'environnent et le bercent. La philosophie elle-même ne pouvait se montrer que comme le reflet de ces forces adorées. Dans une succession si rapide de causes et d'effets, de naissances qui creusent le tombeau et de tombes qui renferment la vie, cette vie comme cette mort devaient paraître illusion. De là le système de la *Maya*, de l'illusion universelle, le plus grand scepticisme, le plus grand mysticisme et le plus effrayant panthéisme que l'homme ait jamais rêvé, car il réunit la triple tendance.

« Il n'existe rien de réel, dit le *Bhagavat*, traduit par William Jones, que la première cause, Dieu. Le reste ne fait que paraître et disparaître dans l'esprit, et n'est qu'illusion ! — Moi seul, s'écrie dans

le même poème le Dieu suprême (Krichna), je suis la création et la dissolution. Toutes choses sont en moi et je suis en toutes choses. Je suis humidité dans l'eau, lumière dans les astres, prière dans les Vedas, son dans l'atmosphère, humanité dans l'homme, odeur dans les fleurs, gloire dans la source de la lumière. En toutes choses, je suis la vie, éternel germe de la nature toujours renaissante. » Certes, la métaphysique modeste, timide et analytique du protestantisme anglican avait peu de prise sur des imaginations nourries de théories semblables. Les brahmanes répondaient aux missionnaires, qui les accusaient d'idolâtrie, que leurs idoles n'étaient que des symboles, et que ces têtes monstrueuses, ces anomalies d'une sculpture contre nature, n'indiquaient point un culte infernal, mais voilaient une allégorie métaphysique. Ce que nous connaissons de la poésie hindoustanique s'accorde avec les idées que nous venons d'émettre, et correspond avec cette puissance que rien ne règle et cette grandeur que rien ne limite.

Le fêtes de ce peuple, ses jeux, ses cérémonies, portent le même caractère. « Il faut, dit le missionnaire Dubois, voir à Bénarès, dans cette Rome du brahmanisme, l'*illumination* ou *douwallie* en l'honneur de Latchmi, déesse de la fortune : on saura comment les Hindous comprennent la splendeur des réjouissances publiques. Sur tous les toits des édifices, maisons, palais, cabanes, de petites lampes de terre (*chiraugs*) sont placées aussi près l'une de l'autre que possible; tours et tourelles, frontons et toitures, mosquées et pagodes, tout semble construit avec des étoiles; c'est une cité du dieu de la flamme, cité dont les contours lumineux reflètent dans les eaux du fleuve une splendeur de fées qui ne peut être décrite. » Toutes les vergues des vaisseaux et des bateaux portent de ces lampes, et les longs sillons de feu qui suivent le cours des rues, qui marquent les mouvemens des édifices, qui reproduisent les caprices et les variétés pittoresques de l'architecture, ces coruscations blanchâtres tremblant sur l'azur noir du ciel, ces ondulations argentées qui peignent de nouveau dans l'onde la cité lumineuse, cette grandeur chaste, cette poésie en action qui fait étinceler toute une vieille ville sainte, condamnent sans pitié la prétention et la recherche de nos illuminations européennes, chargées d'inutiles et grossiers ornemens, et dont les masses de lumières font tache au milieu d'une ombre opaque et d'une épaisse fumée.

Voilà quel pays et quelle race la compagnie des Indes est venue régir. Les musulmans, les Persans et les Grecs, tour à tour pos-

sesseurs de l'Hindoustan, l'avaient entretenu dans ses idées de magnificence. Mais les Anglais, maîtres nouveaux de ce vieux monde, ne ressemblaient en rien à leurs sujets et à leurs prédécesseurs; c'étaient la cupidité, l'habileté, l'économie, la persévérance, l'énergie, l'activité calculée, la sagacité européenne, qui recueillaient cet héritage asiatique. C'était un spectacle curieux de voir ces combinaisons mercantiles venir à bout d'un empire séculaire, et exploiter à leur profit le luxe, l'indolence, la magnificence, l'étourderie, l'héroïsme; de voir toutes les qualités prosaïques et lucratives vaincre et fouler aux pieds les qualités poétiques et éclatantes. Ces négocians qui exploitaient l'Inde ne constituaient pas l'élite de la nation britannique. Ce n'étaient ni des passions généreuses, ni de nobles résistances qui fuyaient la patrie et cherchaient la liberté; point de puritains comme en Amérique; point d'ardeur aventureuse comme celle de Walter Raleigh; l'argent, le bien-être, voilà tout ce que demandaient les Anglo-Hindous. Ils sont restés à peu près les mêmes. Encore aujourd'hui, ils ne font aucun effort pour attirer à eux les esprits des indigènes, pour fonder un empire, pour créer une civilisation. Cette civilisation s'opère malgré eux et non par eux. L'amalgame qui commence à jeter un peu de brahmanisme dans la vie européenne et teutonne n'est pas leur ouvrage, bien qu'ils en subissent la loi. Grossiers, indolens, apathiques, indifférens à tout, comme leurs pères, étrangers au perfectionnement social et à la crainte de l'opinion publique, ils ont cependant leurs Bentinck, leurs Elphinstone, leur major Tod, comme ils avaient naguère et autrefois leur Mackintosh, leur William Jones et leur Clive. Mais il suffit d'un petit nombre d'intelligences pour racheter un peuple; les masses ont bien moins d'importance qu'on ne le croit. Elles ne mènent jamais, elles sont menées; et quelles que soient la mauvaise conduite et la brutalité des colons, l'empire anglo-hindou, soutenu par la sagacité de quelques hommes, subsiste et sera fécond.

On ne peut pas dire que la haine des indigènes pour les Anglais se soit éteinte. Un des caractères singuliers de la race anglaise, c'est qu'elle a souvent le désir d'être désagréable hors de chez elle, comme si elle assurait ainsi son indépendance et sa dignité. Ses enfans sont passés maîtres dans l'art de déplaire, et personne n'inspire plus de répugnance aux peuples même qu'ils ont subjugués. Cette insolence et cet égotisme de la conduite, qui inspirent plus de haine que les grands crimes, se sont déployés fort à leur aise dans les rapports des Anglais avec les Hindous, race polie, douce, gracieuse, à la fois épique et élégiaque. Au lieu de vaincre par la courtoisie le dégoût

qu'inspirent aux Hindous les coutumes anglaises, proscrites par leur religion comme abominables et abjectes, ils ont pris à tâche de se rendre personnellement odieux à ce peuple qui, en définitive, jouit d'une plus ancienne civilisation et, sous beaucoup de rapports, d'un raffinement de mœurs, d'idées et de scrupules bien supérieurs à toutes les délicatesses dont l'Angleterre et l'Europe peuvent se faire gloire. La politesse exquise des Asiatiques de ces contrées peut seule les empêcher de faire éclater leur mépris, quand ils voient les Européens négliger certains soins de propreté, toucher aux viandes défendues, abandonner à leurs amis le bras de leurs femmes et de leurs filles pendant de longues promenades, danser pendant la canicule, crier ou chanter à table, et commettre mille autres abominations qu'un indigène ne se permettrait pas sans tomber dans la dernière déconsidération.

Il ne faut pas se tromper sur les rapports cordiaux, en apparence du moins, qu'ils entretiennent avec leurs amis les Anglais. Sans doute aucune manifestation extérieure ne trahit leur mécontentement et leur dédain; mais il faut lire les publications manuscrites rédigées en langue persane et qui se répandent dans toutes les classes supérieures et lettrées de la société hindoustanique, pour savoir ce que pensent de leurs maîtres ces hommes que l'on donne pour barbares. Dans ces journaux scandaleux (*oukhbars*), on écrit en toutes lettres les noms anglais de ceux auxquels on attribue des vices, des ridicules, des anecdotes souvent très comiques; on y appelle un chat un chat, et comme on respecte peu la décence, le mot propre employé dans toute sa crudité ne permet pas de les traduire avec une fidélité qui passerait pour très brutale. Un de ces oukhbars, qui a paru à Delhi en 1838, parlait ainsi de la nomination d'un nouveau gouverneur : « Le sultan d'Angleterre et ses visirs, ayant été informés que le gouverneur-général est un imbécile qui dort toujours et ne fait pas les affaires de l'état, ont nommé à sa place un autre seigneur qui ne tardera pas à venir et qui sauvera le Bengale. » On trouve, dans un autre oukhbar, le tableau assez piquant d'une audience donnée aux indigènes par quelque magistrat anglais mal élevé : « Le gouverneur-général a montré bien peu de sagesse en choisissant M. *** pour magistrat suprême dans le canton de ***; cet homme est gras, mais il est bête et d'un caractère très irascible; il ne sait rien faire par lui-même, et il ne veut laisser personne agir à sa place. Hier, comme plusieurs nobles Hindous lui faisaient demander audience, il s'est montré à demi nu et leur a dit : — Eh bien! que voulez-vous? — Nous dési-

rons seulement vous présenter nos hommages. — Alors ce brutal s'est contenté de grogner le mot anglais *djoh* (*go!* allez-vous-en)! » Il a fallu que la politique anglaise fût singulièrement forte pour triompher d'une pareille conduite et des préjugés légitimes ou illégitimes des indigènes; les actions les plus simples et les plus innocentes des officiers et des agens britanniques se présentent, aux yeux des Hindous, sous un aspect que la religion et l'habitude leur rendent ignoble ou odieux. Voici comment le rédacteur d'un oukhbar décrit un dîner anglais : « Les gentilshommes *de dignité* donnaient hier au soir une grande fête à laquelle étaient invités tous les officiers civils et militaires. Il y avait un petit cochon sur la table, dans lequel M. *** osa plonger son couteau; il en dépeça les membres qu'il envoya aux convives; même les femmes ne se firent pas faute d'en manger. Après s'être remplis de cette viande malpropre et de beaucoup d'autres, ils se sont mis à faire un grand bruit et à parler tous ensemble, sans doute parce qu'ils étaient ivres. Tous se tenaient debout en répétant à la fois : *Hip! hip! hip* (1)! Ensuite ils se remettaient à avaler une quantité considérable de vin, jusqu'à ce que, se trouvant gonflés comme des éponges, ils se précipitassent hors de la salle, tirant et poussant les femmes des autres, qu'ils finirent par faire sauter indécemment dans une chambre voisine, selon leur coutume. On a remarqué que l'imbécile capitaine *** restait à table, occupé à absorber du vin rouge avec deux ou trois vieillards, pendant que sa femme donnait le bras au jeune capitaine ***. Les palanquins et les porteurs suivaient par derrière ces deux personnes impudentes. »

Tels sont les jugemens que portent sur les Anglais les journalistes hindous, et l'on doit convenir que les conquérans de l'Inde ne font rien pour combler l'abîme creusé par cette différence de coutumes. Tout au contraire, les Anglaises affectent une répugnance ridicule pour le costume des femmes du pays, qui est si convenable, si élégant et si majestueux. Elles préfèrent les falbalas fanés de 1815 et les petits chapeaux de 1812, — revendus par les marchands de passage qui traversent les solitudes des jungles, — aux plis flottans, aux bijoux d'orfévrerie merveilleusement travaillés, aux nattes élégantes, à la mousseline moelleuse dont les draperies enveloppent les femmes des musulmans et des Hindous. Ce sont surtout les filles des mariages mixtes qui recherchent cette ridicule parodie de nos modes : on voit des Portugaises mariées à des Hindous se promener en pantoufles de

(1) Coutume anglaise très répandue dans les clubs et dans les colléges.

satin rouge brodé, avec des robes de crêpe violet, avec une écharpe jaune venue de Paris, coiffées en cheveux, et un voile blanc sur la tête. Tandis que les produits de l'Orient, si ardemment désirés par nos femmes, ont en Europe une valeur exagérée, les Anglaises de l'Inde acceptent avec empressement les débris et le rebut des manufactures européennes. Elles ont peur d'être confondues avec les femmes hindoues, et vont au bal vêtues de costumes fanés qui les distinguent des objets de leur dédain. « Elles se procureraient sans peine à Benarès et à Calcutta de la mousseline brodée d'or et d'argent, de la dentelle d'or et d'argent, des gazes superbes, des garnitures du plus beau modèle, des ceintures, des boucles d'oreilles de l'or le plus pur et travaillées avec une finesse exquise; elles aiment mieux les joyaux éphémères et déjà passés de mode que l'ouvrier européen fabrique ou plutôt simule au moyen de la feuille de métal la plus mince. Elles négligent même ces colliers si merveilleusement sculptés que l'on dirait autant de pierres précieuses; ce sont des gouttes d'or suspendues à une chaîne d'or excessivement fine. Je n'ai rien vu de plus délicat et de plus beau. »

Ce dédain anglais, mêlé à une étrange grossièreté et à la recherche bizarre d'une étiquette impossible à conserver, aliène les indigènes, qui, doués d'une nature délicate et sensible, sont très capables de gratitude, et dont un peu d'affabilité et de justice accomplirait la conquête morale. Leur reconnaissance égale leur susceptibilité. On les a vus se rendre en foule chez un magistrat disgracié, et duquel ils n'avaient plus rien à attendre. Aujourd'hui encore ils récitent et chantent des hymnes en l'honneur de ce Hastings qui leur a fait du bien il y a soixante ans, et que les journaux européens, trompés par les déclamations de Burke, représentent comme un monstre.

C'est quelque chose de magnifique dans l'histoire morale de l'humanité que cette gratitude indélébile, ce sentiment profond, cette incapacité d'oubli, qui se trouve au fond du caractère hindoustanique. Le nom d'Alexandre-le-Grand (le grand Secunder) est encore vivant dans ce pays singulier, où le souvenir dure toujours. Vingt villages portent le nom d'Alexandre, et toutes les castes prononcent son nom avec respect. Vous rencontrez près d'Agra une tombe sur laquelle brûle toujours une lampe que les Hindous ne cessent pas d'alimenter. C'est celle d'un officier anglais, dont la vie fut consacrée à des actes de bienfaisance. Quand les cipayes passent devant le tombeau, ils ne manquent pas de lui porter les armes. « Dans le

voisinage de Dajhmal, dit miss Emma Roberts, s'élève un cénotaphe consacré à la mémoire d'Auguste Cleveland, ancien juge du district de Boglipore. Deux fakirs sont employés à alimenter une lampe qui brûle perpétuellement en mémoire de ses vertus et de sa bienfaisance. Tous les ans, au jour anniversaire de sa mort, le peuple des environs se réunit auprès du tombeau, et une fête solennelle témoigne de la vivacité d'une reconnaissance qui touche à l'idolâtrie. Cet excellent homme est mort très jeune, à vingt-neuf ans. Il est impossible de faire plus de bien dans une carrière plus restreinte. Depuis l'époque de sa nomination à Boglipore, il protégea contre les réactions britanniques et contre l'iniquité des autres castes les pauvres habitans des montagnes voisines. La civilisation et le bien-être de toutes ces peuplades furent dus à ces efforts. Il gagna leur confiance, construisit pour eux des bazars où ils apportèrent leurs marchandises, protégea leur commerce, et leur imposa des règlemens qu'ils suivirent avec exactitude, et dont le résultat fut de les enrichir en les civilisant. On ne prononce dans cette contrée le nom de Cleveland que comme celui d'un saint. »

Assurément les Anglais auraient pu tirer parti de cette fidélité au souvenir, de cette mémoire du cœur, alliée à une religion du serment, à une fidélité dans les engagemens qui d'ailleurs n'empêche aucun Hindou de mentir, s'il y va de son intérêt, et qu'il n'ait point engagé sa promesse antérieurement. Un boucher, que l'empereur Hayder-Ali soupçonnait de favoriser les communications de deux de ses prisonniers anglais avec l'armée ennemie, se laissa attacher à la gueule d'un canon, et vit la mèche embrasée s'approcher de la lumière sans sourciller et sans faire aucun aveu qui compromît ses amis. Tous les jours, il leur jetait, par le soupirail du caveau dans lequel ils étaient renfermés, une tête d'agneau fraîchement coupée, et dont les dents serrées contenaient un nouveau billet. Remis en liberté, il continua ce mode singulier de communication, qui ne fut connu, dit le colonel Tod, qu'après sa mort et par l'aveu des Anglais eux-mêmes. Cette obstination, cette permanence dans les sentimens, cette persévérance souple, cette éternité des attachemens et aussi des vices, se révèlent dans d'autres faits que le missionnaire Dubois, Morier et Malcolm ont rapportés. Un *soubhadhar*, ou officier de cavalerie indigène, mis injustement à la réforme, porta sa plainte au gouvernement local, qui ne voulut pas y faire droit. Sans se décourager, il s'embarqua pour l'Angleterre à bord d'un vaisseau qui allait mettre à la voile, se présenta devant la cour des directeurs à Londres,

et plaida lui-même sa cause, aidé par un interprète. On trouva qu'il avait raison, et, après l'avoir écouté patiemment, on lui donna une lettre expresse pour ses chefs, auxquels on le recommanda spécialement. Le conseil de Calcutta, blessé de cette intervention de la cour des directeurs, refusa d'exécuter leurs ordres, et le soubhadhar, se rembarquant aussitôt, alla communiquer aux directeurs ce nouveau déni de justice. Irrités, ils ordonnèrent à leurs délégués de Calcutta de prendre en main vigoureusement la cause du pauvre soubhadhar, et ce dernier retourna dans son pays. Le gouvernement local, qui d'une part sentait la nécessité de pactiser, et qui de l'autre ne voulait pas avoir l'air de céder aux directeurs, offrit au soubhadhar, comme moyen d'arrangement, une pension annuelle. La délicatesse de l'officier hindou rejeta cet accommodement, qui ne lui semblait pas laver d'une manière assez complète la tache faite à son honneur. Il donna sa démission, et passa au service du roi d'Aoûde. Pendant ses deux voyages en Angleterre, il avait fait à pied le trajet de Londres à Durham, et de Londres à l'extrémité du duché de Cornouailles, pour rendre visite, à Durham, à un vieil officier anglais, son ancien ami, et, dans le Cornouailles, aux enfans d'un de ses camarades. Ce pauvre Hindou avait fort peu d'argent, ne savait pas l'anglais, et ne connaissait personne en Angleterre, si ce n'est le capitaine dont j'ai parlé. Le roi d'Aoûde, qu'il sert aujourd'hui, dit miss Roberts, le traite avec une grande distinction.

Ardens comme des poètes et sensibles comme des enfans à la justice et à l'injustice, les Hindous poursuivraient jusqu'aux entrailles de la terre le redressement d'une iniquité. Le rang, le crédit, la fortune de leurs oppresseurs, ne les effraient jamais. On a vu des domestiques maltraités par des maîtres qui habitaient des jungles situés à une distance énorme de Calcutta se rendre à pied dans cette ville pour obtenir justice. Trois cents lieues ne les épouvantent pas, et aucune difficulté ne leur fait obstacle. Succombent-ils dans leurs efforts, ils en appellent à Dieu, maudissent celui qui leur a fait tort ou injure, et se laissent mourir de faim, persuadés que leur anathème suffit pour attirer la vengeance de la destinée sur la tête de l'offenseur. Ce suicide singulier, suicide de malédiction et de vengeance, sur lequel le grand poète Robert Southey a fondé la fable de son plus remarquable poème, s'opère selon des règles fixes, dans une certaine attitude et accompagné de certaines prières. C'est ce qu'on appelle faire le *dhourná*. Un Hindou contre lequel on fait le dhourná, et qui le sait,

n'a plus de repos; il est maudit, il ferme toutes ses portes, il n'ose pas voir le soleil, il ne mange ni dort. Si, par malheur, il entendait une des paroles prononcées contre lui par l'offensé, sa situation deviendrait pire; aussi ne manque-t-il jamais de se retirer dans ses appartemens les plus secrets.

« Les diamans du Boundelkound, dit un écrivain que j'ai cité, diamans que l'on pêche dans les eaux du Gange, près du confluent de ce fleuve et de la Djemna, sont mêlés au sable que l'on extrait du lit de la rivière, et que l'on vanne pour en séparer les pierres précieuses qui s'y trouvent confondues. Ceux qui exploitent cette industrie ont quelquefois de très bonnes chances; un officier anglais n'ayant passé que huit ou neuf jours dans cette localité, et ayant loué la pêche des diamans pour cet espace de temps, rapportait dans ses quartiers qu'il allait regagner une quarantaine de pierres magnifiques, lorsque, traversant une forêt, il aperçut sous un arbre un Hindou, la tête couverte de cendres, accroupi et presque nu. C'était un homme qui faisait le *dhourná*. L'officier, en s'approchant, reconnut un de ses anciens domestiques, homme intelligent et honnête, et lui demanda ce qu'il faisait là : — Je fais le *dhourná*, répondit-il. Malédiction sur la tête de celui qui m'y force! J'étais employé par le rajah de mon district à recueillir des diamans, et la loi m'accordait une somme assez considérable pour avoir découvert un diamant d'une valeur et d'un poids très importans. C'eût été ma fortune : le rajah me l'a refusée. — Venez avec moi, j'essaierai de vous faire rendre justice, mais je ne puis vous promettre que j'y réussirai. Le pauvre garçon, ranimé par l'espérance que faisait briller à ses yeux le bon vouloir de son ancien maître, et plaçant d'ailleurs une confiance implicite dans les sollicitations du *bellaty-sahib*, accompagna l'officier anglais, qui finit par obtenir à grand'peine de l'avarice du rajah la somme de cinq mille roupies (1), somme inférieure à celle que la loi concédait au *tchouprassie*, mais qui était pour lui un trésor inappréciable et inespéré. Le pauvre homme, dit la narratrice, se montra reconnaissant comme la plupart des gens de sa nation. Le lendemain matin, avant le point du jour, il se tenait debout devant la tente de l'officier, vêtu de sa plus belle robe de mousseline, contre laquelle il avait échangé ses haillons. Quand l'officier parut, il se prosterna plusieurs fois et l'arrêta pour lui faire un long discours oriental dans

(1) La roupie d'argent vaut un peu plus d'un shelling.

lequel il lui disait qu'il était son père et sa mère, le délégué du tout-puissant pour faire de bonnes œuvres en ce monde, et qu'il lui demandait la permission de le suivre et de le servir jusqu'à sa mort. »

On reconnaît dans ces récits la douce beauté que Fénelon appelle éloquemment la grandeur naïve du monde naissant, le primitif développement des facultés humaines. L'extrême incompatibilité de la dureté commerciale avec ces natures poétiques, de l'énergie anglaise avec la grace hindoue, ressort naturellement de ces traits, que nous ne choisissons pas au hasard. Accuser ces hommes d'indifférence, d'incapacité, d'apathie, de lâcheté, c'est se méprendre singulièrement. Persuadés que tout est écrit là-haut, et qu'il est inutile de lutter contre la force du destin, ils opposent souvent aux malheurs les plus graves, aux chances les plus imprévues, une impassibilité qui étonne; et du sein de cette torpeur apparente, vous voyez jaillir les éclairs et les foudres d'un enthousiasme extraordinaire. Le même récit, la même anecdote, contiennent quelquefois l'excès du crime et celui de la générosité. Le major Moor en donne un exemple singulier.

« On sait, dit-il, que les *thugs* hindous forment une espèce d'honorable congrégation, dont l'unique métier est d'étrangler les voyageurs sur les grandes routes, suivant certaines lois et avec certaines cérémonies dont ils ne se départent jamais. Ils forment des bandes ou plutôt des armées contre lesquelles la loi a été obligée de sévir. Un fakir ou moine musulman que je connaissais, dit le major, se dirigeait du côté de Lucknow, en compagnie d'un soldat *rohilla*. Un mendiant à peine couvert des haillons les plus ignobles demanda l'aumône au fakir, et, s'approchant d'un pas chancelant et avec une physionomie languissante, il sollicita, d'une voix que l'on avait peine à entendre, la permission de faire route avec les voyageurs. Malgré le rohilla, que cette proposition indignait, le fakir, fidèle à sa profession de piété, de charité et d'indulgence, donna du riz cuit à cet homme, qui disait mourir de faim, et lui accorda ce qu'il demandait. Le soir même, comme on approchait d'un village, le fakir dit adieu à ses compagnons de route, et leur annonça qu'il choisirait pour passer la nuit sous son ombre un arbre qu'il désigna. — Vous pouvez, ajouta-t-il, continuer votre chemin. Seulement, dit-il au mendiant, allez me chercher dans ce village un charbon ardent, pour que j'allume ma pipe. — Puis, étendant son petit tapis au pied de l'arbre, il y disposa le *narial*, ou les ustensiles du fumeur, et attendit le mendiant. Ce dernier était resté en arrière et n'accompagnait pas le

rohilla, qui atteignait les dernières maisons du village lorsqu'il entendit un grand cri partant du côté où il avait laissé le fakir. Il se retourna et courut à l'arbre; il vit le fakir par terre, luttant avec le mendiant, sur le cou duquel il avait appuyé son genou. Sur le sol, à côté d'eux, se trouvaient un couteau et un nœud coulant. Le mendiant, au lieu de se rendre au village pour exécuter la commission de son bienfaiteur, s'était caché derrière l'arbre, et, saisissant le moment où ce dernier paraissait absorbé par ses apprêts de fumeur, il lui avait jeté sur la tête, pour l'étrangler, un lacet armé d'un nœud coulant. C'était un thug. Heureusement, dans ce moment même, le fakir portait machinalement ses mains à son cou, et ses doigts saisirent le lacet qui allait l'étrangler; plus heureusement encore, il avait un couteau à sa ceinture, et il s'en servit pour couper le lacet. Ensuite, se jetant sur ce misérable, il ne tarda pas à le terrasser. Le soldat rohilla, auquel il racontait l'affaire en tenant le thug d'une main ferme, voulait le tuer sur place, ou tout au moins le conduire chez le juge du village voisin. Ce fut le fakir qui intercéda en faveur de son assassin, disant qu'il était en prières au moment où on avait voulu l'étrangler, que la main de Dieu était évidente, et qu'il ne fallait tuer personne. Mais, ajouta-t-il, je veux au moins reconnaître mon homme, et, aiguisant son couteau sur une pierre du chemin, il abattit le bout du nez du mendiant; puis, ramassant soigneusement ses effets, il en fit un paquet, et poursuivit sa route avec beaucoup de tranquillité et de sang-froid. »

Je viens d'étudier, dans son développement complet et naïf, l'élément hindoustanique, sur lequel l'élément anglais, si bizarrement disparate, devait exercer son action. J'ai dit que la conduite des résidens britanniques n'avait pas été de nature à provoquer chez leurs nouveaux sujets l'expansion des qualités grandioses. La rudesse orgueilleuse, le défaut d'urbanité, la plus âpre vénalité, caractérisent trop souvent leurs actes. Les mérites que les Hindous admirent chez les femmes anglaises sont précisément ceux que les mœurs de l'Hindoustan et de la Grèce attribuent aux courtisanes; c'est la danse, le chant, la poésie. Les maris et les pères de ces femmes sont à leurs yeux des pirates heureux et rapaces, et non des hommes civilisés. Il faut suivre en effet ces fils des Saxons dans leur vie domestique, surtout quand ils occupent un poste éloigné des grandes villes, pour se faire une idée de l'indépendance sauvage de leurs manières et du laisser-aller de leurs habitudes. « Les pieds toujours sur la table et non sous la table, dit le major Moor, en chemise

depuis le matin jusqu'au soir, buvant et mangeant à perpétuité, ils n'interrompent que par la consommation d'une quantité épouvantable de cigares et par le bonheur de dormir cette vie de sensualité ignoble. A peine se réunissent-ils une fois par hasard, tant les lois qu'on s'impose lorsque l'on se trouve ensemble leur paraissent de lourdes entraves. » — « On voit dans la promenade publique de Calcutta, dit l'*Oriental Herald*, la plupart des vieux *nawaubs* ou Anglais enrichis faire passer leurs jambes par la portière de leurs voitures, sans compter pour rien la décence publique, adressant ainsi une maladroite bravade aux préjugés des castes indigènes, si amoureuses de la dignité extérieure et de la gravité réservée. » D'ailleurs, rien n'émeut plus ces Anglo-Hindous, qui ont fait du lucre la passion de leurs journées et de leurs nuits. Ils ne veulent plus entendre parler de la patrie, et plongent toutes leurs facultés assoupies dans une indifférence que la gastronomie et le sommeil interrompent à peine.

L'Anglais qui habite l'Inde depuis long-temps, et dont la peau s'est durcie en vieillissant sous le soleil qui l'a brûlé, est devenu insensible à tout; ce n'est plus un homme, mais une pierre brute enchâssée dans l'or. Le jeune Anglais qui arrive de Londres, d'Oxford ou d'Edimbourg, et qui ne comprend rien aux usages de ce monde, nouveau pour lui, s'amuse à déranger l'étiquette et à blesser toutes les susceptibilités de la nation; s'il se met en route, porté en palanquin par ses *koulis*, il les fatigue de ses exigences et se met à les battre, pour démontrer la supériorité saxonne. Eux se vengent en le déposant par terre au milieu de quelque forêt, et il reste là, exposé dans sa boîte à la terrible ardeur du soleil. C'est surtout dans les stations reculées, dans ce que l'on appelle les *jungles*, que l'Anglais perd toute civilisation et tourne au sauvage. « Si l'on pénètre jusqu'aux asiles de ces *jungles-wallahs* (hommes des jungles), on les trouve vêtus des accoutremens les plus étranges, dit le major Moor, les uns suivant les modes de 1775, les autres se composant un costume musulman, français et hindou, quelques-uns la tête rasée comme des Chinois, d'autres montés sur des chameaux et allant à la chasse dans le plus bizarre équipage. Ces exilés, qui passent leur vie aux pieds de l'Hymalaya et du côté de Nossirabad, viennent-ils rendre visite à leurs anciens amis de Calcutta et de Madras, c'est chose curieuse de voir se trémousser dans la même contredanse, chez le gouverneur, les robes de 1802, dont le corsage remontait jusque sous les épaules, les paniers de 1780, légués à quelque Anglaise par sa grand' mère, et les robes à taille de guêpe de 1816. Les hommes, coiffés et vêtus de paille

de riz, de mousseline, de soie, de velours, le tout taillé, coupé, brodé, déchiqueté avec une capricieuse recherche par des artisans chinois, musulmans ou hindous, contribuent pour leur part à ce carnaval singulier, et soulèvent le courroux des indigènes par la brutale violence et l'entêtement inexpugnable de leurs habitudes. Les plus barbares de ces barbares ne sortent jamais de leurs tanières; il n'arrive à aucun Européen de les déterrer. La plupart cultivent l'indigo dans les solitudes inexplorées des jungles et des forêts, réalisent une fortune dont ils ne savent que faire, se livrent à toutes les jouissances physiques dont ils peuvent s'aviser, et meurent inconnus dans leur solitude et leurs trésors. » — « Il faut que le hasard, dit Reginald Heber, la maladie de quelque Européen qui traverse le village le plus voisin, ou le passage d'un corps d'armée les découvre au sein de cette retraite inaccessible. J'en ai connu un, fort respectable d'ailleurs, qui menait cette vie d'ermite entouré d'une bibliothèque de six mille volumes, et tellement perdu dans les jungles, que personne ne savait qu'il existât. Plusieurs de ces indigotiers, en effet, se distinguent par des qualités morales d'autant plus nobles, que la vanité et le respect humain ne peuvent leur servir de mobiles. » — Mais la plupart se livrent à leurs passions avec une férocité que la solitude aggrave et que l'impunité encourage. Il y a des vengeances atroces, des enlèvemens scandaleux et des assassinats d'une audace effrénée, dont ces régions lointaines sont le théâtre, dont les Anglais sont les acteurs, et que la loi ne peut atteindre. Les plus dépravés de ces hommes bleus, *lial-wallahs*, comme on les nomme dans le pays, entourés de serviteurs intimes et dévoués, échappent à toutes les contraintes et à toutes les menaces de la société et de la loi; presque toujours ivres de liqueurs fortes, se regardant comme maîtres du désert qui les entoure et des bêtes de somme à figure humaine qui exécutent leurs ordres, ils jouent le même rôle que les plus féroces despotes asiatiques. L'homme, par une pente naturelle, revient aisément de la civilisation à la barbarie, et les législateurs n'ont pas d'autre devoir que de maintenir dans sa plus austère vigueur le lien social, seule garantie du progrès et de la moralité.

Ce retour à la barbarie, dont l'excès et la violence sont décrits par miss Roberts, le major Tod et Jacquemont, s'étend jusqu'à la société marchande qui fait son séjour dans les grandes villes, et qui donne le ton aux mœurs anglo-hindoustaniques. Il suffit de lire le chapitre de miss Emma Roberts intitulé *les Griffons*, pour se faire une idée de cette sauvagerie bourgeoise, à la fois grossière et prétentieuse, exi-

geant le respect et ne se soumettant pas à la décence, affectant l'étiquette et incapable de se plier à la politesse, ne pouvant atteindre ni la décence extérieure des formes, ni moins encore cette élégante et facile bienveillance qui est la politesse suprême et la marque distinctive d'une complète civilisation. Tout nouvel arrivant est soumis, pendant une année au moins, à la mystification douloureuse que les ouvriers de certains états et les élèves de certains colléges font subir à leurs apprentis et à leurs nouveaux condisciples; on les entretient dans l'ignorance des usages les plus insolites, et le malaise que cette ignorance fait éprouver aux nouveaux venus est un sujet de railleries inextinguibles. On se plaît à multiplier les erreurs, souvent dangereuses pour la santé, dans lesquelles tombent les arrivans, et qui amusent cette société de gens mal élevés. L'évêque Héber, les femmes les plus délicates ou les mieux nées, n'ont pas été exempts de cette initiation pénible, qui, dans le pays, se nomme le *griffonage*. Les *griffons*, on ne sait pourquoi, sont les nouveaux venus; c'est peut-être une altération du mot *greffe*, *greffer*, et une application de ce terme d'horticulture à la greffe indispensable des mœurs asiatiques sur les habitudes septentrionales.

Les Anglais n'ont donc moralement rien conquis; ils se sont déformés, et voilà tout. Les Hindous ne peuvent imaginer que des hommes si mal vêtus, si peu polis, si étrangers à la décence et au bon goût, ne soient pas des barbares, et rien n'égalait l'étonnement des deux indigènes qui visitèrent Londres récemment, et qui avouèrent, mais à leur corps défendant, que la Grande-Bretagne ne manquait ni de richesse ni d'industrie.

Ainsi, pendant que les missionnaires chrétiens de toutes les communions traduisent la Bible en hindoustani et répandent leurs pamphlets religieux, le caractère du peuple envahisseur, se révélant aux indigènes sous ses couleurs les plus dures, s'oppose à toute confiance, à toute estime, à toute assimilation réelle. Nos Français, quelque latitude qu'ils aillent habiter, font aimer la facile et simple aménité de leur commerce, mais, faute de persévérance et de stabilité, ne réussissent à conserver aucune puissance et à consolider aucune force politique. Les Anglais, dont les coutumes individuelles et l'égoïsme étroit inspirent la haine ou le mépris aux populations, trouvent dans les habitudes vigoureuses d'une politique infatigable, dans les traditions d'une aristocratie qui sait gouverner, les conditions et les élémens d'une domination que rien ne peut encore détruire ou affaiblir. Ils se fient à la permanence; il croient à la durée, et le temps, ce

grand maître, fait son œuvre. Les femmes, lien universel et premier symbole de civilisation, accomplissent ce que n'ont pu achever les missionnaires, les guerriers, les administrateurs, les statisticiens, les stratégistes, les législateurs.

Le grand fait, aussi simple que fécond que l'on doit signaler, c'est la fusion des races et des races les plus hostiles. Les hommes graves ne devineraient pas quel est le lieu où se révèle et se trouve contenu l'avenir réel de l'Hindoustan. C'est tout bonnement, dit miss Roberts avec beaucoup de raison, le théâtre des marionnettes (*kat poutlie nautch*, théâtre des danseurs de bois). Là enfans indigènes et anglais sont confondus de la manière la plus pittoresque et la plus significative. En face de ces petits personnages de bois qui obéissent aux impulsions d'une main adroite, les petits Hindous, le front noir, l'œil noir, les bras ornés de cercles et d'anneaux de cuivre, crient : *Wah! wah!* bravo, bravo! et tout à côté d'eux les petits Anglais à la peau blanche, au teint rosé, reposent entre les bras de leurs nourrices aux longs voiles et aux flottantes draperies. Ces fils d'Anglo-Hindous, auxquels on n'apprend les premiers mots d'anglais qu'à cinq ou six ans, et qui expriment en hindoustani leurs premiers sentimens, leurs premiers désirs, leurs premières pensées, ne seront jamais des Anglais véritables, mais des Hindous d'une caste nouvelle. La mère anglaise, qui joue avec son enfant, apprend de lui la langue du pays, et, par un renversement singulier de toutes les coutumes, c'est l'enfant qui devient le précepteur. En grandissant, il s'habitue à parler anglais, mais c'est pour lui l'idiome savant, comme le latin pour nos fils; une prononciation brève, gutturale, saccadée, désagréable, le distingue toujours des véritables Bretons. S'il appartient à une famille honorable, on lui donne des maîtres de latin et de grec, et souvent il connaît mieux les écrivains classiques de la Grande-Bretagne, de Rome et d'Athènes, que le meilleur élève d'Oxford. Mais toutes ces connaissances sont pour lui de l'érudition pure; le véritable fonds de son savoir national, c'est l'hindoustani.

Cette race nouvelle, que l'on ne peut regarder ni comme britannique, ni comme hindoue, pullule, s'accroît, s'étend, et la plus grande partie reste dans l'Inde, où elle épouse des filles du pays, faute de ressources suffisantes pour aller en Europe, ou de crédit pour s'y établir. Les filles apprennent la musique et le dessin, talens fort estimés dans une contrée de luxe et d'indolence; les hommes, déjà rapprochés des indigènes par la connaissance approfondie du langage, mariés à des musulmanes ou à des Hindoues, consolident ainsi le

lien des races. Les descendantes des anciens Portugais, remarquables par la singularité et le luxe exagéré du costume plutôt que par la beauté et la grace, épousent volontiers des officiers anglais, qui, d'ailleurs, ne recherchent pas ces unions. Les Arméniennes, d'une beauté éclatante, forment une classe tout-à-fait distincte, qui joint aux arts de l'Europe la connaissance des mœurs de l'Asie; rien n'est plus curieux que de les voir et de les entendre, vêtues comme à Paris, chantant des airs hindous et s'accompagnant au piano. Il est facile toutefois de comprendre quel mélange bizarre doit résulter de cette vaste et multiple fusion.

Ces unions nombreuses entre les mahométans, les Hindous et les Anglais ont commencé l'affaissement des préjugés asiatiques. Le célèbre colonel Gardiner a contracté un de ces mariages, ou plutôt une de ces unions romanesques; car il est difficile de déterminer au juste quelle espèce de cérémonie religieuse ou civile peut consacrer les liens formés entre un gentilhomme anglais de bonne famille et une beauté musulmane. Toutefois cette union passe pour légitime et engage sérieusement les deux parties. Le colonel servait dans les troupes du mahratte Holkar, lorsque la guerre éclata entre ce chef et l'Angleterre. Holkar essaya de retenir à sa solde, par l'intimidation et par les promesses, un officier qu'il estimait. Il le fit attacher à la gueule d'un canon, comme le pratiquent souvent les barbares dans leurs jours de colère, et ne put réussir à faire marcher le colonel contre ses concitoyens. Toujours escorté par des soldats mahrattes, un jour que Gardiner se trouvait avec eux sur les escarpemens d'un roc, il mesura de l'œil, dit le colonel Tod, l'abîme qui était à sa droite, et s'écriant : *Bismillah!* s'élança d'une hauteur de près de cinquante pieds. Il se releva, courut vers le Gange, s'y jeta, et, voyant que son escorte venait de choisir une route plus commode et s'apprêtait à descendre vers la rivière et à le poursuivre, il resta dans l'eau, caché sous des joncs et ne laissant passer que sa tête, de manière à ne pas être aperçu. Les Mahrattes, en effet, traversèrent le fleuve sans le voir; reprenant sa course vers la rive opposée, Gardiner ne tarda pas à se réfugier dans le camp anglais. Après une carrière militaire très honorable et très brillante, il devint épris de la sœur d'un rajah mahométan, pénétra dans le sanctuaire du *zenanah*, et enleva celle qu'il aimait. Le colonel vit encore, entouré de considération; ses filles, élevées dans la religion mahométane par leur mère, qui jouit du rang et des honneurs princiers, comptent parmi les meilleurs partis de la péninsule. Quelque jour, la gazette

de Calcutta ou de Bombay nous apprendra que les jeunes *begums*, filles du colonel Gardiner, ont épousé en légitime mariage le fils d'un prêtre écossais ou d'un rajah musulman, d'un visir persan ou d'un directeur de la compagnie des Indes.

Ainsi vont s'affaiblissant et se nuançant les vieilles mœurs orientales. Les cérémonies publiques autrefois les plus suivies par les Hindous, et qui excitaient le plus d'intérêt, commencent, dit l'*Oriental Herald*, à être dédaignées. Beaucoup de brahmanes, naguère attachés aux temples, ont pris du service chez les Européens. Ce peuple fataliste, voyant les villes sacrées rester décidément au pouvoir des infidèles, perd toute confiance dans l'avenir de ses idoles. Le christianisme n'y gagne guère; mais le brahmanisme et le boudhisme s'éteignent. Les Anglais se déforment, et les Hindous cessent de pratiquer leurs rites. Ils essaient même d'emprunter à l'Europe quelques-unes de ses mœurs, souvent, il est vrai, comme les Otahitiens, nos habits et nos chapeaux, pour en faire un usage aussi incomplet que baroque. On sert en général, chez les princes de l'Hindoustan qui veulent traiter leurs hôtes à l'européenne, le thé et le café parfaitement *froids*. Miss Roberts raconte qu'un Anglais qui se trouvait placé à table à côté d'elle chez le roi d'Aôude, avait eu soin d'apporter un réchaud à esprit de vin et un vase. Son *khitmoudgar* avait caché la théière sous le fauteuil destiné à l'Anglais, et ce convive, plus barbare que le roi barbare, non-seulement faisait bouillir son eau et infuser son thé sur la table même du roi, mais distribuait à ses voisins l'eau qui devait réchauffer leur breuvage. Le *nawaub* nominal du Bengale, qui vient de mourir, croyait se conformer à la politesse de l'Europe en saluant toutes les dames qu'il rencontrait dans les chemins, connues ou inconnues de lui. Déjà l'appartement des femmes n'est plus fermé aux artistes. Sommerset-House possédait, il y a deux ans, le portrait de la femme favorite ou sultane du roi d'Aoûde, œuvre de M. George Beechy, peintre ordinaire de ce monarque, et qui a succédé à M. Home dans ces attributions assez nouvelles pour une cour asiatique. Le même roi d'Aoûde, un de ces petits princes qui ont soustrait leur principauté à la domination immédiate des Anglais, mais qui n'en obéissent pas moins, se plaît à recevoir des femmes anglaises à sa cour. Il les invite à déjeûner, et, lorsqu'il est question de procéder à la cérémonie du *haárh*, ou de la guirlande, que le roi fait tomber sur le col des convives, c'est un grand embarras pour ce monarque : les chapeaux et les voiles s'opposent à ce qu'il s'acquitte de son œuvre

courtoise avec la décence convenable. Dans les audiences qu'il donne aux dames anglaises, il fait déposer devant elles, par des esclaves, des corbeilles remplies de fleurs magnifiques, des tissus de cachemire à faire envie à la plus élégante, des étoffes brodées, des colliers, des anneaux et des boucles d'oreilles splendides. Telle est la galanterie asiatique, et elle en vaut une autre. Les rêves les plus chers sont réalisés; les complimens orientaux, répétés à voix haute par les ministres du roi d'Aoûde, assurent aux belles Anglaises que le royaume entier du monarque est à leur disposition, qu'elles sont le soleil et la lune, et que leur éclat efface celui des pierres précieuses qu'on les supplie d'accepter. Hélas! cette illusion dure peu. A peine les hymnes orientaux sont-ils achevés, qu'un officier du gouvernement anglais, un *tchouprassie*, enlève les séduisantes merveilles qui parlaient au cœur de l'Européenne, et les reporte dans les appartemens intérieurs de sa majesté. C'est le supplice de Tantale. Une loi, dont le gouvernement ne s'écarte jamais, prohibe toute espèce de présent, ou *nouzzour*, fait par les autorités hindoustaniques aux habitans anglais; et chaque jour la demeure du résident est assiégée par les sollicitations de jeunes dames qui réclament vainement en leur faveur personnelle une exception qui, disent-elles, ne tirera pas à conséquence.

Le résultat de ces observations est, selon nous, la double et inévitable destruction qui s'opérera dans un temps donné et qui transforme déjà le caractère anglais et le caractère hindou, associés et hostiles l'un à l'autre, incompatibles dans leur intégrité, et qui ne peuvent se fondre qu'en se détruisant. Donner à ses enfans l'éducation anglaise, quand on habite l'Hindoustan, est impossible; les envoyer à Londres est fort coûteux et peu favorable aux liens de parenté et à l'attachement mutuel. La plupart des familles enrichies qui désirent revoir l'Angleterre se hâtent de marier leurs filles au premier venu, indigène ou chrétien, et ces dernières, fatiguées d'une vie aride qui ne leur offre ni les consolations ni les plaisirs du foyer domestique, s'empressent d'accepter un établissement quelconque. On se marie avec une précipitation comique. « A peine, dit miss Roberts, l'arrivée d'une jeune personne est-elle annoncée, qu'elle reçoit, même sur la route, des messagers qui arrêtent son palanquin et qui lui offrent la main de messieurs tels et tels. On a vu des épouseurs forcenés franchir une centaine de lieues, dans l'espoir de ramener une femme, et ne pas réussir dans leur projet. Le club des *jowwaubs*, ou l'armée des célibataires malgré eux, plaisanterie du crû et toute particulière

à la société anglo-hindoue, est encore aujourd'hui fort considérable. Les seules filles à marier dont la beauté soit rehaussée de quelques avantages de fortune appartiennent à la race demi-noire, mêlée de sang arménien ou portugais, petites-filles ou arrière-petites-filles des anciens commerçans qui fondèrent le pouvoir de la compagnie. Belles, mais sans éducation, prononçant mal l'anglais, déplaçant l'accent des mots et employant des locutions barbares, elles sont négligées, malgré les avantages de leur situation, pour de véritables Anglaises de race, les unes, qui arrivent de Londres, sachant barbouiller les aquarelles d'un album et clapoter sur un piano, les autres orphelines légitimes ou illégitimes d'officiers et employés morts au service de la compagnie. Cette dernière classe, extrêmement nombreuse, remplit toute une maison à Kidderpore, véritable réservoir de filles à marier, très embarrassées d'elles-mêmes malgré la rareté de cette espèce de denrée, car les seules fiancées désirables aux yeux des Anglais sont celles qui viennent d'un pensionnat britannique. »

Mais ce célibat même des Anglais et des Anglaises, célibat qui a ses graves inconvéniens quant à la morale, aboutit à une fécondité illégitime qui augmente démesurément la classe des *half-castes*, des métis ou *eurésiens*, comme les Anglo-Hindous qualifient les produits mêlés des deux races. Vrais enfans du pays, ils ne ressemblent ni par le teint, ni par les mœurs, à leurs pères ou à leurs mères. Ils n'ont point les préjugés de caste, et ne partagent pas le stupide mépris des Anglais pour les Hindous. Pendant que le fanatisme religieux s'éteint, pendant que les idées anglaises perdent leur crudité, cette nation nouvelle prend la peine de naître et s'empare de l'avenir. Le mépris dont on l'a long-temps accablée cède enfin à l'ascendant d'une beauté très remarquable qui distingue les *eurésiennes*. Ces *dark-eyed beauties* sont admises même dans les bals du gouvernement, et y font grande sensation. La plupart se marient à des Anglais, et la grande œuvre de conciliation s'opère. En définitive, les mariages mixtes sont assez nombreux, et l'on peut citer ceux de la célèbre begum *Soumrou*, altération du nom allemand *Summers*, du colonel Charnock avec une veuve hindoue, et beaucoup d'autres. La cour de cette princesse Soumrou est toute composée d'Européens, la plupart, il est vrai, aventuriers assez équivoques, mais qui enfin transmettent à cette lointaine Asie les mœurs de nos latitudes. Un voyageur, étonné d'entendre un grand seigneur hindou, attaché à cette princesse, parler anglais avec un accent plutôt irlandais qu'oriental, apprit de

lui qu'il était fils d'un exilé irlandais, compromis dans les nombreuses conspirations des *White Boys*. La fusion s'annonce de toutes parts. Les enfans ne prononcent et ne parlent plus l'anglais véritable; les liens de patrie et de famille sont déjà brisés. Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore dans cette situation que dans celle de l'Amérique septentrionale. Quel que soit le nombre des Anglais qui abandonnent leur pays pour l'Hindoustan, rien n'arrêtera cette transformation, puisque la force et la nécessité transformatrice résident dans le nouveau pays qui reçoit les émigrans. En voyant une foule de figures calmes et pâles, le front entouré de turbans et le sein enveloppé dans leur mousseline blanche, écouter les plaintes de Hamlet et les fureurs d'Othello, on ne peut nier qu'un lien ne se forme entre les descendans de ces deux races qui s'annullent mutuellement. Certes, parmi toutes les transformations inévitables dont le monde où nous sommes est le théâtre éternel, il n'en est point de plus intéressante que celle qui se prépare de ce côté; changement d'autant plus curieux qu'il est naïf, qu'il échappe aux prévisions de toutes les théories, qu'il n'est réglé par aucune constitution faite à l'avance, et que je ne sache pas un publiciste qui, dans ses vues civilisatrices et dans ses règlemens à l'usage du genre humain, se soit avisé d'y songer.

PHILARÈTE CHASLES.

ÉTUDES HISTORIQUES

ET POLITIQUES

SUR L'ALLEMAGNE.[1]

I. — DE L'UNION DES DOUANES ALLEMANDES.

Après avoir raconté ce qui s'est fait en Allemagne par l'intervention de la diète de Francfort, il nous reste à parler de quelques faits qui, bien qu'ayant eu lieu en dehors de son action, n'en intéressent pas moins à un haut degré tout le système de la confédération germanique. Parmi ces faits, il faut placer en première ligne l'union de douanes établie sous les auspices de la Prusse entre la plupart des états allemands. Sans vouloir entrer à ce sujet dans des détails bien connus de tous ceux qui s'occupent d'économie politique, nous essaierons de donner une idée générale de cette union, et d'exposer succinctement les circonstances qui l'ont amenée, ainsi que ses principaux résultats.

La paix générale établie en Europe après la chute de Napoléon amena un changement notable dans la situation commerciale de l'Allemagne, comme dans celle de tous les pays qui avaient été sou-

(1) Dernière partie. — Voyez les livraisons des 15 décembre 1839, 15 juin et 15 octobre 1840, et 15 août 1841.

mis au système continental. Les barrières élevées par le conquérant français étant tombées, l'Angleterre, encombrée de produits industriels, en inonda le continent, et l'Allemagne devint un de ses principaux marchés. A l'invasion des armées françaises, dit un écrivain, succéda celle des marchandises anglaises. La France, dont l'industrie n'aurait pu résister à cette redoutable concurrence, la protégea en renforçant son système prohibitif. Quant à l'Allemagne, sa constitution nouvelle ne lui fournissait aucun moyen de défense; car l'acte fédéral n'avait rien réglé sur les rapports commerciaux des états de la confédération, soit entre eux, soit vis-à-vis de l'étranger, et l'on n'avait pas cru possible de prendre à cet égard des mesures uniformes. Les pays allemands, unis par un lien politique, restèrent dans un état d'isolement ou même d'hostilité, quant à leur commerce et à leur industrie. Chacun garda ses lignes de douanes, ses tarifs, ses prohibitions, plus souvent dirigés contre le voisin allemand que contre l'étranger, et la rivalité des intérêts particuliers fit tout-à-fait perdre de vue l'intérêt général. Cette rivalité fut cause que, tandis que les marchandises étrangères trouvaient un débouché facile sur le territoire de la confédération, la France, la Hollande, l'Angleterre, n'ayant pas de représailles à craindre, se fermèrent aux produits du sol et de l'industrie allemande, lesquels, ne trouvant que des barrières à l'extérieur et à l'intérieur, furent réduits à des marchés locaux fort restreints. Il est facile de comprendre combien une pareille situation devait gêner le développement de la richesse générale. L'industrie surtout, grevée et entravée de toutes manières, soit dans l'achat des matières premières, soit dans le débit des objets fabriqués, se vit hors d'état de résister à la concurrence anglaise, et se sentit menacée dans son existence. Les pays manufacturiers se plaignirent hautement. On réclama la liberté du commerce entre les états de la confédération, et on en appela sur ce point aux promesses un peu vagues du traité de Vienne; mais ces promesses, personne ne pensait sérieusement à les mettre à exécution, et, tout en reconnaissant les inconvéniens de l'état de choses existant, on le regardait comme un mal sans remède. Quelque nécessaire que fût une union commerciale pour faire sentir aux peuples allemands leur unité nationale, la constitution de l'autorité fédérale n'offrait aucun moyen de l'imposer à des gouvernemens fort jaloux de leur indépendance, et une semblable mesure ne pouvait résulter que d'une transaction à laquelle s'opposaient trop d'intérêts privés, trop de préjugés, trop d'habitudes, pour qu'on pût la juger possible. Elle a pourtant eu lieu

au bout de dix-huit ans, non par suite d'un plan conçu d'avance et de délibérations communes, mais en quelque sorte par la seule force des choses, et les Allemands la regardent avec raison comme un des faits les plus considérables de leur histoire politique. Nous allons essayer d'expliquer de quelle manière a été préparée la solution de cette grande question, et comment la Prusse a été amenée à y prendre la principale part.

Nous avons vu que le congrès de Vienne n'avait rien décidé sur les relations commerciales entre les divers états de la confédération germanique, en sorte que chaque gouvernement eut à se faire à cet égard une législation suivant ses besoins et ses intérêts particuliers. Or, il n'y en avait aucun dont la situation présentât plus de complications que celle de la Prusse. Les notables accroissemens qu'avait reçus cette monarchie, et le rôle qu'elle avait joué dans les derniers évènemens l'avaient élevée au rang de grande puissance européenne; mais il lui fallait, pour s'y maintenir, des finances prospères, une armée considérable, une administration une et forte, et il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre combien tout cela était difficile à obtenir avec la configuration géographique que les traités lui avaient faite. Son territoire formait comme un long ruban d'une largeur très variable, lequel partait des frontières de la Russie pour aboutir à celles de la France et de la Hollande; coupé tout-à-fait par le milieu, il se divisait en deux masses principales où se trouvaient enclavées quelques petites principautés indépendantes, tandis que lui-même avait de son côté plusieurs enclaves isolées au milieu des états voisins. Rien n'était plus différent que les productions, les intérêts, les mœurs des diverses provinces, dont quelques-unes, récemment ajoutées à la monarchie, présentaient à l'administration ces difficultés particulières qui résultent toujours d'un changement total des relations antérieures. Les circonstances ne permettant pas d'augmenter notablement l'impôt territorial, l'état devait chercher ses principales ressources dans l'impôt indirect. Mais sur quelles bases fallait-il l'asseoir? quelle législation financière et commerciale fallait-il adopter? c'était une question fort embarrassante à résoudre. Tout était à créer sous ce rapport, et on ne pouvait laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient sans compromettre la prospérité de la monarchie, et sans renoncer en quelque façon à l'espoir d'y établir un jour l'unité politique et administrative. En effet, l'ancienne Prusse était soumise, depuis le temps du grand Frédéric, à un système de régie fort sévère et fort compliqué : il y existait une foule de douanes par-

ticulières de district à district, et même de ville à ville, qui gênaient beaucoup le commerce et ne lui avaient jamais laissé prendre un grand essor. Au contraire, les nouvelles provinces, qui, pour la plupart, avaient fait partie de l'empire français ou du royaume de Westphalie, étaient habituées à un régime tout différent; l'industrie s'y était notablement développée; mais cette industrie se trouvait menacée dans son existence même par la perte de son ancien marché, dont la nouvelle organisation de l'Allemagne ne lui permettait pas de trouver l'équivalent sur le territoire fédéral. Dans ces circonstances, le gouvernement prussien, voulant établir pour toutes ses possessions un régime uniforme, adopta le système qui assurait la liberté du commerce intérieur et qui ne faisait qu'un seul marché de toute la monarchie. Tel fut le but des règlemens préparatoires de 1816 et de 1817, et enfin de la loi générale promulguée le 16 mai 1818. Toutes les entraves qui gênaient les relations commerciales entre les diverses parties du pays furent supprimées, et il n'y eut plus qu'une seule ligne de douanes établie sur la frontière. La nouvelle loi ne contenait pas de ces défenses d'importations ou d'exportations si communes autrefois; les produits naturels ou fabriqués de toute espèce purent entrer et sortir en payant un droit assez modéré pour ne pas équivaloir à une prohibition. Ce droit fut, moyennement, d'un demi-thaler (1 fr. 90 cent.) par quintal prussien. Cependant quelques marchandises furent imposées au-dessus du taux normal, afin de favoriser l'industrie indigène. Le tarif, au lieu d'être, comme dans beaucoup de pays, un long registre de technologie et d'histoire naturelle, fut établi en général d'après le poids et la mesure, non d'après la nature et la qualité des objets, ce qui rendait la surveillance plus aisée, dispensait d'une foule de formalités vexatoires, et facilitait beaucoup tous les rapports. Le tarif devait être revu tous les trois ans, afin qu'on pût remédier aux erreurs et aux mécomptes inévitables dans une expérience faite sur une aussi grande échelle.

La nouvelle législation avait pour but de protéger la production indigène contre la concurrence étrangère, sans toutefois encourager la paresse et la routine. Les résultats ne tardèrent pas à justifier les espérances qu'on avait conçues et à calmer les craintes manifestées par certaines industries qui, forcées de tirer de l'étranger leurs matières premières, ne croyaient pas pouvoir se soutenir sans un régime de prohibition absolue. Ainsi la fabrication des étoffes de coton augmenta de soixante pour cent en six années, et celle des soieries doubla presque dans le même intervalle. Quant aux manufactures de

produits indigènes, comme le lin, la laine et les fers, elles s'accrurent à plus forte raison dans une proportion considérable, nonobstant les mesures prohibitives prises par la Russie et par la France. Les progrès de l'agriculture ne furent pas moins marqués que ceux de l'industrie, et le gouvernement, qui avait complété sa législation douanière par un système très habilement conçu d'impôts sur la consommation, vit les revenus de l'état s'accroître dans la même proportion que la richesse nationale (1).

Le nouveau régime assurait à ceux qui y étaient soumis beaucoup d'avantages immédiats, en facilitant leurs relations mutuelles et en supprimant beaucoup d'entraves nuisibles au bien-être général. Aussi fut-il accueilli avec faveur par l'immense majorité des sujets prussiens. Il n'en fut pas de même dans le reste de l'Allemagne, et surtout dans les pays limitrophes de la Prusse. La masse principale de cette monarchie et ses provinces occidentales étaient séparées par un intervalle où les territoires de plusieurs états de la confédération se trouvaient tellement enchevêtrés les uns dans les autres, que la souveraineté y changeait à peu près à chaque relai de poste, et qu'on n'avait jamais pensé jusqu'alors à y établir des lignes de douanes. Il n'y eut qu'un cri entre l'Elbe et le Weser, lorsque la Prusse ferma ses frontières de ce côté comme de tous les autres. Une mesure aussi naturelle parut un attentat flagrant à la liberté du commerce allemand, et l'on ne se consola que par l'espoir qu'elle serait inexécutable. Mais, la mise en vigueur de la nouvelle législation ayant fait évanouir cet espoir, l'adhésion au système prussien, ou du moins un arrangement à l'amiable, parut bientôt aux états limitrophes une nécessité fâcheuse à laquelle plus tard l'expérience fit trouver des avantages réels. C'est ainsi que dans l'espace de dix années les princes qui avaient des possessions enclavées dans le territoire prussien les firent entrer successivement dans le système de douanes de leur puissant voisin. Il fut réglé que le partage des revenus se ferait tous les trois ans entre les parties contractantes, suivant le rapport de la population des enclaves avec celle des provinces prussiennes dans lesquelles elles se trouvaient comprises; en outre, l'on dérogea sur quelques points au tarif général, afin de favoriser certains intérêts locaux. Ces arrangemens ayant promptement amené des résultats avantageux pour ceux qui y avaient accédé, on vit quelques petits

(1) Ceux qui désireraient plus de détails sur les résultats du système prussien, les trouveraient dans l'ouvrage de Ferber, *Beitraege zur Kenntniss des gewerblichen und commerziellen Zustandes der preussischen monarchie*, Berlin, 1829-32.

souverains, notamment le duc d'Anhalt-Bernbourg, soumettre au même régime la portion non enclavée de leurs états, en sorte que la partie de l'Allemagne la plus morcelée et la plus divisée quant aux circonscriptions politiques ne forma bientôt plus qu'une masse compacte, entourée d'une seule ligne de douanes et parfaitement unie sous le rapport des intérêts matériels.

Pendant que la Prusse, refaisant ainsi sa législation financière, voyait ses tentatives couronnées par des succès inespérés, les autres pays de la confédération germanique continuaient à souffrir de leur isolement, de la multiplicité de leurs lignes de douanes et de la petitesse de leurs marchés. La production y restait languissante et ne pouvait lutter contre la concurrence de l'étranger. On sentit la nécessité de prendre des mesures en commun pour arriver à une meilleure situation, et on essaya plusieurs fois de s'entendre à cet effet; mais il y avait trop de rivalités d'intérêts entre les états de l'Allemagne méridionale pour qu'il fût facile de les amener à un accord, et d'un autre côté on ne pouvait pas encore espérer une grande union allemande à laquelle le nord et le midi prissent également part; surtout on ne croyait pas possible d'y faire entrer la Prusse. Aussi les négociations qui eurent lieu à Darmstadt en 1820 et à Stuttgard en 1825, ne conduisirent-elles à aucun résultat. Dans ces conjonctures, le grand-duché de Hesse-Darmstadt pensa qu'il y aurait peu de profit pour lui à traiter avec ses voisins méridionaux, purement agricoles et vinicoles comme lui, tandis qu'un arrangement avec la Prusse pourrait procurer à ses produits un marché plus étendu où ils rencontreraient bien moins de concurrence. Le gouvernement de ce pays fit faire des ouvertures à Berlin, mais les négociateurs des deux états, ne pouvant tomber d'accord sur les bases d'un simple traité de commerce, furent conduits par la discussion même à des idées plus hardies, et en vinrent à reconnaître qu'une union de douanes serait plus avantageuse sous tous les rapports. On s'entendit promptement des deux côtés, et on signa le 14 février 1828 un traité dont nous mentionnerons les principales dispositions, parce qu'il servit de modèle à ceux qui plus tard consacrèrent l'union commerciale d'un si grand nombre d'états allemands. La législation prussienne relative aux droits d'importation, d'exportation et de transit, fut déclarée en vigueur dans le grand-duché de Hesse. Tous les produits de l'un de ces deux états eurent libre entrée dans l'autre (1),

(1) On conserva seulement un droit d'entrée sur les objets soumis à l'impôt de

et il n'y eut plus de lignes de douanes entre eux. Chacun d'eux eut à lever les droits de douane sur sa frontière, d'après un tarif uniforme, et il fut convenu que les revenus se partageraient d'après le rapport de la population du grand-duché de Hesse avec celle des provinces occidentales de la Prusse (1). Rien ne pouvait être changé que d'un commun accord, soit dans le tarif, soit dans les règlemens de douanes. Enfin la Prusse s'engagea à ne faire de nouveaux traités de commerce qu'avec l'agrément de la Hesse, et assura aux sujets du grand-duché les mêmes avantages qu'aux sujets prussiens.

Un pareil traité s'écartait trop de toutes les habitudes et de toutes les idées reçues pour ne pas exciter une opposition assez vive, fomentée dans les deux pays par quelques intérêts particuliers qui se trouvaient menacés : toutefois il ne fallut pas une bien longue expérience pour ramener l'opinion publique en sa faveur. La Hesse rhénane surtout, qu'on se plaisait à représenter comme sacrifiée par son gouvernement à la politique égoïste et ambitieuse de la Prusse, en retira presque immédiatement des avantages considérables. Les chiffres présentés aux états hessois à la fin de 1829 prouvèrent que le prix de tous les articles d'exportation avait haussé en un an d'environ 20 p. 100 : outre les bénéfices considérables réalisés sur les produits agricoles du grand-duché, ses fabriques elles-mêmes avaient concouru avantageusement avec les fabriques prussiennes, et l'industrie étrangère, qui auparavant était en possession de lui fournir beaucoup d'articles, avait été seule à souffrir du nouvel état de choses.

Au moment même où la Prusse et la Hesse rhénane prenaient les arrangemens dont nous venons de parler, deux importans états de l'Allemagne méridionale, la Bavière et le Wurtemberg, concluaient un traité sur des bases à peu près semblables (2). Ces associations particulières inquiétèrent d'autres états et donnèrent lieu aux conférences de Cassel (3), qui amenèrent l'union de l'Allemagne moyenne (24 septembre 1828), modifiée plus tard par le traité d'Einbeck (27 mars 1830). Celle-ci n'était qu'une alliance commerciale d'où le

consommation, à cause de la différence de la législation sur ce point dans les deux pays.

(1) Ces provinces, comme on l'a déjà dit, forment une masse territoriale tout-à-fait séparée du reste des possessions prussiennes, et la seule qui touche par plusieurs points au grand-duché de Hesse.

(2) Le 18 janvier et le 1er juin 1828.

(3) Entre le Hanovre, la Saxe royale, les Saxes ducales, la Hesse électorale, Oldenbourg, Brunswick, Nassau, Reuss, Schwarzbourg-Rudolstadt et les villes libres de Francfort et de Brême.

principe de la communauté de douanes était exclu, et qui, dans l'intention des parties contractantes, était une espèce de protestation contre ce principe. Il y eut alors en Allemagne, outre les deux unions hesso-prussienne et bavaro-wurtembergeoise, deux associations sans douanes communes, savoir celle de l'Allemagne moyenne, entre la Saxe royale, les Saxes ducales, Nassau, Hombourg, Reuss et Schwarzbourg-Rudolstadt, et celle d'Einbeck, entre le Hanovre, la Hesse électorale, Brunswick et Oldenbourg. Les autres pays de la confédération restèrent dans leur isolement. Ces différens essais ne remédièrent en rien aux maux dont on se plaignait, et ils ne servirent qu'à faire sentir de plus en plus la nécessité d'une grande association allemande, tandis que d'un autre côté les avantages qu'avait retirés la Hesse rhénane de son accession au système prussien ramenaient peu à peu les esprits vers les principes qui servaient de base à ce système. L'opinion publique se prononça chaque jour davantage en sa faveur et entraîna les gouvernemens. La Hesse électorale donna le signal et entra dans l'union prussienne le 1er janvier 1832. Les négociations suivies en 1833 amenèrent l'accession de la Bavière, du Wurtemberg, de la Saxe royale, des Saxes ducales, et des principautés de Reuss et de Schwarzbourg-Rudolstadt. Celle du duché de Nassau, de la ville libre de Francfort et du grand-duché de Bade, n'eut lieu qu'un peu plus tard; mais enfin, au 1er janvier 1836, l'union comprenait toute l'Allemagne centrale et méridionale, à l'exception des possessions autrichiennes. Depuis cette époque, les états que nous venons de nommer, comprenant avec la Prusse un territoire de huit mille deux cent cinquante-deux milles allemands carrés (1), et une population d'environ vingt-six millions d'habitans, commercent librement entre eux et n'ont plus qu'une seule ligne de douanes portée à la frontière extérieure de l'union. Chaque gouvernement est chargé de garder la partie de cette frontière qui lui appartient : on n'a pas jugé à propos d'établir une direction générale des douanes, mais l'administration est organisée dans chaque pays suivant des règles convenues entre tous les intéressés. Un état des taxes levées sur chaque territoire est envoyé de trois mois en trois mois à un bureau central dont le siége est à Berlin. Le revenu total est réparti au prorata de la population, dont un recensement triennal doit être fait dans tous les pays associés. Tels sont en peu de mots les principes qui servent de base à l'union des douanes allemandes : il nous reste à faire connaître les

(1) Le mille allemand vaut à peu près huit kilomètres.

résultats généraux de cette grande mesure, autant qu'on peut en juger par une expérience de cinq années.

L'union a été dès le principe favorablement accueillie par l'opinion publique, et il était naturel qu'il en fût ainsi à cause de la facilité et de la commodité qu'elle mettait dans toutes les relations. L'essai qui en a été fait ne lui a rien fait perdre de sa popularité; lorsqu'à une époque récente elle a été renouvelée pour dix ans, aucune réclamation sérieuse ne s'est élevée contre sa prolongation, ce qui prouve assez que l'immense majorité des intérêts y trouve son compte. Parmi ces intérêts, il faut mettre en première ligne ceux de l'industrie. Quoique le tarif de l'union soit comparativement peu élevé et qu'il ne renferme aucune espèce de prohibitions, les droits sont pourtant suffisans pour assurer des avantages considérables à la fabrication indigène, qui, depuis l'extension de son marché, a fait de grands et rapides progrès. L'industrie plus active de l'Allemagne du nord a été la première à profiter de l'éloignement de la concurrence étrangère; mais les pays du midi ne sont pas restés en arrière, et ont bientôt vu s'élever de toutes parts des manufactures florissantes. Il y a eu un immense accroissement dans la production des cotonnades, des soieries, des étoffes de laine, et d'une foule d'autres objets dont les pays voisins, et surtout l'Angleterre, avaient fourni jusqu'alors la plus grande partie, en sorte que l'Allemagne non-seulement a cessé d'être tributaire de l'étranger quant à sa consommation intérieure, mais encore a pu exporter un grand nombre de ses produits et lutter avantageusement sur quelques marchés neutres avec les nations les plus avancées. Ce prompt développement de la richesse industrielle est attesté par des tableaux statistiques qui ne laissent aucun doute à cet égard. Les progrès de la production agricole, moins faciles à constater, paraissent également avoir été considérables pendant les dernières années. Il y avait deux grandes raisons pour qu'il en fût ainsi: la liberté du commerce intérieur, qui a ouvert aux produits du sol comme à tous les autres des débouchés qu'ils n'avaient pas eus jusqu'alors, et l'accroissement de l'industrie, qui a beaucoup augmenté la demande d'une foule de matières premières fournies par l'agriculture. Sauf quelques perturbations passagères et quelques souffrances individuelles qu'amène toujours, dans les premiers momens, la transition brusque d'un état de choses à un autre état entièrement différent, toutes les classes de la société paraissent avoir gagné à l'union : les riches par l'élévation du prix des propriétés et l'emploi avantageux de leurs capitaux, les pauvres par l'augmentation du tra-

vail et la hausse des salaires, tout le monde par la facilité des relations, l'accroissement de l'aisance générale, et l'élan nouveau donné à l'activité productrice dans un pays où elle n'était pas, à beaucoup près, au niveau des besoins, et dans lequel elle a pour long-temps encore le champ libre avant d'arriver à ce point où elle devient, par son exagération, un embarras et un danger.

Voyons maintenant quels ont été les effets de l'union quant aux finances des états qui en font partie. Il y a eu d'abord un premier bénéfice, résultat de l'économie apportée dans les frais de l'administration des douanes. En effet, l'union n'a à garder qu'une frontière de mille soixante-cinq milles allemands, tandis que celles des pays qui la composent avaient auparavant une étendue plus que double (1). Or, en évaluant à 2,000 thalers (un peu moins de 8,000 francs) par mille les frais de surveillance annuelle, onze cent douze milles de moins à garder représentent déjà une économie de plus de 8 millions. Il faut ajouter à cela les avantages matériels et moraux résultant d'une diminution considérable de la contrebande, laquelle est devenue sans objet à l'intérieur depuis la chute des barrières qui séparaient tant d'états pressés les uns contre les autres. On calcule qu'environ trois millions de personnes ont été obligées d'y renoncer, et les caisses de l'union ont hérité de leurs gains illicites, ainsi que l'a prouvé une augmentation subite dans l'importation régulière de certaines marchandises. Reste à savoir si les bénéfices provenant de ces diverses causes et de celles que nous avons énumérées plus haut ont été suffisans pour que chaque gouvernement trouvât dans la part qui lui était attribuée sur le revenu général au moins l'équivalent de ce que lui procuraient auparavant ses douanes particulières. Or, si l'on en croit les documens les plus récens, les résultats de l'union ont été sous ce rapport décidément favorables aux états secondaires. La Prusse seule n'a pas vu toutes ses espérances réalisées, car, dans le congrès de douanes (*Zollcongress*) (2) qui a eu lieu à Berlin au commencement de 1841, cette puissance a évalué à 20 millions de thalers les pertes qu'elle aurait éprouvées depuis l'établissement de

(1) Le seul royaume de Prusse avait 1,073 milles de frontières; la Bavière, 371; le Wurtemberg, 170; la Hesse électorale, 154; la Hesse grand-ducale, 161; la Saxe, 58; le grand-duché de Bade, 188 : total 2,175. Les autres petits états n'avaient pas de douanes, et ne doivent pas, par conséquent, être portés en ligne de compte.

(2) On appelle ainsi la réunion des plénipotentiaires des états associés, qui a lieu à certaines époques déterminées d'avance, et dans laquelle on discute les intérêts généraux de l'union.

l'union. Il n'y a eu à la vérité de déficit réel que dans les premières années, et la part attribuée à la Prusse sur le revenu total est depuis long-temps supérieure à ce qu'avait été le produit de ses douanes particulières dans l'année qui a précédé l'union; mais elle allègue que ce produit aurait augmenté dans une proportion beaucoup plus forte que celui des douanes unies, et elle a proposé en conséquence d'adopter un autre mode de répartition que celui qui a pour base la population respective des états associés. Il a été répondu que ce mode était le plus simple, le plus naturel, le plus équitable, qu'on ne pouvait attribuer raisonnablement à l'adoption de ce mode le déchet dont la Prusse se plaignait, et que d'ailleurs, si le trésor de l'état avait perdu quelque chose d'abord, les sujets prussiens avaient notoirement beaucoup gagné. La Prusse s'est rendue à ces raisons, et elle a accédé au vœu de la majorité, qui était pour le maintien des bases existantes, ce qui peut faire croire que le calcul de ses pertes était un peu exagéré, et qu'indépendamment des avantages politiques et économiques qu'elle a retirés de l'union, ses intérêts financiers eux-mêmes ne sont pas sérieusement compromis par l'état de choses existant.

L'union, comme nous l'avons vu, a excité à un haut degré la production indigène, en lui assurant un marché intérieur de vingt-six millions d'hommes; toutefois elle n'a pu encore lui procurer de grands débouchés à l'extérieur, parce qu'il lui manque le libre accès à la mer, sans lequel l'association allemande ne peut prendre une place considérable dans le monde commercial. La Prusse, il est vrai, possède des ports sur la Baltique, mais cette mer lointaine et fermée (1) n'offre que de faibles ressources au commerce allemand : tous ses intérêts, au contraire, le portent vers la mer du Nord, où sont les embouchures des principaux fleuves germaniques (2), et sans laquelle il lui est impossible d'établir des relations faciles et avantageuses soit avec les puissances maritimes de l'Europe occidentale, soit avec l'Océan et les contrées transatlantiques. Mais les états auxquels appartiennent les côtes de cette mer n'ont point encore voulu accéder à l'union des douanes. Le Hanovre, quoique séparé aujourd'hui

(1) Stettin, Danzig, Kœnigsberg, sont beaucoup trop éloignés du centre pour pouvoir être d'une grande utilité à l'Allemagne occidentale et méridionale. La Baltique peut s'appeler une mer fermée, parce qu'on ne peut y pénétrer que sous le bon plaisir du Danemark et de la Suède, et en acquittant le péage du Sund, qui est très élevé.

(2) Le Rhin, l'Ems, le Weser et l'Elbe.

de la couronne britannique, est lié à l'Angleterre par ses habitudes et ses intérêts; le grand-duché d'Oldenbourg ne peut communiquer avec le reste de l'Allemagne que par le Hanovre; le Holstein, quoique faisant partie de la confédération germanique, est avant tout une province du Danemark; les villes libres de Brême et de Hambourg, situées sur les embouchures du Weser et de l'Elbe, et dont le commerce est si actif et si florissant, ne sont que de grands entrepôts de marchandises étrangères, et ne veulent pas renoncer aux bénéfices que leur assure la qualité de ports francs. Tout le littoral allemand, depuis la Hollande jusqu'à la Poméranie, refuse de s'associer à l'union, ou prend même vis-à-vis d'elle une position hostile (1). Il résulte de là que ses produits se trouvent arrêtés au nord de l'Allemagne par des barrières semblables à celles que leur opposent sur d'autres points la Hollande, la France, l'Autriche et la Russie, et que son commerce ne peut pas prendre d'extension importante au dehors. Du reste, il n'est pas vraisemblable que ces barrières tombent de si tôt, car les pays riverains de la mer du Nord ont incomparablement moins besoin de l'union que l'union n'a besoin d'eux, et ils ne consentiraient probablement à en faire partie qu'à des conditions incompatibles avec ses bases actuelles. L'opinion générale à la vérité se prononce assez vivement contre les états *séparatistes;* tantôt on gourmande leur égoïsme et on les accuse de trahison envers la patrie commune, tantôt on cherche à leur persuader que l'isolement leur est funeste, et qu'ils auraient tout à gagner à se rallier à l'union; mais tout cela jusqu'ici a été en pure perte. Le roi de Hanovre, duquel tout dépend, est accoutumé depuis long-temps à tenir peu de compte des arrêts de l'opinion publique, et il est bien plus Anglais qu'Allemand par sa naissance, ses antécédens, les habitudes de toute sa vie : or, l'Angleterre travaille de toutes ses forces à maintenir la barrière hanovrienne entre le territoire de l'union et la mer du Nord, et ses conseils ont d'autant plus de chances d'être écoutés que la position actuelle est favorable aux intérêts particuliers du Hanovre, lesquels, quoi qu'on en puisse dire, sont difficiles à concilier avec les

(1) Il s'est formé en face de l'union prussienne une union de la Basse-Saxe, fondée aussi sur la communauté des douanes, et qui comprend le Hanovre, le Brunswick, l'Oldenbourg et la principauté de Schaumbourg-Lippe. Aujourd'hui, le Brunswick paraît décidé à s'en détacher pour se joindre à la grande union. Les deux duchés de Mecklenbourg, pays purement agricoles, auxquels leur position sur la mer Baltique assure des débouchés avantageux pour leurs produits, sont restés dans l'isolement, ainsi que les trois villes libres, Hamlbourg, Lubeck et Brême.

intérêts généraux de l'Allemagne. Au reste, les gouvernemens de l'union paraissent avoir renoncé, quant à présent, à l'espoir de faire cesser cette séparation; car, s'il en était autrement, ils n'auraient pas fait à la Hollande d'abord, et tout récemment à l'Angleterre, les importantes concessions qui résultent des traités de commerce conclus par eux avec ces deux puissances.

Malgré ce qui manque encore à l'union pour acquérir tout son développement et devenir une véritable puissance dans le monde commercial, ce que nous avons dit précédemment suffit pour montrer qu'elle a déjà beaucoup fait pour les intérêts matériels de l'Allemagne. Ses résultats dans l'ordre politique méritent aussi d'être pris en considération. Ainsi l'Autriche, en refusant d'y accéder, a mis une barrière de plus entre elle et le reste de la confédération germanique; elle lui est devenue étrangère par un côté très important, et cela n'a pu manquer d'affaiblir beaucoup son influence. Celle de la Prusse, au contraire, a considérablement augmenté, par suite de la part si décisive que cette puissance a prise à l'établissement de l'union, et de l'espèce de protectorat sur les états secondaires qui en est résulté pour elle. Nous ajouterons qu'une association de cette nature, par les barrières qu'elle a fait tomber et les relations nouvelles qu'elle a établies entre le plus grand nombre des peuples allemands, a fait faire un pas vers l'unité politique de l'Allemagne; toutefois, son importance sous ce rapport nous semble avoir été fort exagérée par quelques publicistes d'outre-Rhin, qui, depuis ce rapprochement des intérêts, se croient à la veille de cette unité tant rêvée, mais à laquelle il y a dans les choses elles-mêmes trop d'obstacles de toute espèce, pour qu'on puisse prévoir par quelle voie on y arriverait.

II. — DE L'UNITÉ DE L'ALLEMAGNE ET DES CAUSES QUI S'Y OPPOSENT.

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettant pas d'examiner en détail la situation de chacune des parties dont se compose la confédération germanique, nous nous occuperons d'une question qui touche à beaucoup d'autres, celle de l'unité politique et nationale de l'Allemagne. L'unité de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Espagne, celle de la plupart des nations européennes, n'est point chose qui puisse donner lieu à l'examen et à la discussion; elle est trop claire et trop visible pour que personne songe à la contester. Il n'en est pas de même de l'Allemagne, vaste assemblage d'états indépendans, inégaux en force et en puissance, dont

chacun a son centre particulier, sa constitution et son administration propres, ses intérêts bien distincts de ceux de l'ensemble; ces états, pour la plupart, ne se sont élevés et n'ont grandi qu'aux dépens de la patrie commune, et ne peuvent se maintenir dans une union solide et durable qu'à condition de répudier toutes les traditions du passé et d'abjurer pour l'avenir toute vue ambitieuse et tout espoir d'agrandissemens nouveaux. Personne n'ignore que c'est l'unité qui a manqué au vieil empire germanique pour tenir en Europe le haut rang qu'il avait été d'abord appelé à y occuper, et que ce sont les divisions intestines qui ont amené sa décadence et enfin sa dissolution. Il s'agit maintenant de savoir si la constitution fédérative établie par le congrès de Vienne présente plus de garanties d'union et de force que n'en présentait l'ancienne constitution, et si elle a été un progrès notable vers l'unité de la nation allemande. C'est là une question que le temps seul pourra résoudre, mais qu'on peut dès à présent poser et examiner.

Nous avons vu à l'aide de quelles circonstances s'est développé le pouvoir de la diète germanique et comment il a grandi jusqu'à devenir une sorte de dictature. La diète, n'étant qu'un congrès diplomatique permanent, a puisé toute sa force dans l'union des gouvernemens, amenée par la peur d'un ennemi commun, l'esprit révolutionnaire. Les souverains allemands, autrefois si jaloux de leur indépendance, ont consenti à en sacrifier une partie dans l'intérêt de leur sécurité, et ils se sont résignés à la tutèle de l'Autriche et de la Prusse, auxquelles leur position de puissances européennes assure dans le sénat germanique une prépondérance bien autrement décisive que celle qui résulterait pour elles des dispositions du pacte fédéral. L'accord qui règne aujourd'hui entre les états de la confédération se maintiendra probablement aussi long-temps que subsisteront les circonstances qui lui ont donné naissance; mais si la révolution semblait réduite à l'impuissance, si la France, qui en est regardée comme le bras droit, cessait de paraître menaçante pour l'Allemagne, on ne voit plus ce qui pourrait empêcher les divisions, les rivalités, les désirs d'indépendance et d'agrandissement, toutes ces choses qui font la faiblesse d'un état fédératif dont les membres sont des princes souverains. Les inimitiés séculaires qui ont causé la chute du vieil empire se sont montrées encore bien vivaces à l'époque du congrès de Vienne, et, quoiqu'elles se soient effacées depuis devant un danger prochain, il est permis de croire que le germe n'en est pas détruit, et qu'elles renaîtraient comme d'elles-mêmes avec la sécurité.

Les souverains du second ordre supportent volontairement, mais pourtant impatiemment, le joug de l'Autriche et de la Prusse : que ce joug cesse de paraître nécessaire à leur sûreté; qu'il se rencontre parmi eux un seul prince ambitieux, remuant, habile à trouver des points d'appui à l'intérieur et à l'extérieur, et il ne lui sera pas nécessaire de sortir des limites de la constitution fédérale pour remettre en question tout ce qui a été fait depuis vingt ans.

L'Autriche et la Prusse ayant pris en main la direction suprême des affaires de l'Allemagne, leur union est une condition absolue du maintien de l'ordre existant : or, il est difficile de croire à la longue durée de cette union. Il leur a été possible de s'entendre pour comprimer chez leurs voisins l'esprit révolutionnaire et même l'esprit constitutionnel; mais, cet intérêt commun mis à part, il existe entre elles, sur presque tout le reste, une rivalité sourde qui ne manquerait pas d'éclater si les circonstances venaient à changer. Chacune des deux puissances vise à exercer une influence prépondérante sur l'Allemagne; mais, dans cette lutte qui remonte à Marie-Thérèse et à Frédéric II, l'Autriche n'a cessé de perdre du terrain, tandis que la Prusse n'a cessé d'en gagner. D'abord, celle-ci est considérée comme la tête du protestantisme, lequel, au lieu d'être en minorité dans la diète, comme au temps du saint-empire, y possède une immense majorité, et elle a toujours exploité avec une infatigable activité les avantages que lui donnait cette position. L'Autriche, au contraire, est une protectrice fort tiède de l'église romaine, vis-à-vis de laquelle elle s'est placée, depuis Joseph II, dans une position presque schismatique, et sa crainte de tout ce qui peut ressembler à des idées révolutionnaires lui interdit de chercher un point d'appui dans les nombreuses populations catholiques soumises à des princes protestans. La Prusse, où l'élément germanique a la prépondérance absolue (1), se vante d'être une puissance essentiellement allemande. Placée à la tête du mouvement scientifique et littéraire de l'Allemagne, dont ses universités sont le foyer le plus actif, elle est devenue en outre, par la fondation de l'union des douanes, le centre et comme l'arbitre des intérêts matériels de vingt-cinq millions d'Allemands. La bizarre configuration de son territoire la met en contact immédiat avec presque tous les états secondaires de la confédération, et il n'en est aucun avec lequel elle n'entretienne de ces relations habituelles qui assurent aux forts et aux habiles au moins une

(1) Les cinq sixièmes de la population des états prussiens sont de race allemande.

grande influence morale. L'Autriche, reléguée à l'extrême limite du territoire occupé par la race germanique, n'a guère qu'un sixième de ses sujets qui appartienne à cette race; maintenue dans l'isolement par les nécessités de sa politique, ses frontières sont une barrière que ne peuvent franchir les produits de la pensée et de l'industrie allemande. Son refus d'accéder à l'union des douanes fait tourner contre elle le rapprochement qui s'est opéré entre les autres états de la confédération, et la leur rend de plus en plus étrangère. Aussi ne manque-t-il pas de gens qui appellent de leurs vœux une séparation complète entre l'Allemagne et l'Autriche, et qui pensent que, dans l'intérêt de la nationalité germanique, il faudra un jour déférer à la Prusse le protectorat exclusif de la confédération (1). Ajoutons que l'impopularité des mesures de la diète est toujours retombée presque entièrement sur l'Autriche, et que les partisans des idées constitutionnelles ont toujours vu en elle leur ennemie déclarée et irréconciliable, tandis que le cabinet de Berlin a toujours su donner à son despotisme je ne sais quelle couleur libérale et progressive dont ses nombreux prôneurs ont habilement tiré parti pour faire prendre le change à l'opinion publique (2). Tous ces

(1) Un publiciste distingué, M. Pfizer, après avoir montré combien est dangereuse pour la confédération germanique l'adjonction de deux puissances qu'aucune nécessité réciproque ne lie, et qui ne peuvent être forcées à l'accomplissement des obligations fédérales, conclut que, dans l'intérêt de l'Allemagne, l'une des deux doit se séparer de la confédération, tandis que l'autre continuerait à en faire partie, mais à des conditions différentes de celles qui existent aujourd'hui. « La Prusse, ajoute-t-il, pourrait en devenir la tête, parce qu'elle a besoin de l'Allemagne et que l'Allemagne a besoin d'elle, ce qui n'est pas vrai au même degré pour l'Autriche, laquelle doit, ou mécontenter la plus grande partie de ses sujets, ou mettre en seconde ligne les intérêts allemands. La Prusse n'est pas assez puissante pour ne pas gagner beaucoup à une plus étroite alliance, et cela suppléerait à la perte de son indépendance, en tant que puissance européenne. Elle pourrait avec le protectorat suivre une politique tout allemande sans faire tort à ses sujets non allemands, qui d'ailleurs sont peu nombreux, etc. » (*Sur le développement du droit public en Allemagne par la constitution fédérale*, Stuttgart, 1835.)

(2) Dans un recueil de documens secrets publiés assez récemment à Londres, se trouve un mémoire remarquable d'un diplomate prussien relativement à la politique que doit suivre la Prusse vis-à-vis de l'Allemagne. Cet écrit, qui paraît remonter à 1822, contient, entre autres choses, ce qui suit : « Il faut tout préparer autant que possible pour que, si une dissidence s'établit entre l'Autriche et la Prusse, la partie prépondérante des états de la confédération se déclare pour celle-ci, et que les formes fédérales existantes ne puissent pas être employées à son détriment. Pour atteindre ce but, il faut laisser en toute circonstance à l'Autriche l'exercice de l'initiative en son propre nom recherché systématiquement par elle, aussi bien que

faits et bien d'autres, que nous sommes forcé d'omettre, doivent faire reconnaître qu'il existe entre les deux grandes puissances allemandes un antagonisme fondamental qui doit se produire tôt ou tard par des actes, et qui suffirait à lui seul pour ébranler dans un temps donné les bases sur lesquelles repose aujourd'hui tout le système de la confédération germanique.

Si les garanties de durée manquent à ce système du côté des gouvernemens qui l'ont établi, elles lui manquent bien plus encore du côté des peuples auxquels il a été imposé. Nous avons vu ailleurs par suite de quels évènemens l'Allemagne s'est trouvée divisée en deux grandes masses dont l'une obéit à des souverains absolus, tandis que l'autre possède des gouvernemens représentatifs. Nous avons vu également comment la Prusse et l'Autriche ont employé l'intervention de la diète pour supprimer dans les états secondaires les libertés sans lesquelles le régime constitutionnel perd à peu près tous les caractères qui le distinguent de la monarchie pure; ce qui a effacé en

la direction officielle des affaires qui s'y trouve liée; il faut seulement, quant aux points essentiels, s'assurer toujours secrètement d'un accord préalable entre les deux cabinets. D'après la politique invariable des moyens et petits états, leur jalousie sera toujours dirigée contre la puissance qui réclamera la suprématie, et le seul moyen de rétablir l'influence prussienne en Allemagne est peut-être de donner à cette jalousie un autre objet que la Prusse. Celle-ci peut prendre un rôle passif, et dans plusieurs circonstances avoir l'air de marcher à la suite de la politique autrichienne, en laissant toutefois subsister la persuasion que toute atteinte au protestantisme trouverait chez elle une opposition insurmontable, et qu'elle ne favoriserait jamais aucune violation des formes de la constitution fédérale. Plus elle aura cette apparence de passivité, plus la majorité des états de la confédération lui reviendra sûrement, si la cessation de l'alliance de l'Autriche et de la Prusse fait cesser aussi la pression que leur poids réuni exerce sur l'Allemagne... » Et ailleurs : « Il faudrait acquérir une influence générale sur la nation allemande, comme puissance proprement allemande et représentant véritablement l'Allemagne. La nature de l'unique forme de gouvernement qui puisse assurer la grandeur de la Prusse ne permet pas de favoriser les idées de démocratie représentative. Il faut donc les combattre, mais dans ce combat éviter avec soin l'apparence de l'autre extrémité, c'est-à-dire de l'inclination pour les principes hiérarchiques de la monarchie catholique, lesquels seront toujours antipathiques à l'Allemagne protestante... La Prusse doit se montrer comme une monarchie opposée aux formes populaires, mais réglant son gouvernement d'après les principes les plus libéraux, favorisant toujours et partout l'intelligence et les lumières, possédant l'administration la plus forte, la plus active, la plus éclairée; enfin, ouvrant à tous les talens la carrière qui peut leur convenir davantage, etc. » Quelle que soit l'authenticité de ce document, il faut avouer qu'il reproduit fidèlement les principes qui depuis vingt-cinq ans président à la politique du cabinet de Berlin.

grande partie le contraste existant entre ces états et les deux grandes puissances, et ramené à une certaine unité l'ensemble de la confédération germanique. Quoique les résolutions de l'assemblée fédérale aient rencontré peu de résistance, il ne faut pas en conclure qu'elles aient été acceptées par les populations comme le droit public définitif de l'Allemagne. Sans parler du parti révolutionnaire, dont il est assez difficile d'apprécier la force réelle, il existe toujours, surtout dans les pays du midi, un parti constitutionnel nombreux et important qui n'a pas perdu l'espoir de recouvrer les libertés enlevées par les décrets de Francfort, et qui n'attend que des circonstances favorables pour essayer de les reconquérir. Quelques restrictions qu'on ait apportées au pouvoir des chambres représentatives, à la liberté et à la publicité de leurs discussions, elles n'en sont pas moins, là où elles existent, des foyers d'opposition plus ou moins patente, et elles manquent rarement une occasion de protester au moins indirectement contre la position subalterne qui leur a été faite. Les idées libérales ont été comprimées et réduites momentanément à l'impuissance, mais on ne peut pas les considérer comme chassées des esprits, ni même comme ayant perdu de leur empire sur eux, ainsi qu'il est arrivé dans d'autres pays à la suite d'expériences peu satisfaisantes. Et il ne faut pas croire que leur influence soit contrebalancée en Allemagne par un grand fonds d'attachement héréditaire aux vieilles institutions ou de dévouement aux dynasties. D'abord on ne peut pas dire qu'il existe réellement de vieilles institutions dans un pays qui a été bouleversé tant de fois depuis cinquante ans et dont l'organisation politique date de 1815. Quant aux souverains, s'il est vrai que quelques restes de l'antique fidélité se soient conservés dans celles de leurs provinces qu'ils ont reçues en héritage de leurs ancêtres, il ne faut pas oublier que presque tous sont, pour une grande partie de leurs sujets, des maîtres nouveaux, sans racines dans le passé, imposés par l'épée de Napoléon ou par les protocoles du congrès de Vienne. Telle est la situation des princes allemands vis-à-vis de leurs acquisitions de 1802, de 1806 et de 1815, toutes composées d'évêchés, d'abbayes, de villes libres, de petites principautés, débris fort peu homogènes du vieil empire germanique, dont l'assimilation avec les pays auxquels on les a annexés est bien loin d'être complète, et qui ne sont point attachés aux dynasties que les convenances politiques leur ont données par ces liens puissans que forment les siècles. Tous ces anciens pays d'église et d'empire, dont la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, Bade, Darmstadt, ont reçu une si forte

part, se distinguent en général par l'esprit remuant et inquiet qui y règne. Il y a là peu de respect pour l'autorité, et assez d'indifférence pour la personne des souverains. Les opposans et les mécontens y sont en plus grande quantité que partout ailleurs, et le grand nombre y fait des vœux secrets pour qu'un nouveau remaniement de l'Allemagne donne aux intérêts des populations, surtout à leurs intérêts moraux et religieux, les garanties si complètement oubliées lors des partages de Ratisbonne et de Vienne. Les coups d'état de la diète n'ont donc rétabli la tranquillité qu'à la surface, et il est resté dans les esprits assez de mécontentement, d'impatience de l'ordre établi, de vagues désirs de changement, pour qu'on puisse s'attendre à voir recommencer, à la première occasion, les luttes qui deux fois déjà ont menacé l'existence même de la confédération germanique. On peut dès aujourd'hui juger de l'avenir par la fermentation qu'ont excitée, dans certains états de l'Allamagne, quelques évènemens récens dont il nous reste à entretenir nos lecteurs.

III. — AFFAIRE DE LA CONSTITUTION DE HANOVRE.

Nous avons parlé précédemment de l'insurrection du Hanovre en 1831, de la facilité avec laquelle elle fut réprimée, et de l'engagement spontané pris par le gouvernement de réformer la constitution du pays. La promesse donnée au nom de Guillaume IV, roi d'Angleterre et de Hanovre, fut remplie le 26 septembre 1833 par la promulgation d'une nouvelle loi fondamentale. Cette loi, assez semblable aux chartes qui régissent les autres états constitutionnels de l'Allemagne, n'était assurément pas l'une de celles où la moins forte part était faite au pouvoir monarchique, et elle fut en vigueur jusqu'à la mort de Guillaume IV, arrivée le 20 juin 1837. La succession de ce prince fut partagée : pendant que sa nièce Victoire montait sur le trône de la Grande-Bretagne, le duc de Cumberland, son frère, hérita de la couronne du Hanovre, dont la ligne féminine était exclue, et qui fut ainsi séparée de celle d'Angleterre. Le nouveau roi, Ernest-Auguste, refusa de prêter serment à la constitution de 1833, et déclara dans une proclamation, en date du 5 juillet 1837, que cette constitution n'avait rien d'obligatoire pour lui, que d'ailleurs il n'y trouvait pas les garanties nécessaires au bonheur de ses sujets, et qu'il se réservait de la changer ou de la modifier après en avoir mûrement délibéré. Cette proclamation était contresignée par M. de Schele, qui, nommé récemment ministre d'état et de cabinet, avait

prêté serment entre les mains du roi sans prendre d'engagement envers la loi fondamentale; elle fit une vive sensation non-seulement en Hanovre, mais encore dans le reste de l'Allemagne. La presse, quoique censurée, la blâma unanimement, et le bruit se répandit que la Prusse et l'Autriche elles-mêmes désapprouvaient cette démarche. Après quatre mois d'attente, le coup d'état ainsi annoncé fut mis à exécution par les décrets du 30 octobre et du 1er novembre, qui prononcèrent la dissolution de l'assemblée générale des états et déclarèrent la charte de 1833 abolie. Les raisons par lesquelles le roi prétend prouver que cette constitution ne le lie en rien sont curieuses et méritent d'être rapportées. Selon lui, elle est nulle parce qu'elle devait être établie d'un commun accord entre le roi et les états, et que ce principe a été violé par les changemens que Guillaume IV a faits de sa pleine autorité au projet qui lui était présenté par les états, d'où il suit que la constitution antérieure de 1819 n'a pas été validement abolie. En outre, elle blesse les droits des agnats, ceux de la royauté, et n'a pas été reconnue par l'héritier présomptif de la couronne, qui a toujours refusé d'y souscrire. La suppression de la constitution de 1833 ayant pour conséquence naturelle la résurrection de celle de 1819, le roi annonce que des états-généraux seront convoqués selon les formes de cette dernière, et qu'il leur proposera, entre autres choses, la séparation des revenus domaniaux d'avec ceux qui sont perçus au moyen de l'impôt, le remplacement de la convocation annuelle des états par une convocation triennale pour une durée qui ne pourra excéder trois mois, et enfin une grande extension dans les attributions des assemblées provinciales. Le décret royal trouva au dedans et au dehors du Hanovre un grand nombre de contradicteurs. L'argumentation qui s'y trouvait contre la validité de la charte de 1833 fut jugée sophistique et peu digne de la majesté royale (1). Dans les pays constitutionnels de l'Allemagne, on vit avec

(1) Que dire, en effet, du premier argument, qui peut se résumer ainsi : La loi fondamentale de 1833 n'est pas obligatoire, en premier lieu, parce que le roi Guillaume n'a pas assez tenu compte des droits des états; en second lieu, parce qu'il a trop étendu au détriment de la couronne les droits de ces mêmes états? Mais, en supposant que le roi n'eût pas le droit de faire des changemens au projet de constitution présenté par les états, il est évident que ceux-ci avaient accepté ces modifications, puisqu'ils avaient été convoqués cinq fois depuis ce temps, et n'avaient élevé aucune réclamation à cet égard. Au reste, personne n'a cru que cette objection fût présentée sérieusement et de bonne foi par le duc de Cumberland, car l'on n'a qu'une confiance très médiocre dans la moralité de l'ancien coryphée de l'ultratorysme anglais. L'objection fondée sur le droit des agnats est sans valeur avec le

inquiétude un acte qui tendait à établir que les engagemens les plus solennels des souverains ne liaient en rien leurs successeurs, et on s'alarma de ce qu'un pareil précédent, une fois admis, avait de dangereux pour l'avenir des constitutions existantes. Quant aux Hanovriens, ils furent profondément blessés de voir ainsi effacer d'un trait de plume des institutions pour lesquelles ils professaient un vif attachement; l'irritation fut grande, surtout dans la classe moyenne, à laquelle la charte de 1833 assurait des droits politiques assez étendus, et qui a opposé jusqu'ici aux actes du gouvernement une résistance passive que rien n'a pu vaincre. Le mécontentement se manifesta d'abord par la protestation devenue célèbre de sept professeurs de l'université de Gœttingue, lesquels déclarèrent qu'ils se croyaient toujours liés par le serment prêté à la loi fondamentale, qu'ils ne regarderaient pas comme légitime une assemblée d'états élue à d'autres conditions que celles qui étaient fixées par cette loi, et qu'ils ne pouvaient en conscience donner leurs voix pour l'élection d'un député de l'université à une telle assemblée. On leur répondit par une destitution avec l'ordre de quitter immédiatement le Hanovre (1); mais leur départ ressembla à un triomphe, et l'opinion publique se déclara d'autant plus vivement en leur faveur, que quelques-uns d'entre eux étaient au nombre des plus illustres savans de l'Allemagne. A la protestation des sept professeurs vinrent bientôt se joindre celles de plusieurs conseils municipaux qui ne voulurent prêter foi et hommage au roi qu'en faisant des réserves en faveur de la constitution de 1833 et du serment qui les liait envers elle. La lutte, étant ainsi engagée, n'a pas cessé depuis ce temps, et chaque année y a ajouté quelques incidens nouveaux. En 1838, le roi ayant convoqué les états suivant les formes de la loi de 1819, la seconde chambre ne se trouva pas en nombre suffisant pour délibérer, parce que beaucoup de colléges électoraux refusèrent de voter ou enjoignirent à leurs mandataires de faire des réserves en faveur de la charte supprimée. La même chose arriva en 1839, et on ne put compléter la chambre qu'en dé-

droit public actuel de l'Allemagne, où les agnats sont purement et simplement les premiers sujets du chef de leur famille. D'ailleurs, les agnats de la maison de Hanovre n'avaient pas réclamé, et le duc de Cumberland, qui prétend n'avoir pas accepté la constitution, n'avait jamais fait de protestation publique, ni auprès du roi, ni auprès des états, ni auprès de la diète germanique. Il avait même accepté positivement la portion de la loi fondamentale qui avait rapport aux apanages. Quelle valeur peut avoir une protestation qui, si elle existe, n'est jamais venue à la connaissance de personne?

(1) Un seul d'entre eux était Hanovrien de naissance.

clarant valides des élections faites par une faible minorité, et contre lesquelles la majorité avait protesté. Enfin cette assemblée ainsi composée se contenta de voter le budget et refusa de nommer des commissaires pour discuter un nouveau projet de constitution présenté par le roi.

Il semblait qu'un débat de cette nature dût être tranché par la diète germanique, et en effet elle se décida à s'en occuper sur la demande de quelques princes de la confédération qui désapprouvaient hautement la conduite du roi de Hanovre. Mais comme la législation fédérale était contre lui (1), et que d'un autre côté on ne pouvait se résoudre à donner tort à un souverain en contestation avec ses sujets, le sénat de Francfort prit à une faible majorité une décision qui laissait les choses dans le *statu quo*. Sans s'expliquer sur la question de droit, la diète déclara (le 5 septembre 1839) que l'intervention fédérale dans les affaires intérieures du Hanovre ne lui paraissait pas nécessitée par les circonstances, et elle se borna à exprimer l'espoir et le désir qu'elle avait de voir la paix rétablie par une transaction à l'amiable entre le roi et les états actuels. Ce déni de justice, qui montrait trop clairement que la diète ne voulait pas tenir la balance égale entre les gouvernemens et les peuples, fit évanouir les espérances que les Hanovriens avaient placées jusque-là dans l'intervention de l'autorité fédérale; le roi, au contraire, se sentant appuyé, fit une proclamation très énergique, où il déclara qu'il voulait en finir avec toutes les intrigues dirigées contre lui, et il se mit aussitôt à l'œuvre. Son premier soin fut de se procurer la majorité dans les états, en éloignant arbitrairement les députés qui lui déplaisaient, en introduisant de nouveaux membres élus sous l'influence du gouvernement par de faibles minorités, en un mot, en violant le plus souvent toutes les formes prescrites par cette même constitution de 1819 qu'il prétendait avoir rétablie; puis il fit adopter, par cette majorité, une nouvelle charte qui fut promulguée le 6 août 1840. Cette charte établit, entre autres choses, l'irresponsabilité absolue des ministres et des fonctionnaires publics; les priviléges et les exemptions les plus exorbitantes y sont accordés à la noblesse, dans laquelle il est évident que le roi a cherché son principal point d'appui; elle enlève aux états tout contrôle sérieux en matière d'impôts et de finances, et met à la charge du pays les dettes du domaine de la couronne; enfin elle

(1) L'acte final de Vienne déclare que les constitutions qui auront été mises en vigueur sans réclamation ne pourront être changées que par les voies constitutionnelles.

dispose tout pour que le bon plaisir royal ne puisse trouver nulle part de barrières ni de résistances sérieuses (1). Beaucoup de protestations se sont élevées contre la nouvelle constitution dans le sein des assemblées provinciales et des conseils municipaux, et le premier essai qui en a été pratiqué n'a pas répondu aux espérances du roi Ernest; car les élections, quoique faites suivant les formes établies par sa loi électorale, ont donné dans la seconde chambre une majorité opposée au gouvernement. Cette assemblée, malgré le principe de l'irresponsabilité ministérielle, a commencé par déclarer que les conseillers de la couronne ne possédaient pas la confiance du pays, et, dans son adresse en réponse au discours du trône, elle a inséré le paragraphe suivant : « Un petit nombre seulement des sujets de votre majesté est convaincu que la constitution de 1833 a été légalement abrogée. D'après l'opinion générale, une assemblée élue suivant les règles posées par cette constitution, et donnant son assentiment aux projets de loi présentés par le souverain, peut seule garantir la tranquillité du pays. Le Hanovre ne sera heureux que lorsque cette tranquillité sera assurée. » Le roi a répondu à cette adresse par une ordonnance de dissolution rendue le 31 juin 1841, et où il déclare que les impôts votés dans la dernière session continueront d'être perçus pendant une année. Voilà où en est cette lutte qui, comme on le voit, est bien loin d'être terminée, et dont la persistance est certainement un symptôme menaçant pour la tranquillité future de la monarchie hanovrienne : « car s'il est vrai, comme le disent les vieilles maximes de la science politique, que les constitutions ne puissent être maintenues qu'à l'aide des moyens auxquels elles ont dû leur naissance, l'histoire de l'origine de la constitution de 1840 fait prévoir un triste avenir où le peuple sera en contradiction avec le gouvernement, où celui-ci ne pourra triompher qu'en employant la force et la ruse, et

(1) La loi électorale qui y est annexée, et qui n'a été promulguée qu'un peu plus tard, a cela de particulier, que, comme le dit un écrivain allemand, elle semble avoir été dictée par l'opposition, en ce sens que le législateur a pris note de tout ce qu'ont fait les opposans, afin de s'affermir d'avance contre leurs tentatives à venir. Ainsi on a vu la majorité des électeurs refuser de voter : trois voix suffiront dorénavant pour élire valablement un député. Des corps électoraux, en s'abstenant d'exercer leurs droits, ont empêché la chambre d'être en nombre suffisant : à l'avenir, la présence de trente députés rendra la chambre capable de délibérer. Certains colléges n'ont donné leurs votes qu'en faisant des réserves en faveur de la constitution de 1833, ou ont enjoint à leurs mandataires de protester contre l'abolition de cette charte : la nouvelle loi interdit aux électeurs tout autre acte que le vote pur et simple.

où le pouvoir, au lieu de trouver dans la nation affection et confiance, ne rencontrera chez elle qu'une résistance ouverte ou une inimitié cachée (1). »

IV. — ÉTAT DES ESPRITS EN PRUSSE. — AFFAIRE DE COLOGNE.

La querelle du roi de Hanovre avec ses sujets a excité et excite encore un intérêt marqué, surtout dans les états constitutionnels de la confédération; mais ce qui attire par-dessus tout les regards de l'Allemagne, ce sont les questions qui s'agitent en Prusse, où une querelle religieuse déjà ancienne et envenimée se complique aujourd'hui d'un commencement de mouvement politique. Nous avons dit ailleurs comment le roi Frédéric-Guillaume III, après avoir promis à ses sujets une constitution représentative, jugea plus tard que l'exécution de cette promesse aurait de graves inconvéniens pour la Prusse et pour l'Allemagne tout entière, et comment, au lieu d'états-généraux pour tout le royaume, il se borna à instituer en 1823 des états provinciaux dont la convocation fut rare, les attributions très bornées, les délibérations sans publicité et l'action à peu près nulle. Pendant la vie de ce prince, les Prussiens, fiers de la supériorité intellectuelle et scientifique qu'ils s'attribuent, ont paru croire qu'un absolutisme *éclairé*, comme celui qui les régissait, était ce qui pouvait leur convenir le mieux, et la faveur avec laquelle étaient accueillies les théories qui représentaient le gouvernement prussien comme le beau idéal de l'*état*, durent faire penser qu'ils n'ambitionnaient pas cette vie politique plus active et plus agitée qu'ont développée ailleurs les formes représentatives. Il n'en était pourtant rien, ainsi que viennent de le prouver les manifestations qui se sont produites depuis l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, à la faveur de ce mouvement d'enthousiasme et d'espérance qu'excitent presque toujours les commencemens d'un nouveau règne. Quand ce prince, au mois d'octobre 1840, alla se faire couronner à Kœnigsberg, capitale de l'ancienne Prusse royale, les députés des diverses provinces présens pour la prestation de l'hommage remirent au roi une adresse dans laquelle, après avoir rappelé les anciennes promesses de son père, l'article 13 du pacte fédéral (2) et la stipulation de l'acte final de 1820 relativement à cet

(1) Ainsi se sont exprimés, dans une pétition en date du 22 février 1841, les députés des villes et des propriétaires libres à l'assemblée provinciale d'Osnabrück.

(2) « Il y aura des assemblées d'états dans tous les pays de la confédération. »

article (1), ils exprimaient les vœux que formait la nation afin d'obtenir une constitution uniforme pour tout le royaume. Le roi, tout en repoussant la demande d'une représentation générale telle que l'entendent les états constitutionnels de l'Europe, déclara que le système représentatif du pays avait besoin de recevoir un développement mieux adapté aux progrès intellectuels et aux exigences de l'époque, et promit d'y introduire des améliorations notables. Bientôt après il ordonna la convocation des diètes provinciales conformément au décret de 1823, et il leur accorda la faculté de faire connaître leurs délibérations par la voie de la presse, ce qui ne s'était pas encore fait. Toutes ont usé de cette faculté, et la publicité de leurs débats, quoique encore incomplète par suite de quelques restrictions, a pourtant produit un assez grand effet. Bien que dans la plupart des assemblées provinciales on se soit borné à débattre des intérêts locaux, on a quelquefois aussi abordé des questions d'un intérêt plus général. Ainsi on a demandé, sinon l'abolition de la censure, au moins une plus grande extension de la liberté de la presse; les députés de la Prusse occidentale rassemblés à Danzig ont réclamé une représentation unique pour toute la monarchie; Breslau, capitale de la Silésie, a chargé ses députés de proposer aux états de la province une pétition dans le même sens, et d'autres villes importantes ont adressé des demandes à leurs diètes respectives. Là où elles n'ont pas été accueillies, ce n'a été le plus souvent qu'à raison de la confiance qu'inspirent les intentions et les promesses du roi, mais il n'en est pas moins vrai que tout le monde s'est montré d'accord sur la nécessité d'une réforme dans les institutions existantes, et qu'un parti nombreux et puissant désire que cette réforme se fasse dans le sens de ce qu'on appelle les idées constitutionnelles. Nous n'examinons pas ici jusqu'à quel point une constitution uniforme et générale conviendrait à un pays composé de parties aussi peu homogènes que le sont les diverses parties de la monarchie prussienne, nous constatons seulement une situation des esprits d'où résulteront tôt ou tard de sérieuses difficultés, aggravées encore par quelques circonstances qui doivent êtres expliquées. Il faut savoir que Frédéric-Guillaume IV, prince distingué par ses lumières et son instruction, a une prédilection notoire pour les doctrines de ce qu'on appelle en Allemagne l'école historique, laquelle repousse absolument les théo-

(1) Il y est dit que la diète devra veiller à ce que la disposition de l'article 13 ne reste sans accomplissement dans aucun état.

ries représentatives *à priori*, telles qu'elles ont été appliquées en France, et leur oppose un système d'états provinciaux ayant ses racines dans l'ancien droit allemand et tendant à faire revivre, autant que le comporte la différence des temps, les libertés aristocratiques, bourgeoises et même ecclésiastiques du moyen-âge. Ce sont des idées de ce genre qui poussent ce prince à élargir la sphère d'activité des diètes provinciales et à les appeler à un rôle beaucoup plus important que celui qu'elles ont joué jusqu'ici. Mais l'influence de ces assemblées ne peut grandir et s'étendre qu'aux dépens de la centralisation administrative, de l'absolutisme militaire et bureaucratique, de toutes les traditions et les habitudes du gouvernement prussien. Elles peuvent facilement offrir un point d'appui à la nationalité polonaise qu'on voudrait éteindre, à la liberté de l'église catholique qu'on voudrait étouffer, enfin à tout ce qui ne veut pas se laisser imposer le joug d'une unité artificielle et oppressive, et leur opposition déconcerterait bien des plans conçus avec amour et poursuivis avec persévérance depuis longues années. Or, comme une résistance de cette nature est tout ce que redoute le plus la haute administration prussienne, il est probable que les idées du roi sur le développement à donner aux libertés provinciales trouveront toujours une opposition plus ou moins ouverte parmi les hommes qui l'entourent, et qu'à moins qu'il ne soit doué d'une force de caractère peu commune, on l'amènera insensiblement à abandonner celles de ses vues personnelles qui seraient incompatibles avec le maintien des traditions antérieures du cabinet de Berlin. D'un autre côté, si les choses restent telles qu'elles sont, si la mauvaise volonté des conseillers de la couronne parvient à paralyser l'action des assemblées provinciales et à les replacer dans la situation subalterne d'où on avait semblé vouloir les tirer, la confiance qu'inspirent encore les intentions royales s'évanouira : on verra se grossir considérablement le nombre de ceux qui demandent une représentation générale de la nation, et il pourra se présenter telles circonstances qui rendent très dangereux de la refuser. Ce simple exposé de la situation suffit pour faire voir quels embarras prépare dans l'avenir au gouvernement prussien le désir de vie politique qui a commencé à se produire sous diverses formes, et qui paraît assez sérieux et assez général pour qu'il soit désormais difficile, soit de le comprimer, soit de le tromper.

Mais cela même est peu de chose auprès des difficultées soulevées sur le terrain des questions religieuses depuis que l'emprisonnement de l'archevêque de Cologne a ranimé entre les protestans et les catho-

liques des dissensions qu'on croyait à peu près assoupies, et qui aujourd'hui paraissent de nature à exercer une influence considérable tant sur les destinées de la monarchie prussienne que sur celles de l'Allemagne tout entière. On sait comment le traité de Lunéville et plus tard celui de Vienne changèrent la position respective des catholiques et des protestans, telle qu'elle avait été établie par le traité de Westphalie, et comment la sécularisation des principautés ecclésiastiques donna aux protestans une immense majorité dans la diète germanique, quoiqu'ils fussent en minorité dans la nation. Les rédacteurs des traités de 1815, oubliant que les discordes religieuses avaient été la grande cause de l'affaiblissement de l'ancien empire germanique, ou jugeant le siècle trop *éclairé* pour qu'elles pussent désormais se reproduire, adjugèrent à des souverains protestans de nombreuses populations catholiques sans stipuler en faveur de celles-ci aucune garantie sérieuse, et crurent avoir assez fait en écrivant dans le pacte fédéral que les membres des différentes confessions chrétiennes auraient les mêmes droits civils et politiques. La Prusse fut particulièrement favorisée dans la distribution qui fut faite des territoires vacans : elle eut pour sa part notamment les provinces rhénanes et la Westphalie, ce qui augmenta dans une telle proportion le nombre de ses sujets catholiques, qu'ils se trouvèrent former les cinq douzièmes de la population totale de la monarchie. On ne s'inquiéta pas de l'inconvénient qu'il y avait à la diviser presque également entre deux confessions si long-temps ennemies, non plus que des collisions qui pourraient résulter quelque jour d'un semblable arrangement. On ne pensait à cette époque qu'à fortifier l'Allemagne contre la France, et on jugea qu'il fallait confier la garde des frontières occidentales du territoire germanique à une puissance assez forte par elle-même pour résister aux idées et aux armes françaises, aussi bien que pour surveiller et maintenir les petits états du midi de l'Allemagne, autrefois si accessibles à notre influence. Cette combinaison n'était bonne qu'à condition que la Prusse saurait se concilier l'affection de ses nouveaux sujets, mais on n'élevait aucun doute à cet égard. Le roi Frédéric-Guillaume III était très populaire en Allemagne par suite du rôle qu'il avait joué dans la guerre de l'indépendance; on se reposait entièrement sur sa sagesse et sur l'habileté fort vantée de ses conseillers. D'ailleurs, l'enthousiasme patriotique de cette époque ne permettait pas de supposer que des populations allemandes qu'on arrachait au joug étranger pour les faire passer sous un sceptre allemand, pussent

avoir quelque chose de plus à désirer, tant il semblait que la satisfaction donnée au sentiment de nationalité dût faire taire tout autre sentiment, tout autre intérêt.

Le roi de Prusse, en prenant possession des provinces rhénanes, s'efforça de rassurer les habitans sur les inquiétudes qu'aurait pu leur faire concevoir la différence de religion entre eux et leur nouveau souverain. « Je respecterai, leur dit-il, je protégerai votre religion, le trésor le plus sacré de l'homme. Les membres des deux églises chrétiennes jouiront des mêmes droits civils et politiques. » Ces promesses étaient peut-êtres sincères lorsqu'elles furent faites, mais il n'en est pas moins vrai qu'elles ne furent pas tenues, et que toute la conduite du gouvernement prussien ne tarda pas à laisser voir un projet arrêté de détruire peu à peu le catholicisme, non par des attaques directes et violentes, mais par la ruse et les moyens détournés. Deux causes principales le jetèrent dans cette voie : d'une part, le caractère personnel de Frédéric-Guillaume III, homme juste et modéré quand la religion n'était pas en jeu, mais protestant fanatique et animé de la passion de faire des prosélytes; d'autre part, le désir de l'administration d'établir à tout prix l'unité dans la monarchie, et la persuasion où étaient les gouvernans que les habitans des nouvelles provinces ne pouvaient devenir de bons et vrais Prussiens que quand ils cesseraient d'être catholiques. On voulait en outre mettre une barrière de plus entre eux et la France, suivant l'idée exprimée dans ces paroles de M. Ancillon : « Ce ne sont pas les garnisons des villes de guerre, ce ne sont pas les forteresses fédérales qui nous protégeront contre la France, mais seulement le mur d'airain du protestantisme. » Il serait trop long de raconter en détail tout ce que fit le gouvernement prussien pour propager les idées protestantes et établir partout la prépondérance de la religion favorisée. Quelques faits pris parmi beaucoup d'autres semblables suffiront pour montrer combien peu la balance fut tenue égale entre les deux confessions. La parité de droits, promise aux catholiques, resta dans le domaine de la théorie, et la religion du monarque fut considérée dans la pratique comme la religion de l'état et comme une condition indispensable pour toutes les fonctions un peu importantes. Ainsi pas un catholique ne fut admis dans la maison du roi et dans les charges de cour, pas un dans les hauts emplois administratifs, tels que ceux de ministre, de chef de division ou de section, de conseiller d'état, de président de province, de régence ou même de district; à peine en plaça-t-on quelques-uns dans les emplois subalternes

de l'administration ou de la judicature, mais en ayant soin qu'ils y fussent toujours en très grande minorité et ne pussent exercer aucune influence. Il y eut, spécialement dans les pays catholiques de l'ouest, comme une invasion d'employés protestans, presque toujours natifs des anciennes provinces prussiennes, lesquels vinrent occuper toutes les places, grandes et petites, comme si les catholiques rhénans et westphaliens n'eussent pu présenter au gouvernement aucune garantie de capacité et de fidélité. Les choses se passèrent dans l'armée comme dans l'administration. Les cinq douzièmes des soldats étaient catholiques, mais les grades d'officier-général et de colonel furent exclusivement attribués aux coreligionnaires du roi (1); on n'accordait aux catholiques que quelques emplois d'officiers inférieurs, et il était rare qu'on en vît un élevé au grade de capitaine et surtout à celui de major, qui paraissait être l'extrême limite de leur avancement possible. Indépendamment de ces faveurs accordées aux uns au détriment des autres, et qui étaient comme une prime offerte à l'apostasie, d'autres moyens furent employés pour faire pénétrer partout l'esprit protestant et prussien, ce qu'on semblait considérer comme une seule et même chose. Cela se vit surtout dans l'organisation de l'instruction publique : sur six universités que possède la monarchie prussienne, quatre furent exclusivement protestantes, celles de Berlin, de Kœnigsberg, de Halle et de Greifswald. Il n'y eut pas d'université purement catholique, mais seulement deux universités mixtes, celles de Bonn et de Breslau; encore la majorité des professeurs et le commissaire royal furent-ils toujours pris parmi les protestans. Elles eurent, il est vrai, à côté de la faculté de théologie protestante une faculté de théologie catholique; mais les membres de cette faculté se trouvèrent par le fait bien plus dépendans du gouvernement que de l'autorité ecclésiastique, et les choses furent arrangées de manière à ce que le haut enseignement religieux pût être soustrait presque entièrement au contrôle des évêques. Quant aux gymnases et aux écoles élémentaires, le ministère de l'instruction publique en eut la direction exclusive, et nous avons déjà dit que tous les

(1) Ce fait ayant été articulé avec beaucoup d'autres du même genre dans une brochure qui fit du bruit en Allemagne, il y a peu d'années, un apologiste du gouvernement prussien ne put citer à l'encontre que les noms de trois officiers-généraux catholiques. Il est vrai qu'il oublia d'ajouter que tous trois étaient morts depuis assez long-temps, et occupaient déjà des postes élevés dans l'armée prussienne à l'époque de la guerre de 1813, par conséquent avant l'incorporation des provinces rhénanes à la monarchie.

hauts emplois de ce ministère étaient occupés par des protestans. Aussi des écoles protestantes et mixtes furent établies comme des espèces de pépinières dans des pays où le luthéranisme n'avait jamais pénétré, et dans celles qu'on laissa aux catholiques tout fut calculé pour inspirer aux jeunes gens, sinon l'aversion et le mépris, au moins une profonde indifférence pour la religion de leurs pères.

Nous passons sous silence bien d'autres preuves du mauvais vouloir du gouvernement prussien à l'égard de la religion catholique, pour arriver à l'affaire des mariages mixtes et à l'enlèvement de l'archevêque de Cologne. En 1803, le roi de Prusse avait rendu un décret portant que les enfans issus de mariages entre protestans et catholiques seraient élevés dans la religion du père. Lorsque plus tard les provinces rhénanes et westphaliennes lui furent données par le congrès de Vienne, il n'osa pas d'abord y promulguer cette loi, trop contraire aux prescriptions de l'église romaine, laquelle n'autorise ses ministres à bénir ces sortes d'unions que sur la promesse faite par les époux d'élever tous leurs enfans dans la religion catholique (1). Mais, en 1823, tous les emplois de quelque importance se trouvant remplis dans les provinces occidentales par des fonctionnaires protestans, on pensa qu'il y aurait avantage à étendre à cette partie de la monarchie l'ordonnance de 1803. En effet, ces employés se mariaient ordinairement dans le pays à des femmes catholiques, et avec le secours de l'ordonnance en question chacun de ces mariages devait donner naissance à une famille protestante, ce qui, dans un temps donné, ne pouvait manquer de changer notablement la proportion existante entre les membres des deux confessions. La nouvelle loi trouva, dès le commencement, une si vive résistance et donna lieu à tant de contestations entre le clergé et les autorités civiles, que le gouvernement se vit forcé de reculer, et, d'accord avec les évêques, pria le saint-siége de tracer définitivement les règles à suivre en cette matière. Après des négociations assez longues, Pie VIII adressa aux évêques des provinces rhénanes et de la Westphalie son bref du 25 mars 1830, dans lequel *il poussait la condescendance jusqu'à atteindre les extrêmes limites qu'il n'est pas permis de dépasser* (2). Il n'y était pas dérogé aux prescriptions ordinaires de l'église sur la promesse à

(1) Les exceptions à cette règle ont toujours été du fait des gouvernemens, soit catholiques, soit hétérodoxes, et, quoique des évêques complaisans y aient quelquefois prêté la main, le saint-siége ne les a jamais autorisées.

(2) Ainsi s'exprime son successeur, Grégoire XVI, dans l'allocution du 10 décembre 1837.

exiger relativement à l'éducation des enfans; mais, si cette promesse ne pouvait être obtenue, et que la partie catholique persistât à vouloir le mariage, il était permis au prêtre d'y prêter une assistance passive, c'est-à-dire d'entendre les promesses des époux et d'en dresser acte. Toutefois il ne pouvait y adjoindre aucune prière ni aucune cérémonie religieuse qui pût indiquer une approbation quelconque. Le bref traçait, comme on le voit, une ligne de démarcation bien positive entre les mariages mixtes faits aux conditions voulues par l'église et ceux où ses prescriptions étaient méprisées. Il accordait aux premiers la bénédiction nuptiale, les autres ne pouvaient réclamer que l'assistance passive du pasteur, à laquelle était liée l'idée d'une improbation formelle. Or, cette différence était ce que le gouvernement prussien voulait effacer dans l'intérêt de ses projets de propagande, et, n'ayant pu l'obtenir du pape, il essaya d'amener les évêques à la faire disparaître dans la pratique. Le siége métropolitain de Cologne était alors occupé par M. de Spiegel, qui plus d'une fois avait fait preuve d'une grande faiblesse de caractère; on le manda à Berlin, où on l'entoura de toute espèce de séductions, et, à la suite d'une négociation conduite par M. de Bunsen, ce prélat et ses trois suffragans (1) adhérèrent à une convention en vertu de laquelle la bénédiction nuptiale devait être donnée à tous les mariages mixtes sans distinction. Cette convention, signée le 17 juin 1834, fut tenue secrète à cause de la contradiction trop patente qu'elle présentait avec le bref du pape, mais il fut stipulé qu'elle servirait de base aux instructions données par les évêques au clergé de leurs diocèses respectifs. Le gouvernement, assuré de la complicité de l'épiscopat, se crut en mesure de poursuivre ses plans avec succès et de faire croire que le saint-siége lui-même donnait une sorte de consentement tacite à l'inexécution de certaines clauses du bref de 1830.

Sur ces entrefaites, l'archevêque de Cologne vint à mourir, et on se trouva fort embarrassé pour le choix de son successeur, parce qu'il fallait trouver un homme dont la réputation et le caractère inspirassent de la confiance aux catholiques, et qui pourtant fût assez accommodant pour ne pas retirer les concessions faites par M. de Spiegel. On crut rencontrer ces conditions dans la personne de M. de Droste Vischering, frère de l'évêque de Munster, lequel était un des signataires de la convention de Berlin. Un négociateur officieux fut chargé de le sonder, et en obtint facilement la promesse d'adhérer, en cas

(1) Les évêques de Munster, de Paderborn et de Trèves.

qu'il fût élu au siége métropolitain de Cologne, à une convention *faite*, disait-on, *en conformité avec le bref du pape*, mais dont on ne lui fit pourtant pas connaître le contenu. Le gouvernement espéra que cet engagement vague et conditionnel suffirait pour que M. de Droste se crût tenu de marcher dans les voies de son prédécesseur (1). On comptait d'ailleurs entièrement sur l'ascendant de l'autorité royale et sur l'influence des exemples de faiblesse donnés par les autres évêques. Ces espérances ne tardèrent pas à être démenties; car, lorsque M. de Droste, devenu archevêque de Cologne, eut reçu communication de la convention signée par M. de Spiegel, il reconnut que, loin d'être conforme au bref du pape, elle était en contradiction di-

(1) Le gouvernement prussien a fait grand bruit de cette promesse de l'archevêque, qu'il a accusé plus tard dans son manifeste d'avoir violé *la parole donnée à son souverain et que son souverain avait acceptée.* Voici comment cette accusation est réfutée par M. de Rotteck, publiciste célèbre, fort peu suspect d'ailleurs de partialité en faveur de l'église catholique, comme le prouvent surabondamment ses ouvrages historiques et même celui auquel nous empruntons la citation suivante : « Les mots *conformément au bref du pape* dont s'est servi M. de Droste doivent avoir une signification ou un but; dès-lors ils indiquent nécessairement ou la supposition que la convention des quatre évêques avec le gouvernement prussien est réellement conforme au bref, ou une condition mise à l'accomplissement de la promesse et par conséquent une limitation... Que les termes de cet écrit soient un peu ambigus et par là susceptibles de plus d'une interprétation, c'est ce qu'on ne peut méconnaître; mais comme du côté de la Prusse l'affaire avait été traitée diplomatiquement et dans un esprit diplomatique, d'abord à Rome avec le pape, puis à Berlin entre M. de Bunsen et l'archevêque Spiegel; comme à la suite de la dernière négociation, on avait, sous le nom de convention pour l'exécution du bref pontifical, substitué à ce bref un règlement qui s'en écartait essentiellement; comme enfin toutes ces négociations, tous ces pourparlers annonçaient tant d'artifice et de diplomatie, donnaient lieu à des explications si diverses, qu'on pouvait à peine trouver un droit chemin au milieu de tout cela, ou y reconnaître un but nettement exprimé, M. de Droste a bien pu prendre pour fil dans ce labyrinthe ou pour point fixe auquel se tenir l'expression : *conformément au bref du pape.* M. d'Altenstein n'ayant rien objecté à cette clause ou ayant pensé qu'il était plus habile de garder le silence sur ce point, l'archevêque peut aujourd'hui s'en référer à ses paroles. Sa déclaration du 17 septembre 1837 est très claire et très positive à cet égard, tandis que le *procès-verbal* de M. de Bunsen est une œuvre toute diplomatique et sophistique. Ces observations tirent une nouvelle force de l'*exposé* récemment publié par la cour de Rome, lequel a jeté une si vive lumière sur les négociations de la Prusse avec le siége pontifical et sur la loyauté de M. de Bunsen. Vraiment, quand on compare les déclarations, les assurances, les protestations officielles de ce chargé d'affaires prussien avec la marche de l'affaire telle qu'elle résulte des pièces justificatives, on ne se sent guère le courage de jeter la pierre à l'archevêque pour sa promesse un peu ambiguë. » Rotteck, *l'Affaire de Cologne considérée du point de vue du droit commun*, 1838.

recte avec cet acte, et, croyant que sa conscience ne lui permettait pas de la mettre à execution, il refusa constamment de céder sur ce point aux exigences ministérielles. Ce fut alors que le gouvernement, désespérant de le faire plier, le fit enlever de force par des soldats et transporter dans la forteresse de Minden en Westphalie. En même temps on afficha sur tous les murs de la ville une déclaration signée de trois ministres, où, faute de pouvoir produire contre l'archevêque quelqu'un de ces chefs d'accusation formels sur lesquels on peut baser un procès criminel, on lui reprochait de s'être arrogé un pouvoir arbitraire, d'avoir foulé aux pieds les lois du pays, méconnu l'autorité royale, porté le trouble là où régnait le plus bel ordre, etc.; imputations vagues et générales, toujours appliquées à quiconque défend son droit contre le pouvoir, et au moyen desquelles on se dispense de bonnes raisons et de preuves positives. Les ministres du roi de Prusse avaient été encouragés à cet acte de violence envers l'archevêque par la division qui existait entre lui et une partie du clergé rhénan, à cause de l'opposition du prélat à la secte hermésienne (1). Or, cette secte, que M. de Spiegel avait favorisée, était parvenue à s'emparer presque entièrement du haut enseignement religieux dans le diocèse, et une partie du chapitre métropolitain lui était dévouée. Il résulta de là que le chapitre, au lieu de protester contre l'enlèvement de l'archevêque, donna au moins une approbation tacite

(1) Le chanoine Hermès, professeur de théologie à Bonn, mort il y a quelques années, avait basé son enseignement sur un système philosophique tout-à-fait rationaliste qui s'était promptement répandu dans le clergé des provinces rhénanes, grace à la protection de l'archevêque Spiegel et à l'appui marqué du gouvernement. Cette doctrine, ayant excité de vives controverses en Allemagne, attira l'attention du saint-siége, et elle fut condamnée par un bref du 26 septembre 1835, comme tendant à introduire de graves erreurs sur les points les plus essentiels de la théologie. Bien que ce bref ne touchât qu'à des questions purement dogmatiques, le cabinet de Berlin ne voulut pas permettre qu'il fût publié, et les hermésiens arguèrent de ce défaut de promulgation officielle pour refuser de s'y soumettre. Comme ils occupaient toutes les chaires de théologie à l'université de Bonn, à l'exception d'une seule, M. de Droste, qui ne pouvait pas les destituer sans le concours du gouvernement, usa du seul moyen que lui donnassent les règlemens existans, et refusa son approbation aux cours des professeurs hermésiens. Ceux-ci n'en ayant tenu aucun compte, il fut obligé d'interdire aux étudians la fréquentation des cours en question, et pour détruire l'hermésianisme dans sa racine, il fit signer à son clergé dix-huit propositions touchant les principaux points sur lesquels la nouvelle secte était en contradiction avec la doctrine catholique. Cet exercice légitime des devoirs d'un évêque chargé de veiller sur l'enseignement théologique de son diocèse est au nombre des principaux griefs allégués contre le prélat dans le manifeste du ministère prussien.

aux mesures du gouvernement, et n'hésita pas à prendre en main l'administration du diocèse, contrairement à toutes les règles du droit canonique. Mais cette conduite provoqua de vives réclamations de la part du clergé inférieur, et bientôt après une protestation plus imposante et plus solennelle partit de la cour de Rome. Le 10 décembre 1837, moins d'un mois après l'enlèvement de M. de Droste, le pape prononça en consistoire une allocution énergique qui fut immédiatement rendue publique, et qui prouva aux catholiques allemands qu'aucune considération politique ne pouvait arrêter le saint-siége lorsqu'il s'agissait de défendre la liberté de l'église et les droits de la conscience. M. de Bunsen, ministre de Prusse à Rome, se plaignit qu'on n'eût pas attendu les explications satisfaisantes, selon lui, qui allaient être données par son gouvernement sur les motifs de l'enlèvement de l'archevêque de Cologne; mais le cardinal secrétaire d'état ne lui répondit qu'en demandant formellement la mise en liberté de M. de Droste, et refusa de recevoir les communications de l'envoyé prussien jusqu'à ce que cette satisfaction eût été donnée. Tous rapports diplomatiques furent dès-lors rompus entre la Prusse et Rome, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on reprit des négociations dans le but d'arriver à un accommodement.

L'emprisonnement de l'archevêque de Cologne et l'allocution du souverain pontife firent un prodigieux effet dans les états prussiens et même dans le reste de l'Allemagne. Une vive fermentation se manifesta parmi des populations qui avaient pu sembler jusque-là assez indifférentes aux questions religieuses. Beaucoup de gens parurent s'apercevoir pour la première fois de tout ce que le gouvernement prussien avait fait contre le catholicisme, et on se mit partout en mesure pour déjouer ses projets par une opposition vigilante et infatigable. Le clergé, que le pouvoir avait espéré trouver complaisant et servile, se montra, à quelques exceptions près, fidèle aux règles tracées par l'archevêque, et ceux même de ses membres qui auraient été disposés à faillir furent maintenus dans leur devoir par l'énergique expression des sentimens populaires. L'exemple donné sur les bords du Rhin gagna les provinces polonaises : l'archevêque de Posen ayant imité la résistance de celui de Cologne au sujet des mariages mixtes, un second acte de violence fut exercé sur lui; il fut aussi enlevé par des soldats et conduit dans une forteresse. Ces rigueurs n'empêchèrent pas les évêques de la Westphalie de rétracter l'adhésion donnée par eux à la fameuse convention secrète de Berlin, ni ceux de la vieille Prusse de conformer leur conduite aux prescrip-

tions données par le saint-siége, sans que le gouvernement osât de nouveau employer la force contre une résistance devenue trop générale. Un seul prélat, l'évêque de Breslau, gagné par je ne sais quelles faveurs de cour, se montra disposé à faire toutes les concessions qui lui seraient demandées; mais, quoique son diocèse fût peut-être celui où le propagandisme anti-catholique avait travaillé avec le plus de succès, il trouva une telle opposition dans le clergé et dans les fidèles, que sa défection ne fut d'aucun profit pour ceux qui l'avaient provoquée (1).

Le mouvement donné aux esprits par la lutte engagée entre le cabinet de Berlin et l'église catholique ne pouvait manquer de se reproduire dans la presse, et en effet il s'ensuivit une controverse très vive à laquelle presque toute l'Allemagne prit part. Peu après l'allocution du saint-père, on vit paraître un *Exposé de la conduite du gouvernement prussien dans l'affaire de Cologne*, rédigé, dit-on, par M. de Bunsen, et où l'apologie des ministres de Frédéric-Guillaume III était appuyée sur un choix de pièces officielles assez adroitement arrangé pour en imposer à l'opinion publique. Ce manifeste amena une réponse de la part du gouvernement pontifical, qui, sortant à propos de ses habitudes de réserve, publia à son tour un *Exposé* où toutes les allégations de la partie adverse étaient réfutées par des documens accablans, d'autant mieux connus de l'avocat de la Prusse, que la plupart émanaient de lui, mais qu'il avait cru devoir rester à jamais ensevelis dans les cartons de la chancellerie romaine. Cet écrit fit grand tort au cabinet de Berlin en montrant la contradiction flagrante qui avait existé entre ses paroles et ses actes, et en révélant dans sa conduite un degré de duplicité et de mauvaise foi qu'on n'aurait jamais osé lui imputer si l'on n'en avait eu sous les yeux la preuve irrécusable. Indépendamment des publications semi-officielles dont nous venons de parler, l'affaire de Cologne, avec tout ce qui s'y rattachait, devint pour la presse allemande un thème inépuisable, et la polémique entre les catholiques et les protestans se ranima à cette occasion avec une ardeur et une vivacité incroyables. Le gouvernement prussien fit tout son possible pour empêcher la circulation des écrits favorables à l'archevêque de Cologne, tandis que, d'un autre côté, il favorisait la propagation d'une foule de pamphlets où l'on traitait de la manière la plus injurieuse, soit M. de Droste et ses défen-

(1) La position de ce prélat n'a pas tardé à devenir intolérable, et le pape lui a fait demander sa démission, qui a été donnée au commencement de cette année.

seurs, soit l'église et la religion catholique en général. Mais la configuration géographique de la Prusse et ses rapports avec ses voisins depuis l'établissement de l'union des douanes ne permettaient pas d'élever autour de cette monarchie une barrière infranchissable, et toutes les mesures de police imaginables ne pouvaient empêcher l'opinion catholique de s'éclairer. La controverse se soutint avec assez de liberté dans quelques autres états de la confédération germanique. Le roi de Bavière notamment, comprenant l'importance politique que pouvait lui donner le rôle de protecteur des intérêts catholiques en Allemagne, laissa le champ libre aux défenseurs de l'archevêque de Cologne, et ce fut de Munich que partirent les coups les plus rudes portés au cabinet prussien. Au premier rang de ses adversaires brilla surtout le célèbre Goerres, dont l'écrit intitulé *Athanase* eut un immense retentissement, et qui retrouva pour défendre les droits de l'église toute la vigueur et l'éloquence employées vingt ans auparavant au service de l'indépendance nationale. Les catholiques convaincus et dévoués à leur religion ne furent pas les seuls à attaquer la conduite du cabinet berlinois. Beaucoup de libéraux allemands se joignirent à eux pour la blâmer sévèrement comme un attentat injustifiable à la liberté individuelle, et des protestations en faveur de l'archevêque captif se firent entendre à la tribune de quelques petits états constitutionnels. L'affaire de Cologne fut envisagée sous le point de vue du droit commun, et on posa au gouvernement prussien ce dilemme sans réplique : ou l'archevêque s'est rendu coupable d'un acte criminel prévu et réprimé par la législation existante, et alors il faut le traduire devant les tribunaux; ou il n'a violé aucune loi positive, et dans ce cas on n'a aucun droit de le retenir arbitrairement. Tous les sophismes du monde ne pouvaient rien contre cet argument auquel on n'opposa que la *raison d'état*, ou en d'autres termes la volonté nettement exprimée de se mettre au-dessus de toutes les lois et de tous les droits.

Quelque grands que fussent les embarras dans lesquels l'affaire de Cologne avait jeté le gouvernement prussien, aucune démarche sérieuse ne fut faite pour en sortir pendant la vie de Frédéric-Guillaume III, qui se croyait engagé d'honneur à ne point reculer d'un pas. Ce prince étant mort en 1840, les catholiques fondèrent de grandes espérances sur son successeur, dont on vantait la tolérance et les lumières, et qui en effet rendit la liberté à l'archevêque de Posen peu de temps après son avénement. La position du prélat polonais vis-à-vis du pouvoir avait été la même que celle de l'arche-

vêque de Cologne, en sorte que tout le monde s'attendait à une réparation semblable envers celui-ci. Il est probable, en effet, qu'elle eût été donnée si les chances de guerre avec la France qui avaient d'abord paru imminentes n'eussent été éloignées par le renversement de M. Thiers. Le nouveau ministère ayant entièrement rassuré l'Europe par ses dispositions pacifiques, le cabinet de Berlin ne jugea plus qu'il fût urgent de calmer les mécontentemens des provinces rhénanes, et essaya seulement de les endormir par des promesses vagues et l'annonce de nouvelles négociations ouvertes avec le saint-siége. Cette politique peu conséquente et les motifs trop évidens qui l'avaient dirigée refroidirent beaucoup l'enthousiasme et l'espoir excités d'abord par l'avénement du nouveau roi, et les catholiques revinrent peu à peu à leurs sentimens de méfiance et d'irritation. Dans la diète de la province du Rhin, laquelle, par mesure de précaution, ne fut ouverte qu'après la clôture de toutes les autres assemblées provinciales, on proposa de demander formellement la liberté de l'archevêque de Cologne ou sa mise en jugement. Il y eut une discussion remarquable où la cause du prélat fut défendue avec autant de force que de modération, et ce ne fut qu'à grand' peine, et en promettant de la part du roi une prompte solution par la voie diplomatique, que les commissaires du gouvernement purent obtenir une faible majorité contre la proposition. Cet incident et les nombreuses démonstrations populaires qui en ont été la suite lors du retour des députés dans leurs familles (1) paraissent avoir fait une grande impression à Berlin. Le roi a compris qu'il pourrait devenir dangereux de résister plus long-temps au vœu des populations rhénanes, et il a fait des concessions suffisantes pour permettre au saint-siége d'en venir à un arrangement définitif. Les termes de cet arrangement ne sont pas encore connus officiellement, mais on sait avec certitude qu'une réparation solennelle sera faite à l'archevêque de Cologne, qu'il lui sera donné un coadjuteur digne de toute sa confiance, et que la liberté sera rendue à l'autorité épiscopale, tant au sujet des mariages mixtes qu'en ce qui touche la direction du haut enseignement théologique.

Certes on doit louer le gouvernement prussien de n'avoir pas poussé l'obstination jusqu'au bout, et d'avoir consenti à reconnaître et à

(1) MM. Monheim, député d'Aix-la-Chapelle, et Dietz, député de Coblentz, qui avaient parlé et voté en faveur de l'archevêque, ont reçu de leurs concitoyens de véritables ovations, tandis que deux députés de Cologne qui s'étaient laissé influencer par le gouvernement ont été hués dans les lieux publics.

réparer des torts évidens. Toutefois, il est vrai de dire que cette réparation, venue trop tard, ne produira pas les résultats qu'on aurait pu en attendre dans un autre moment. Si Frédéric-Guillaume IV eût brisé les chaînes de l'archevêque de Cologne aussitôt après son avénement au trône, la confiance que l'on était disposé à mettre dans ses sentimens de modération et de justice se fût solidement affermie dans l'esprit des peuples, tandis que cette mesure, prise au bout d'un an de règne, après des tergiversations de toute espèce et à la suite de manifestations populaires presque menaçantes, paraîtra plutôt arrachée par les nécessités de la politique que dictée par un mouvement spontané de générosité et de justice. On a pu voir d'ailleurs, par ce que nous avons dit de la position des catholiques en Prusse, qu'ils ont encore d'autres griefs que la captivité de M. de Droste; or, ces griefs, il n'est pas probable qu'on les fasse disparaître, parce que le roi, entouré des conseillers qui ont eu la confiance de son père, est aujourd'hui tout-à-fait engagé dans les mêmes voies, et parce que aussi trop d'intérêts particuliers sont liés à la prépondérance absolue des protestans sur les catholiques, pour qu'on puisse, sans un changement complet de système, rétablir entre eux même une apparence d'égalité. En supposant donc que l'irritation actuelle soit apaisée jusqu'à un certain point par l'arrangement de l'affaire de Cologne, les causes de division entre les deux confessions ne cesseront pas d'exister, et l'inimitié contre les Prussiens, qu'on a toujours regardés comme des étrangers dans les provinces rhénanes et polonaises, et qu'on y regarde, depuis les querelles religieuses, comme des ennemis et des oppresseurs, ne s'affaiblira pas notablement. Il est à peine besoin de dire que cette désunion profonde entre les diverses parties de la monarchie prussienne est une grande cause de faiblesse, et pourra même compromettre sérieusement son existence lorsque de nouvelles commotions ébranleront l'édifice européen. Ajoutons que la fermentation produite par les dissentimens religieux existe aujourd'hui dans presque tous les états secondaires de la confédération, parce qu'il n'en est aucun où l'affaire de Cologne n'ait donné lieu à une polémique animée, et où cette polémique n'ait jeté un jour tout nouveau sur la conduite des souverains protestans vis-à-vis de leurs sujets catholiques. On s'est aperçu que la plupart d'entre eux n'avaient pas travaillé moins activement que le roi de Prusse à corrompre et à asservir l'église, et on s'est effrayé du chemin que l'œuvre de destruction avait fait en beaucoup de pays. Il est résulté de là qu'on s'est beaucoup plus préoccupé des questions religieuses, que

les anciennes antipathies entre protestans et catholiques se sont réveillées avec une énergie inattendue, que ces derniers supportent aujourd'hui avec impatience la position qui leur a été faite par le congrès de Vienne (1), et que, parmi les hommes les plus étrangers à toute pensée révolutionnaire, il en est beaucoup qui désirent de nouveaux arrangemens territoriaux au moyen desquels les intérêts moraux des populations soient mieux garantis. Cette situation des esprits ne pouvait manquer de donner des inquiétudes aux gouvernemens, et on peut croire qu'elle n'a pas été sans influence sur les tentatives faites l'année dernière pour réchauffer les souvenirs de 1813 et réveiller le sentiment patriotique des Allemands, en leur persuadant que leur nationalité était sérieusement menacée par la France. Cet incident nous fournira la matière de quelques réflexions par lesquelles nous terminerons ce travail.

IV. — EFFETS DU TRAITÉ DU 15 JUILLET EN ALLEMAGNE. — SITUATION NOUVELLE VIS-A-VIS DE LA FRANCE.

On se souvient assez de l'irritation produite en France par le traité du 15 juillet 1840, et de l'espèce de défi jeté à l'Europe par le gouvernement français et par la plus grande partie de la presse périodique. Ces provocations, trop universelles peut-être, et qui demandaient à être soutenues par quelque acte de vigueur, blessèrent l'amour-propre des Allemands, et furent surtout habilement exploitées par la diplomatie autrichienne et prussienne. Les journaux censurés jetèrent le cri d'alarme, appelèrent les patriotes à la défense de la nationalité germanique menacée, et tonnèrent contre l'ambition de la France, qu'ils représentèrent comme ne respirant que la guerre et la conquête de la rive gauche du Rhin. Quelque peu conforme à la réalité que fût cette manière de présenter la question, beaucoup de gens s'y laissèrent prendre; il y eut un débordement de prose et de vers belliqueux destinés à renouveler, si faire se pouvait, l'élan patriotique de 1813; on ne parla plus que de courir aux armes pour

(1) Nous avons déjà dit que la proportion des catholiques sur la totalité de la population est de cinq douzièmes dans les états prussiens. Dans le grand-duché de Bade, elle est de plus des deux tiers, de près de la moitié dans le Nassau, de plus de trois dixièmes dans le Wurtemberg, d'un tiers environ dans l'Oldenbourg, d'un quart dans la Hesse rhénane, etc. Tous ces pays ont des gouvernemens protestans. En revanche, la Bavière, dont le souverain est catholique, a près du quart de ses habitans appartenant à la confession protestante.

la patrie allemande, de mourir pour la défense du *libre Rhin allemand;* on ne s'arrêta même pas en si beau chemin, et on proposa, par voies de représailles, de reprendre l'Alsace et la Lorraine, injustement enlevées à l'empire germanique. Ces exagérations trouvèrent bien quelques contradicteurs, lesquels firent observer que les mesures purement défensives de la France contre la possibilité d'une coalition européenne ne justifiaient guère les projets de conquête qu'on se plaisait à lui attribuer, que d'ailleurs il s'agissait avant tout de la Syrie, de l'Égypte et de l'empire ottoman, et qu'il était fort déraisonnable de vouloir engager la confédération germanique tout entière dans une querelle où elle n'était nullement intéressée, et où la Prusse et l'Autriche elle-même ne figuraient qu'en seconde ligne (1). Mais les hommes sages et indépendans qui parlaient ainsi ne furent pas

(1) Nous citerons par exemple quelques passages du *Courrier allemand*, journal wurtembergeois hebdomadaire. Dans son numéro du 30 août 1840, après avoir exposé toutes les raisons historiques et politiques qui poussent la France vers l'Orient, il se demande de quel côté devaient être les sympathies de l'Allemagne dans le conflit engagé entre les grandes puissances au sujet de l'empire ottoman : « Nous le déclarons hautement, dit-il, elle devait encourager dans ses efforts une nation autrefois ennemie, aujourd'hui amie, et lui souhaiter le succès dans ses entreprises... Nous avons pour voisin un peuple avide d'action, qu'une impulsion intérieure pousse de projet en projet, d'entreprise en entreprise, qui cherche toujours la gloire, le combat, les évènemens; or, quand nous voyions ce peuple avec une ardeur renouvelée du passé poursuivre du côté de l'Orient sa vieille vocation, trouver là une occupation pour son énergie et un but pour ses efforts inquiets, faire trève enfin à ses divisions intérieures qui menacent continuellement la paix du monde, rien, ce semble, ne pouvait être plus avantageux pour l'Allemagne, et par conséquent ne devait attirer davantage ses sympathies. » Puis il montre que la Prusse et l'Autriche, en se laissant entraîner à la suite des deux autres puissances, ont méconnu leurs propres intérêts et surtout ceux de l'Allemagne; il fait voir que tout ce qui a été dit des projets de conquête de la France sur le Rhin n'est qu'un leurre pour tromper l'opinion publique, et que les armemens de la France en face d'un commencement de coalition ne peuvent être sans injustice considérés comme une menace contre la nationalité germanique. Enfin, dans le numéro du 6 septembre, il se plaint ouvertement de la conduite des deux grandes puissances allemandes par rapport au reste de la confédération : « Si l'Autriche ou la Prusse sont menacées, dit-il, que ce soit de l'est ou de l'ouest, le reste de l'Allemagne sera à leurs côtés; c'est un devoir et une nécessité pour la nation. Mais, si elles menacent un autre empire, nous pouvons disposer librement de nos sympathies. Le droit fédéral a donné à ces deux états un énorme privilége : ils peuvent, comme puissances européennes, commencer une guerre même offensive sans consulter la confédération, ce que ne peuvent pas faire les autres états allemands. Si, dans une guerre de cette espèce, leurs possessions allemandes sont attaquées, la confédération n'en est pas moins obligée à les secourir, et elle peut être ainsi entraînée à la guerre contre sa

écoutés, et leur voix se perdit dans le bruit des déclamations patriotiques et des chants guerriers. Sur ces entrefaites, le ministère Thiers fut renversé, et avec lui disparurent les velléités belliqueuses du gouvernement français. Les intentions les plus pacifiques furent proclamées à la tribune avec l'approbation de la chambre des députés; les humiliations éprouvées en Orient furent acceptées avec cette résignation qu'on est convenu d'exiger pour les *faits accomplis*, et le nouveau cabinet, après être resté quelques mois dans cette position de transition qu'on appelait la politique d'isolement, a fini par rentrer aux conditions les plus modestes dans l'aréopage européen. Eh bien! tant de preuves d'abnégation et tant de sacrifices faits à la paix du monde n'ont pas suffi pour tranquilliser les Allemands sur les projets de la France, si l'on en juge par certains journaux d'outre-Rhin, et surtout par la *Gazette d'Augsbourg*, le plus répandu de tous, qui ne cesse encore aujourd'hui de souffler le feu du patriotisme germanique en déclamant contre notre soif de conquêtes et notre désir inextinguible d'agrandissemens sur la rive gauche du Rhin. Tout cela, du reste, ne doit pas être pris trop au sérieux; car, dans un pays où la presse périodique est soumise à la censure, les journaux sont moins les organes de la véritable opinion publique que le moyen dont se servent les gouvernemens pour en former une factice, et ceci est particulièrement vrai de la *Gazette d'Augsbourg*, qui reçoit notoirement des communications officieuses de la plupart des chancelleries européennes. Les gouvernemens allemands, surtout l'Autriche et la Prusse, ont plus d'un motif pour tâcher d'entretenir l'irritation contre la France, qui d'une part empêche d'examiner si la politique suivie par les deux puissances dans l'affaire d'Orient a été conforme aux véritables intérêts de l'Allemagne, et de l'autre tend à rendre impopulaires les idées constitutionnelles à raison de leur origine française, comme à faire oublier à la nation ses griefs politiques et religieux en détournant son attention vers les prétendus dangers qui menacent son indépendance. Ajoutons que les évènemens de l'année dernière ont montré que la paix du monde repose sur des bases assez peu solides, et que, malgré les dispositions pacifiques de ceux qui gouvernent aujourd'hui la France, on a le droit de craindre que des circonstances plus fortes que la volonté des hommes

volonté. Nous ne voulons pas contester la nécessité de ces arrangemens; mais en tout cas ils imposent aux deux puissances l'obligation morale de ne pas en venir aux armes sans la plus extrême urgence, et de ne pas donner occasion à une guerre où il ne s'agirait d'aucun intérêt national, etc., etc. »

n'amènent d'ici à peu d'années quelque grand conflit européen. Dans cette hypothèse, les souverains allemands ne pourraient pas trouver de plus puissant auxiliaire qu'un mouvement patriotique semblable à celui de 1813, et nous comprenons qu'ils cherchent à le préparer d'avance, tout en doutant que les moyens qu'ils emploient soient les plus propres à atteindre ce but. Il nous reste maintenant à examiner quelle est la nature et la force de ce sentiment de nationalité qu'on cherche à exalter parmi les populations germaniques, et quelles ressources il peut offrir à la confédération pour résister aux attaques qui lui viendraient du dehors.

Nous avons montré plus haut tout ce qui manque à l'Allemagne sous le rapport de l'unité politique et religieuse, et combien nombreuses et profondes sont les divisions intestines qui menacent dans l'avenir le système par lequel elle est régie depuis vingt-cinq ans; nous avons vu comment ce système s'est soutenu jusqu'ici grace à l'union des gouvernemens ligués par un intérêt commun contre les idées démocratiques et les passions révolutionnaires. Si l'étroite alliance des souverains leur a permis de faire face aux difficultés intérieures, tout porte à croire qu'elle se resserrerait encore en présence de dangers venant de l'extérieur, surtout de la France, que la préoccupation des souvenirs de l'empire fait toujours considérer comme l'ennemie naturelle de l'Allemagne, et contre laquelle on a organisé d'avance tout un système défensif appuyé sur une ligne formidable de forteresses et sur une nombreuse armée fédérale (1) prête à se mettre en campagne au premier signal. Indépendamment de ces ressources, les chefs de la confédération espéreraient, en cas de guerre, trouver un puissant secours dans l'esprit national des populations, et il ne faut pas croire que cette espérance soit une pure illusion. Au milieu des mécontentemens, des dissidences, des rivalités de toute espèce, il existe pourtant en Allemagne un sentiment de nationalité qui, sans être aussi fortement caractérisé que celui auquel la France doit sa remarquable unité, n'en est pas moins très réel et très vivant. A défaut de vie politique, il trouve depuis cinquante ans son expression et son aliment dans la littérature, qui est devenue un lien important entre tous les Allemands, parce qu'elle tient une plus grande

(1) L'armée fédérale se compose du contingent de chacun des états confédérés qui doivent fournir le centième de leur population; elle est aujourd'hui de plus de 370,000 hommes équipés et exercés avec soin. En cas de guerre, elle a pour chef un généralissime nommé par la diète.

place dans leur vie que dans celle d'aucun autre peuple. Or, elle ne cesse d'exalter leur orgueil patriotique en leur rappelant continuellement tout ce qu'il y a de souvenirs glorieux dans leur histoire depuis la bataille de Teutobourg, où Arminius détruisit les légions romaines, jusqu'à celle de Leipzig, et en leur parlant en termes un peu exagérés de la suprématie politique qu'ils ont possédée autrefois en Europe, et du haut rang que leur donne aujourd'hui parmi les nations civilisées leur activité intellectuelle et scientifique. Cet ordre d'idées et de sentimens est, comme on le pense bien, moins à l'usage du peuple qu'à celui des classes lettrées; toutefois il s'étend assez loin à cause de l'extrême diffusion de l'instruction élémentaire, et l'on peut dire avec vérité que la grande majorité des Allemands tient fortement à sa nationalité et ne redoute rien tant que la domination étrangère. Les adversaires de l'ordre de choses actuel sont d'accord sur ce point avec ses partisans; il y a beaucoup de gens qui voudraient des modifications considérables dans la constitution fédérale ou dans les institutions particulières des états auxquels ils appartiennent; il y a même des populations entières qui font des vœux pour que quelque combinaison nouvelle les délivre des souverains qui leur ont été donnés par le congrès de Vienne; mais personne ne veut cesser d'être Allemand, d'appartenir à la confédération des nations germaniques, sous quelque forme qu'elle soit constituée. Si donc la France venait à menacer la rive gauche du Rhin, toutes les opinions pourraient bien se rallier autour des gouvernemens pour la défense du pays, et, à défaut de l'élan de 1813, ceux-ci trouveraient au moins un appui suffisant dans les antipathies et les méfiances des populations contre l'étranger. Ces sentimens domineraient infailliblement si l'agression venait de notre côté, et si dans la conduite de nos affaires se manifestaient les idées de propagande universelle qui ont laissé un si fatal souvenir de notre révolution en Allemagne. Il n'est pas probable qu'il en fût de même si l'Europe continentale attaquait la première, enhardie qu'elle serait par nos divisions intérieures, et tentée par l'espoir d'en finir d'un seul coup avec la révolution et les idées libérales. Ce ne serait pas là une guerre nationale aux yeux des Allemands, qui au contraire craindraient pour eux-mêmes les suites de la victoire. Les sympathies d'un grand nombre seraient pour la France réduite à la défensive, et le jour où, par un de ces efforts vigoureux dont elle est capable, elle repousserait l'agression et reporterait la guerre sur le territoire ennemi, elle pourrait avec succès faire appel aux mécontentemens qui fermentent du Rhin à la Vistule, parce

qu'alors ses promesses d'affranchissement ne seraient plus prises pour un leurre et une tromperie.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, nous croyons que la France et l'Allemagne ont tout intérêt à vivre en bon accord, et qu'il n'existe entre elles aucune cause sérieuse d'inimitié. Si notre faible voix pouvait être entendue, nous voudrions dire à ceux de nos compatriotes qui rêveraient la conquête de ce qu'on appelle nos limites naturelles, qu'il n'est pas bien sûr que les provinces rhénanes, quelque impatience qu'on leur suppose de la domination prussienne, consentissent à être détachées du reste de l'Allemagne, et qu'il est au moins douteux que leurs intérêts et leurs sympathies les portent à désirer une réunion à la France; qu'il n'y aurait donc ni générosité, ni justice à porter nos vues de ce côté; qu'une pareille conquête pourrait bien même nous être peu profitable, parce qu'elle romprait l'unité et l'homogénéité de notre patrie en lui adjoignant un peuple impossible à fondre avec le peuple conquérant, et qui verrait toujours en nous moins des concitoyens que des maîtres et des oppresseurs; enfin que les vraies limites naturelles ne sont pas déterminées par les montagnes et les rivières, mais bien plutôt par la langue, les mœurs, les souvenirs, par tout ce qui distingue une nation d'une autre nation. D'un autre côté, nous dirions aux Allemands qu'on les trompe en voulant leur persuader que l'acquisition de la ligne du Rhin est pour les Français une idée fixe; que la classe à laquelle appartiennent aujourd'hui le pouvoir et l'influence est trop notoirement et trop décidément pacifique pour qu'il ne soit pas ridicule de lui attribuer des plans de conquête; que, parmi ceux d'entre nous qui ont le plus à cœur la gloire et la grandeur de la France, la plupart lui souhaitent plutôt un accroissement d'influence et d'ascendant moral qu'une augmentation de territoire, et tournent plus souvent les yeux vers la Méditerranée et l'Orient que vers les provinces du Rhin. Nous ajouterions qu'au moment même de la plus grande irritation produite par le traité du 15 juillet, les plus emportés de nos journaux se sont tout au plus posés en libérateurs vis-à-vis de l'Allemagne, mais jamais en conquérans, et qu'aujourd'hui on chercherait vainement dans la presse française quelque chose qui puisse justifier le ton hostile et provocateur que conservent à notre égard certains organes de la presse germanique. Il serait injuste sans doute de chercher dans quelques feuilles censurées les véritables sentimens du peuple allemand; toutefois plusieurs autres indices peuvent faire supposer chez quelques-uns des chefs de la confédération un esprit d'hostilité systématique contre la France, le

pressentiment, si ce n'est le désir, d'une lutte prochaine avec elle, et je ne sais quel espoir de l'accabler sous le poids de l'Europe entière. Ces passions et ces espérances, encouragées par le traité du 15 juillet et par ses résultats, tendent à faire entrer nos voisins dans une voie dangereuse, et d'où leur intérêt bien entendu devrait les éloigner. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur l'Europe, pressée comme elle l'est entre deux puissances aussi gigantesques et aussi envahissantes que l'Angleterre et la Russie, pour reconnaître que la principale garantie d'un équilibre tel quel se trouve dans la bonne intelligence de la France et de l'Allemagne. Celle-ci surtout devrait s'apercevoir que ce n'est pas de notre côté qu'elle est le plus menacée dans l'avenir, et que, dans des circonstances données, elle serait bien plus vulnérable du côté de la Russie avec ses frontières de l'est ouvertes ou mal défendues, avec ses provinces habitées par des populations slaves chez lesquelles commencent à se réveiller le sentiment de la nationalité et le désir de secouer le joug des races germaniques, enfin avec tous les moyens qu'a le cabinet de Saint-Pétersbourg pour semer la division entre ses princes. L'inimitié de la confédération germanique contre la France ne peut avoir que deux résultats : ou de nous pousser à une étroite alliance avec la Russie, alliance qui, malgré les apparences contraires, serait acceptée avec empressement, et dont les Allemands ne peuvent ignorer quelles seraient dans ce cas les conditions; ou d'exciter contre nous une coalition dont l'Allemagne, placée au premier rang, supporterait presque tout le fardeau, et dont elle ne sortirait, fût-elle victorieuse, qu'après y avoir épuisé ses forces et s'être réduite pour long-temps à l'impuissance. Or, quand les deux nations se seraient brisées pour ainsi dire l'une contre l'autre, rien ne pourrait plus balancer la suprématie russe sur le continent, ni s'opposer à la domination absolue de l'Angleterre sur les mers, et c'en serait fait de l'indépendance de l'Europe, au moins jusqu'au moment encore éloigné de la lutte sérieuse entre les deux grandes rivales. Ces considérations, que nous ne faisons qu'indiquer, sont assez graves pour frapper les Allemands qui aiment leur patrie, et nous espérons que la réflexion ne tardera pas à faire tomber une irritation qui aujourd'hui n'a plus de prétexte; car, s'il en était autrement, il faudrait désespérer de la sagesse des peuples et de la prévoyance des gouvernemens.

E. DE CAZALÈS.

HORACE.

Un membre très savant et très diffus de l'Institut de France, un de ces érudits malheureux qui n'ont pas eu le temps de mettre dans leur style cette élégance qui fait pardonner toutes choses, même la science mal digérée, M. Walckenaër, s'est attaché, dans sa vie, à persécuter d'une indigeste biographie le plus aimable poète de l'antiquité, Quintus Horatius Flaccus (1), et le plus charmant poète des temps modernes, Jean de La Fontaine. Certes, si deux hommes de génie devaient se croire à l'abri des annotateurs, des commentateurs et surtout des biographes, c'étaient ces deux poètes-là : Horace, La Fontaine; deux rêveurs, deux inspirés qui attendaient l'inspiration quand elle voulait venir, deux vagabonds indomptables, indomptés, à ce point que celui-ci refusa d'être le secrétaire intime de l'empereur Auguste, pendant que celui-là n'eut rien de plus pressé que de célébrer le surintendant Fouquet tombé dans la disgrace du roi Louis XIV. Quoi donc! les cribler de toutes sortes d'explications sans fin et sans cesse, ces deux hommes, l'honneur de la poésie, de la sagesse humaine et du beau langage! quoi donc! étouffer toutes ces fleurs charmantes et doucement écloses sous ce lourd attirail! perdre sa vie à commenter péniblement les excellentes merveilles de deux nobles esprits, quand on pouvait passer sa vie à les lire, à les aimer, à les comprendre... certes voilà, à notre sens, un grand dommage.

(1) *Vie et poésies d'Horace*, par M. Walckenaër.

Toujours est-il que nous ne viendrons en aide ni à La Fontaine, ni au poète Horace; ils n'ont pas besoin qu'on les défende, ils se protègent assez d'eux-mêmes. Ils sont dans toutes les mémoires, ils sont dans tous les cœurs, ils sont les poètes de tous les âges de l'homme : à quoi bon les vouloir débarrasser de la rouille épaisse du commentateur, comme s'ils ne l'avaient pas dissipée tout d'abord de leur souffle puissant?

Toutefois, pour déplorer de toutes nos forces tant de travaux inutiles, ce n'est pas à dire que nous n'ayons pas le droit de nous en servir. On raconte que même les efforts des alchimistes et des chercheurs du grand œuvre n'ont pas été tout-à-fait inutiles. Ces hardis souffleurs n'ont pas trouvé l'or, il est vrai; mais le hasard, ce dieu souvent tout-puissant, les a conduits malgré eux à plus d'une découverte importante qu'ils ont attribuée à leur génie. Ainsi nous qui aimons les poètes pour nous-mêmes, non pas pour eux, nous égoïstes qui redoutons les nuages et qui ne trouvons jamais de plus beaux vers que des vers bien nets et bien limpides, nous servons-nous des commentaires et des commentateurs. Et en effet, à quoi sont-ils bons, sinon à rendre d'une lecture plus aimable, d'un abord plus facile, le poète tant commenté? Voici comment nous espérons mettre à profit les commentaires de M. Walckenaër sur la *vie et* les *poésies d'Horace*. Dans tout le cours de ce récit, notre intention est de ne prendre à M. Walckenaër que les passages les moins contestables de ses deux gros volumes; quant à ses nuages, quant à ses obscurités et à ses contresens, nous les lui laisserons bien volontiers. C'est là, du reste, une des épithètes de Jupiter Olympien : *Jupiter l'assembleur de nuages*, comme dit Homère; quel est le commentateur, et surtout le commentateur d'Horace, dont on ne puisse pas en dire autant?

Mais savez-vous d'abord quelle est la première difficulté qui se présente pour écrire la biographie de notre poète (le poète de M. Walckenaër et le mien) : c'est qu'à tout prendre il n'y a pas là grand sujet à écrire une biographie. Le simple poète qui passa sa vie à l'ombre active et sérieuse de l'empereur Auguste, à ce moment solennel de l'histoire du monde où la république romaine n'existe plus, où la monarchie universelle n'est pas encore établie, cet homme-là, s'il est en effet un de ces rares esprits dont la postérité doit recevoir sa joie, son instruction et son plaisir, n'aura presque rien à dire de lui-même. Supposez-le aussi vieux que le vieux Nestor, un pareil homme sait à peine s'il a vécu, tant il a été occupé à voir agir, et penser, et

commander à l'univers dompté, un ou deux hommes, les maîtres visibles de leur siècle. D'un poète comme Horace, la vie se devine, elle est partout, dans ses vers, dans ses bonheurs, dans ses transports, dans son silence. Quand il a parlé avec une reconnaissance respectueuse de son père, si bon, si dévoué, si fidèle; quand il a révélé, un soir, après boire et sans trop de cérémonie, trois ou quatre maîtresses insouciantes, jolies, légères, trompeuses comme les vents; quand il vous a dit le nom des deux ou trois hommes qui l'ont aimé, qui l'ont adopté, qui l'ont appelé leur ami, qui se sont informés chaque année de ses amours, de ses vins, de sa maison des champs; quand par hasard, un jour de fête, il s'est rappelé qu'il avait justement l'âge de cette honorable bouteille remplie sous le consulat de Plancus, un pareil homme vous a dit tout ce qu'il sait lui-même de sa propre biographie. Il ne sait rien de plus, sinon qu'un jour il a pensé être écrasé par la chute d'un arbre, et qu'il a eu grand'peur. Que voulez-vous qu'il vous dise en effet des jours d'autrefois qui se sont envolés si vite, hélas! Cet homme-là ne voit pas, il rêve; il ne vit pas, il dort. Il ne s'inquiète guère que de l'art dont il est le créateur et le maître souverain. Que lui font à lui toutes ces questions de liberté et d'esclavage, de république et de monarchie, de Brutus et de César? Il en a entendu parler autrefois, quand il était un tout jeune homme, quand il se battait dans les plaines de Philippes pour une abstraction réalisée, quand il n'avait plus une sandale à ses pieds, plus un seul écu dans sa bourse, plus un seul arpent de terre, plus un seul esclave; mais aujourd'hui lui-même, lui le poète, lui le rêveur, lui qui s'en va dans Rome songeant à toutes sortes de bagatelles, lui l'ami de Mécène, comment voulez-vous qu'il aille se mêler de nouveau à ces interminables disputes, dans lesquelles se sont brisés tant de glaives et tant d'ames fortement trempées? Il me semble que j'entends, à ce propos, notre poète qui s'écrie : Mais vous n'y pensez pas, mon ami, vous n'avez donc rien à faire aujourd'hui? Pas une lecture? pas une visite? pas un rendez-vous? pas une petite accusation à porter en plein Forum? Tant pis pour vous; pour moi, j'ai hâte de quitter les rues bruyantes; mon esclave, qui cultive mon jardin, est à m'attendre paisiblement dans le cabaret qui est tout auprès de ma douce métairie. Nous remettrons notre dissertation politique à un autre jour, s'il vous plaît.

D'où il suit qu'à coup sûr il n'y a pas à écrire la biographie d'un poète comme le poète Horace; il a vécu de la vie de son siècle, il a vécu de la vie de l'empereur Auguste, et de la vie de Mécène, son

patron. Voyez ce grand fleuve qui s'en va bondissant à la mer, qui donc s'avisera de s'inquiéter de ce que va devenir cette coque de noix battue par les ondes? Mais c'est justement parce que la biographie d'Horace manquait tout-à-fait des élémens de la biographie, que tant de frivoles et tant de savans personnages l'ont entreprise, à commencer par Suétone, à finir par M. Walckenaër.

N'allez pas croire cependant qu'il ait fallu un grand génie ou une imagination bien puissante, pour venir à bout de ce tour de force en deux gros tomes in-octavo. Au contraire, rien n'est plus simple. Nous autres, membres de l'Académie des Inscriptions, nous avons pour cela des moyens infaillibles. Nous pouvons d'abord, à propos du poète, raconter toute l'histoire dont il a été ou dont il a dû être le témoin, depuis le second consulat de Jules-César jusqu'au premier consulat de Caïus Asinius Gallus, fils de Pollion, et ainsi nous avons à nos ordres le chapitre le plus important peut-être de l'histoire du monde; ou bien, à l'exemple de M. Walckenaër, vous coupez la biographie de votre héros, non pas à la taille de l'histoire, mais, au contraire, c'est l'histoire même qui va servir de doublure complaisante au pourpoint biographique. — *Non mihi res, sed me rebus subjungere conor;* c'est Horace lui-même qui l'a dit, et il serait cruellement étonné s'il pouvait voir comment, dans ce livre de M. Walckenaër, toute la chose romaine est soumise à la vie d'Horace; comment, par exemple, si Brutus a tué César, c'était peut-être pour rendre à la ville éternelle ses anciennes lois cruellement violées, mais encore c'était tout exprès pour aller chercher dans la ville d'Athènes le fils d'un affranchi qui perdait son temps dans les écoles à discuter sur le plaisir et la douleur. C'est à l'aide de cette inversion que le dernier biographe du poète d'Auguste est parvenu à composer deux gros volumes : deux gros volumes d'inversions, c'est un peu trop, ce nous semble. Donc vous serez assez bons pour nous permettre l'autre façon, plus simple et plus vulgaire; nous soumettrons Horace lui-même à l'inflexible histoire. Et soyez assurés que cette méthode-là ne sera encore que trop solennelle, appliquée au poète charmant qui a vécu toute sa vie pour l'oisiveté, pour la contemplation, pour l'étude facile, pour les causeries sans fin, pour les amitiés élégantes, pour le vin vieux, pour les frais ombrages, pour les jeunes amours.

Quintus Horatius Flaccus est né à Venusia, sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, loin de Rome, si l'on peut être loin de Rome quand on touche à la voie Appienne, ce magnifique sentier destiné à traverser le monde. Plus d'une fois, dans les vers d'Horace,

vous retrouvez le souvenir du village natal, la forêt, la montagne, le fleuve limpide, les frais ruisseaux, tous les enchantemens du jeune âge; pour se les rappeler, tous ces heureux détails de l'enfance, il n'est pas besoin d'être un poète, il n'est besoin que de vieillir.— Le père de cet enfant était un affranchi de quelque grande maison, il portait le nom de son patron : *Horace.*—C'était à Rome un de ces noms devenus vulgaires à force d'avoir été célèbres. Cet affranchi, comme un homme de bon sens qu'il était, avait compris tout d'abord que cette tache de l'esclavage ne pouvait guère se laver par les moyens ordinaires, que la guerre, la magistrature, les grandes charges de l'état, n'étaient pas à l'usage d'un fils d'affranchi; mais en revanche il s'était dit que le domaine de l'imagination et de la pensée était le domaine de tous. Il savait que Rome tenait une école de belles-lettres, il avait entendu dire qu'Athènes, vaincue par les armes, régnait encore par l'éloquence et par la poésie. Il éleva son fils, non pas pour en faire un consul, ou un tribun, ou un censeur, ou même un avocat, ou même un philosophe; il l'éleva pour en faire un homme de lettres, voire même un poète. L'idée lui vint, à lui le premier, que la langue romaine aurait aussi son tour d'éclat, d'élégance, de popularité souveraine, et que, dans ces débats littéraires qui allaient s'ouvrir, on ne s'inquiéterait guère de l'origine des combattans. Ainsi a calculé, à la fin de toutes nos guerres, quand l'empereur Napoléon fut mort à la peine, quand l'ancienne monarchie fut revenue, plus d'un père de famille prévoyant et sage : Mon fils ne peut plus être un soldat; mon fils ne peut pas être un gentilhomme; ouvrons-lui la carrière des belles-lettres. Sage calcul! Mais il fallait être trois fois prévoyant pour faire un pareil calcul sous le consulat de Domitius Calvus et de Cornelius Lentulus.

M. Walckenaër, bien que Horace ait dit formellement : *Mon père ne voulut pas m'envoyer à l'école de Flavius*, est persuadé cependant, et (voyez la témérité!) nous sommes bien près d'être de son avis, qu'avant d'aller à Rome, le jeune Horace commença par apprendre à lire à l'école de son village. Bien plus, le savant biographe a découvert, dans les vers d'Horace, que ce pédagogue de Venusia s'appelait Flavius. Il est très heureux pour nous que M. Walckenaër n'ait pas découvert les agnats et les cognats de ce Flavius, car d'un seul de ceux-là il ne nous eût pas fait grace, à coup sûr. — L'enfant n'avait pas dix ans que déjà il disait adieu à son village. Son père vendait sa métairie, et de cet argent il achetait une charge de commissaire-priseur; triste métier de vendre à l'encan le *pauvre rien* de tant de

malheureux, le mobilier de ce Codrus dont parle Juvénal. Mais enfin la vie était chère à Rome; on pouvait dire de Rome ce que dit J.-J. Rousseau quelque part de Paris : « A Paris tout est cher, et surtout le pain! » Après le pain, quand l'empereur ne le donnait pas gratis, rien n'était plus cher à Rome et plus rare qu'un bon professeur. En ce temps-là, toute la jeunesse romaine suivait les leçons d'un très savant et très énergique rhéteur, nommé Orbilius. Cet Orbilius était né tout disposé à l'étude des belles-lettres, il les avait cultivées de bonne heure, il avait été un ardent soldat, il avait été proscrit, il avait vu de près les guerres civiles, les émeutes, toutes les tempêtes; c'était un homme dur à lui-même et dur aux autres. Il était plein de colères et de caprices. Malheureux professeur! il comprenait confusément que son enseignement péchait par la base; comme il ne voulait pas reconnaître les gloires contemporaines, il cherchait en vain, dans la littérature de son pays, des modèles qu'il pût proposer à l'admiration de son jeune auditoire. Il avait été obligé, pour sa dictée de chaque jour, de remonter trois grands siècles jusqu'à Livius Andronicus. Figurez-vous un professeur de rhétorique de nos jours n'ayant à expliquer que le *Roman de la Rose* ou l'histoire de *Berthe aux grans piez*. Vous comprenez que notre jeune écolier eut bientôt planté là maître Andronicus pour quelques écrivains moins anciens, Plaute, par exemple, et Térence, et les vers, populaires alors, oubliés aujourd'hui, de Licinius Calvus, qui venait de mourir à trente-trois ans, et même ce brave Ennius, dont le fumier a donné tant de perles à ce bon Virgile. — Là s'arrêtaient les découvertes de notre jeune homme. Si son maître restait fidèle à Livius Andronicus sans vouloir toucher aux écrivains modernes, le disciple s'arrêtait forcément à trois ou quatre poètes qui n'étaient pas passés à l'état d'écrivains classiques. De cette pénurie incroyable dans cette langue latine qui devait faire pour la gloire de Rome bien plus que ses armes, il fallait nécessairement tirer cette conclusion, que la Grèce seule était assez savante et assez remplie de chefs-d'œuvre pour suffire à l'éducation d'un jeune homme de quelque avenir. Athènes! c'était là le rêve de ces jeunes esprits. Athènes et la toge virile! Athènes et l'émancipation de la seizième année! Athènes, c'est-à-dire Homère, Eschyle, Euripide, Sophocle, Démosthènes, Anacréon, Pindare, ce grand aigle! Athènes, où se portaient en foule les grands noms de la Rome nouvelle, tous les jeunes gens, l'espérance de tant de familles dont les chefs avaient subi la mort ou l'exil, familles abattues par les guerres civiles, et qui ne songeaient qu'à se relever

de leur ruine! En effet, à ce moment de l'histoire romaine, vous comprenez que tout s'ébranle, que tout se détruit, que l'abîme est partout, partout la confusion partout le désordre, partout la mort. Année par année, en suivant l'histoire, depuis la naissance de notre poète jusqu'à sa mort, il vous sera bien facile de savoir à quelle confusion infinie se trouve réduit le monde romain. Ainsi supposez qu'Horace, arrivé à l'âge de dix-huit ans, se soit fait raconter par son père ces terribles annales, voici ce qu'il aura appris : les campagnes de Pompée en Orient, la conjuration de Catilina, la défaite et la mort de Mithridate, Lucullus enseignant aux Romains les licences et le luxe de l'Asie, Clodius souillant les mystères de la bonne déesse, Cicéron en Asie, Octave et Jules César préteurs, le premier triumvirat : César, Crassus et Pompée, — César dans les Gaules, — Pompée qui donne des jeux publics, Crassus battu par les Parthes, Clodius tué par Milon, Salluste, le grand historien, chassé du sénat, la bataille de Pharsale, Cléopâtre et César, et la bibliothèque d'Alexandrie que dévora l'incendie, comme si la flamme eût voulu réduire à leur plus éloquente expression les littératures antiques. Service immense rendu par ce feu salutaire aux beaux esprits d'autrefois, et que, grace à l'imprimerie, ne sauraient espérer les beaux esprits de nos jours. Pour le reste, vous avez la naissance de Tibulle et celle de Properce, —vous avez les plus beaux plaidoyers de Cicéron,—vous avez la mort de Lucrèce, devenu fou à la suite d'un philtre amoureux que lui fit prendre sa maîtresse jalouse. — Attendez encore deux années, et vous assisterez à la mort de Pompée, à la seconde dictature de César, au chef-d'œuvre de Salluste. — Catulle est mort cette même année 707. — Ainsi se suivent, à une égale distance, les quatre ou cinq grands écrivains qui doivent fonder la poésie des Romains.

Arrivé à ce moment solennel de la vie où l'enfant n'est pas tout-à-fait un jeune homme, le fils de l'affranchi fut envoyé aux écoles d'Athènes. La langue grecque était en ce temps-là, comme elle l'est encore aujourd'hui, la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée. Tout le sénat romain, cette imposante réunion des plus grands seigneurs qui aient gouverné le monde, savait le grec. Plus d'un orateur grec avait plaidé, en beau langage athénien, sa propre cause en présence des sénateurs de Rome. C'était la langue des historiens, des poètes, des orateurs. Cicéron, par son exemple, par ses préceptes, par ses leçons, avait porté à son comble l'enthousiasme de la jeunesse romaine pour la langue d'Homère et de Démosthènes. On citait le nom du vieux Caton, qui, à l'âge de quatre-vingts ans,

avait appris la langue grecque. Par amour pour les poètes d'Athènes, le farouche Sylla l'avait épargnée. Athènes, c'était la ville des merveilles, des émotions, des passions, des chefs-d'œuvre de tout genre. C'était une immense école incessamment ouverte à toutes les intelligences d'élite; elle devait ressembler quelque peu pour la science, pour l'urbanité, pour l'élégance, pour le beau langage, pour la liberté, pour le marbre et pour l'airain, pour les tableaux et pour les jeux de l'esprit, à l'admirable Florence de Dante et de Michel-Ange. — Nul n'était sûr de lui-même qui, jeune homme, n'avait pas passé par Athènes. Celui-là ignorait toute sa vie l'urbanité et l'atticisme, deux mots inventés par Cicéron lui-même, qui avait été deux fois l'hôte reconnaissant et très aimé de la cité de Minerve. Cicéron était un rhéteur grec des plus beaux temps de la Grèce dont la chose romaine s'était emparée, — beau génie, — limpide esprit, — rare courage, — rare courage, en effet, chez cet homme, qui, à force d'esprit, trouva sa place parmi les plus braves d'une époque de batailles sans limites et de guerres civiles, d'une époque qui compta Pompée, César et Marc-Antoine parmi ses héros.

Vous pensez si le fils de l'affranchi, l'enfant parti des confins de la Lucanie, se trouva quelque peu ébloui par l'éloquence et par l'éclat de la ville d'Athènes. Il arrivait à ce jeune homme ce qui nous est arrivé à nous tous dans nos études; pauvre et seul, il marchait l'égal des mieux entourés et des plus riches. En quittant Rome, il avait dit adieu à un sien camarade, nommé Virgile, dont vous entendrez parler plus tard; une fois à Athènes, notre écolier se vit mêlé avec les plus grands noms de la république. Déjà se révélait, non pas son génie, mais sa grace ingénieuse, sa douce gaieté, son bon goût, sa belle humeur, son art de plaire, ses heureuses passions, son aimable scepticisme. Ses condisciples, et ces condisciples-là s'appelaient Bibulus, Messala, Cicéron, fils plus ou moins dignes de leurs pères, ne pouvaient pas déjà se passer de la société de ce bon camarade, si rempli de vives et admirables saillies; ses maîtres étaient fiers de cette heureuse intelligence. D'un coup d'œil net et sûr, notre étudiant eut bien vite deviné le fort et le faible de la philosophie grecque, qui était à bout de toute espèce d'enseignement. — Ecoles sans nombre, — systèmes qui se détruisent l'un l'autre; — ici Épicure, qui vous conduit à la sagesse par le plaisir; — plus loin, les stoïciens, qui niaient que la douleur même fût un mal; — plus loin encore, les partisans de Platon proclamant l'éternité et l'unité divines, saine doctrine qui avait eu ses martyrs. — En même temps arrivait le sceptique, qui disait : *Je*

doute! Le sceptique est aussi vieux que le croyant, il vivra autant que lui. Le sceptique croit au plaisir et à la douleur; il dit comme Platon : — *Il n'y a qu'un Dieu;* il dit comme Épicure : — Il n'y a pas de Dieu! Le sceptique concilie, organise, arrange et dispose toutes choses. Il est le lien nécessaire de tous les systèmes, il est le sauveur de toutes les sectes. Otez le doute de la philosophie humaine, et vous n'avez plus qu'un affreux champ de bataille où toutes les opinions succombent. Au contraire, mêlez un peu de doute aux croyances les plus violentes, et soudain vous calmez comme par enchantement toutes les persécutions, toutes les colères, tous les crimes du fanatisme. Le sceptique est tout à la fois stoïcien comme Caton, épicurien comme Atticus, platonicien comme Cicéron; d'où il suit que notre poète Horace fut un sceptique, et qu'il devait être un sceptique. Mais aussi avec quel enthousiasme et quel délire il a célébré la constance de Caton! avec quel enjouement doucement aviné et ricaneur il s'est couronné des roses d'Épicure! Comment expliquer la variété de l'ode d'Horace, sinon par le doute? M. Walckenaër a fait d'Horace un croyant! Il nous le représente sérieusement agenouillé aux autels de Jupiter, de Neptune, de Vesta, de Cérès, de Vulcain, et même aux autels de l'Hymen! (*Martiis cœlebs*, etc.) Bien plus, vous verrez tout à l'heure que M. Walckenaër va faire d'Horace un républicain, un Brutus plus la lyre, un Caton avec l'amitié d'Octave! Et pourquoi donc, je vous prie, se livrer à des paradoxes d'un si petit intérêt?

Vous savez déjà, vous qui n'êtes pas des savans, heureusement pour eux et pour nous, quels étaient les dieux invoqués par le poète Horace; il croyait à la jeunesse, à la poésie, à l'amour, au plaisir; il croyait à Vénus, reine de la beauté; il croyait aux trois Graces qu'il avait vues à demi nues aux douces clartés de la lune de mai; il croyait aux amours de Jupiter, au cygne de Léda, et surtout aux filets de Vulcain; il croyait aussi à la divinité de l'empereur Auguste : c'étaient là ses dieux et ses rois; en un mot, il avait en lui-même la croyance des poètes, la croyance qui est la vie et l'ame du monde poétique. Quant à la religion proprement dite, quant à la contemplation de la Divinité, il ne faut les chercher, du temps d'Horace, que dans les traités de Cicéron. A l'heure solennelle où notre poète fut envoyé sous les savans ombrages de l'Académie, il ne s'agissait ni de lui apprendre la mythologie païenne, ni même de lui enseigner la philosophie ou les mathématiques; il s'agissait tout simplement de lui enseigner les belles-lettres, de lui enseigner les chefs-d'œuvre, de former son oreille à cette divine harmonie du langage, de le mettre en rapport avec les plus

beaux parleurs et même avec les plus belles dames de la ville d'Athènes, qui a été la ville d'Aspasie tout comme elle a été la patrie de Platon. Quels grands poètes! disait-il; mais aussi que ces Athéniennes sont belles et touchantes! Ainsi toute cette école de jeunes gens s'abandonnait gaiement à ses fortes études et à ses folles amours de chaque jour. Ils mettaient à profit, et de leur mieux, ces quelques instans de calme et de repos dans les agitations du monde romain. Le monde obéissait à César dictateur. Plus de guerres civiles, plus de discordes. La paix était dans l'univers, seulement elle n'était pas dans les cœurs; seulement il y avait un mot qui devait tirer l'univers de ce sommeil: la république! la république d'autrefois! Hâtez-vous donc, jeunes gens! hâtez-vous; hâtez-vous d'apprendre, hâtez-vous d'aimer, hâtez-vous de vivre un jour, car vous et les vôtres, le présent et l'avenir, vous êtes placés sous le poignard de Brutus.

Figurez-vous que tout d'un coup, en 1814 par exemple, au milieu de la paix générale, cette immense nouvelle éclate en plein collége de France : L'empereur s'est échappé de l'île d'Elbe, — il revient, — il est à nos portes! — Vive l'empereur! — Soudain la leçon commencée est interrompue, toute cette foule de jeunes gens s'en va çà et là éperdue, délirante, celui-ci oubliant son livre, celui-là oubliant sa maîtresse, les uns et les autres criant : Vive l'empereur! — Telle dut être, ce me semble, la soudaine apparition de Brutus dans l'école d'Athènes. Brutus avait donc tué César, Brutus, l'élève de Caton et son gendre. — Quel homme il était! Et quel malheur qu'il soit venu si tard! Arrivé sous la dictature de Sylla, Brutus aurait peut-être été le sauveur de la patrie; arrivé sous Jules César, il n'a été que l'assassin de César. Il avait l'ardeur et le fanatisme du citoyen, le courage du soldat, la science du philosophe, l'allure d'un gentilhomme; son cœur était indomptable, son ame était douce et tendre; il s'était montré à Pharsale le plus rude antagoniste de César; qui disait Brutus disait en même temps toute loyauté et toute vertu. — C'est ainsi qu'ils jugeait Rome tout entière, et qu'on le vit venir à Athènes tout couvert du sang de César; c'est ainsi qu'il se présenta dans l'école au milieu d'une dissertation commencée : — Jeunes gens, s'écria-t-il, vous voulez savoir ce que c'est que la vertu, la douleur, suivez-moi! — Et en effet, ces jeunes gens le suivirent tous, car il avait à son front la double auréole du patriotisme et de la vertu. — Horace avait alors vingt-deux ans. Son père l'avait envoyé à Athènes pour en faire un poète; Brutus en fit un soldat, un soldat de la liberté encore! Ils s'en allèrent ainsi l'un et l'autre, Horace et Brutus, de Grèce en Asie; Horace suivait

son héros en se disant tout bas cette parole de M. de Talleyrand, qu'il fallait se méfier toujours de son premier mouvement, parce qu'il est presque toujours bon. Ce premier mouvement lui avait mis l'épée à la main, et de cette innocente épée il fallait, tant bien que mal, se servir. Ainsi il suivit Brutus son maître jusqu'aux plaines de Philippes, où le bonheur d'Octave brisa comme verre la vertu de Brutus. Brutus se tua de ses mains en disant : *Vertu, tu n'es qu'un nom!* Horace, à tout jamais dégoûté de ce stoïcisme inflexible qui se tuait... pour un nom, jeta là son épée et son bouclier, et il s'en revint, par toutes sortes de petits sentiers, jusqu'à Rome. Rome ignorait encore quel maître allait lui venir. Elle attendait. La terreur était partout, car on ne savait pas si les proscriptions n'allaient pas recommencer d'un jour à l'autre. Le père d'Horace était mort, très malheureux de savoir que son fils était devenu un héros. Le peu qui restait du patrimoine paternel avait été dévoré par les taxes. Le premier homme que rencontra le soldat repentant de Brutus, ce fut son camarade Virgile, qui pleurait en très beaux vers la métairie de son père, dont il avait été dépouillé par un soldat d'Octave. Certes, la position n'était pas belle pour Horace, mais qu'importe? Il a vingt-quatre ans, il est beau, il est fort, sa tête est petite et bouclée, ses yeux sont vifs, la poésie respire dans toute sa personne; il sent en lui-même que l'inspiration va venir. Donnez-lui seulement quelques années de paix, et avec la paix un bon maître, un roi, une cour, l'oisiveté de cette nation turbulente, un peu de silence en un mot, et notre poète est sauvé.

Il commença comme doit commencer tout jeune homme qui veut à toute force se faire une place dans ce monde, où toutes les places sont toujours occupées, il commença par la satire. C'est un malheur sans doute, mais enfin c'est là un malheur presque nécessaire, que tout esprit naissant se mette à mordre pour se faire jour; plus la morsure est aiguë, plus la victime pousse de grands cris, et plus notre ambitieux est content. Il mord, on lui fait place; une fois placé, il s'apaise, et il se met à défendre la position à son tour, sauf à crier bien haut à la première morsure du premier pauvre diable qui lui portera envie. Ceci est l'histoire universelle des gens d'esprit. Seulement il faut exiger d'eux que leur morsure n'ait rien de venimeux, que leur agression soit loyale, qu'ils fassent au préalable leur déclaration de guerre, et qu'enfin ils ne consentent jamais à un pacte inique avec les méchans. — La première satire du jeune poète fut une action courageuse et loyale. Le satirique prend corps à corps, non pas tout-à-fait le maître tout-puissant de la société nouvelle, car

il y va de l'exil et de la mort, mais il s'attaque à ses amis les plus chers. Cette première satire commence d'une façon dramatique; c'est une nouvelle apprise le matin même, la ville entière s'en occupe en riant, ce vil Tigellius est mort la nuit passée. — Qui? Tigellius? le musicien d'Octave, le favori du triumvir? — Oui, certes, Tigellius lui-même, la joie des festins, l'honneur de ces nuits remplies de débauche, le grand conseil de la jeunesse romaine. Ce Tigellius était insolent, capricieux et mal élevé comme presque tous les grands chanteurs. Il était le ténor de son temps, — un ténor! — Il avait toutes les fantaisies de ces sortes d'artistes si chèrement payés et dont le métier est si facile, aujourd'hui vivant de peu, vivant de rien, le lendemain étonnant la ville entière par son faste sans pudeur. Tantôt il passait sa vie avec les plus grands seigneurs de la ville, puis bientôt, par une révolution subite, il rappelait à lui les bateleurs, les danseurs, les faiseurs d'horoscopes, les parfumeurs, les mendians, les parasites, les marchands d'esclaves, toute la race famélique des saltimbanques; le voilà donc tel que la mort nous l'a fait, ce digne homme dont Cicéron lui-même ne parlait qu'avec une certaine réserve! Plus courageux que Cicéron, Horace s'attaque à Tigellius, et non-seulement il s'attaque à celui-là, mais encore, chemin faisant, il se met à mordre l'avare Fufidius, le vicieux Malthinus, l'infect Gorgonius, le malencontreux Cupiennus. — Il s'en prend à Salluste pour ses adultères, à Murseus pour ses prodigalités insensées avec les comédiennes, à Villius, l'amant de Fausta, battu de verges par le mari de sa maîtresse, pendant que Longanius tenait sa place. Et que dites-vous de la maîtresse de Cérinthus? Elle a les plus belles perles à son cou, mais son cou est décharné et sans grace; et que direz-vous de Catia? je dis que c'est une grande dame qui ne sait plus rougir. « Mais ne me parlez pas de ces tristes amours, de ces difficiles pécores qu'on ne peut voir qu'à travers un voile, de ces femmes si bien gardées; parlez-moi des gaies commères, il n'y a que celles-là qui soient bonnes et belles, demandez plutôt à Fabius? »

C'est ainsi que l'ardent et jeune satirique tombait à outrance sur toute la société romaine. Il s'attaquait, pour commencer, aux hommes les plus distingués de la ville : Galba, le beau Cerinthe, l'historien Salluste, — tous les petits accidens, toutes les aventures scandaleuses, toutes les médisances et quelques-unes des calomnies de la conversation courante, tel est le sujet de cette satire. Vous pouvez penser si ces vers nets, tranchans, incisifs, faciles à retenir, eurent tout d'abord une popularité sans exemple. C'était tout-à-fait, mais avec la diffé-

rence du génie au plat quolibet, le succès d'un pamphlet moderne. En ce temps-là encore il y avait en circulation si peu de beaux vers! la poésie était une émotion si nouvelle! Ces mémoires, que rien ne fatiguait, étaient si bien disposées pour tout retenir! D'ailleurs, dans cette société qui se recomposait, toutes les ambitions se tenaient éveillées, toutes les jalousies étaient en présence. On ne savait pas bien encore qui serait le maître définitif; les inquiétudes étaient grandes dans tous les esprits : si bien que celui-là qui frappait à tort et à travers, à droite et à gauche, devait être le très bien-venu de tous. Mécène lui-même, sous le nom de Melchinus, Mécène, le *dulce decus*, a sa bonne part dans les emportemens innocens du poète. Et quelle joie ce dut être pour les opprimés, pour les mécontens, pour les suspects dont Rome était remplie, quand ils apprirent cette flagellation inespérée! Ainsi tout d'un coup le jeune poète, par sa bonne grace, par son esprit, par son charmant style, sut conquérir les deux élémens sans lesquels il n'y a pas de popularité durable, — beaucoup d'ennemis furieux et quelques amis dévoués. — Dans le nombre de ces derniers, il faut placer Asinius Pollion, homme éminent de la république. Pollion s'était fait remarquer à la guerre, à la tribune, au barreau, au théâtre, au conseil. Il avait commencé par aimer la liberté autant que Brutus, et il s'était bien promis de sortir de la vie comme avait fait Caton d'Utique; mais dans la mort même de Caton il restait un peu d'espoir. Quelque chose disait à Caton que peut-être son suicide porterait ses fruits de liberté et d'affranchissement; ce dernier espoir manqua à Pollion. Quand donc il vit que Caton par sa mort stoïque, Brutus par son meurtre et par son suicide, avaient à peine agité d'un regret fugitif les ames les mieux trempées, Pollion n'eut pas l'orgueil de penser que sa mort à lui serait suivie même d'un remords public. Il se résolut donc à vivre jusqu'à la fin. Mais, tout en renonçant aux vieilles lois, il ne voulut adopter aucun maître nouveau. Entre Octave et Marc-Antoine il n'eut pas un moment d'hésitation, car, à tout prendre, il ne voulait ni de celui-ci ni de celui-là. Ainsi il rentra dans la vie privée. Il renonça à l'épée du capitaine, aux faisceaux du consul, aux cliens de la place publique; il se fit homme de lettres et grand seigneur. Il fut le premier protecteur d'Horace, le sauveur de Virgile, l'ami de Roscius le poète tragique. Voici tantôt dix-huit cents ans que l'on répète : — Honneur à Mécène! Mécène a sauvé les poètes de son temps; il a été leur ami, leur soutien, leur providence! — Et dans ces louanges unanimes on oublie celui qui le premier a tendu aux beaux esprits de son temps une main secourable et bienveillante, Asinius Pollion.

La seconde satire (1) est déjà moins acerbe que la première. L'auteur se sent plus fort, plus inspiré, mieux écouté, il sera donc moins cruel. Cette fois sa bonne humeur est plus à l'aise, sa douce ironie se déploie plus librement. Il s'est levé ce matin même en pensant à tous les excès de la vertu comme l'entend Zénon, l'austère philosophe; aussitôt, à force de songer aux hypocrisies de la vertu, il se met à prendre en main la défense de nos petits vices, de nos défauts supportables, de nos crimes innocens de chaque jour. Il veut que nous soyons, avant tout, bienveillans les uns pour les autres. C'est tout-à-fait l'histoire de la paille que l'on voit dans l'œil du voisin sans penser à la poutre que l'on porte dans le sien. Ce n'est pas qu'au beau milieu de cette mansuétude le satirique ne se montre plus d'une fois. Par exemple, comme il vous traite ce pauvre Menius, comme il s'amuse de le voir ruiné et bafoué en tous sens! Et Cysipus, le nain en titre de Marc-Antoine, comme il l'accable de ses mépris! et quand enfin il arrive au chanteur Hermogènes, comme il vous flagelle cet Hermogènes, homme tout-puissant à la cour! Tigellius mort n'est pas couvert de plus de mépris qu'Hermogènes vivant. A cet Hermogènes qui hurlait contre Horace, Horace accole Crispinus, qui faisait de mauvais vers. Vous trouvez même dans cette satire le nom du jurisconsulte Labeo, qui fut à bon droit un homme honoré de tous; mais à cette heure Labeo n'a guère que dix-huit ans, et il doit se féliciter d'être déjà assez bien posé dans le monde pour appartenir à la satire. — Bien plus, Virgile lui-même, l'ami d'Horace, et déjà sa grande admiration, Virgile nous apparaît dans un petit coin satirique. « Cet homme est toujours prêt à se mettre en colère, il ne veut pas être raillé, même par les plus grands seigneurs. Quelle chevelure négligée! quelle toge en désordre! Sa chaussure est à peine arrêtée par de malheureux cordons mal attachés. Et cependant c'est mon ami, je l'aime, il est plein de cœur, il est plein de génie! » Ce passage-là nous rappelle tout-à-fait le chapitre de La Bruyère où il est question du grand Corneille à pied, éclaboussé par le comédien en voiture.

La troisième satire (2) est encore plus humaine que la seconde. Le poète entreprend pour la première fois l'éloge de cette médiocrité dorée qui lui fait si grande envie, et à laquelle il est resté fidèle jusqu'à la fin. Cette fois encore il rattache le sujet de sa satire à un

(1) Sat. II, lib. II.
(2) Sat. III, lib. II.

évènement contemporain. L'histoire du sage Ofella, par exemple, elle est dans toutes les bouches : Ofella, lui aussi, a été chassé de l'héritage paternel; chacun s'intéresse à ce pauvre homme dépouillé de son domaine; celui-ci s'y intéresse en sa qualité de spolié, celui-là en sa triste qualité de spoliateur; c'est l'histoire des biens nationaux parmi nous. Donc le sage Ofella a cédé la place à un certain soldat débauché et imprévoyant, nommé Umbrenus. Ce soldat s'était très vite ruiné à force de prodigalités insensées, pendant qu'Ofella, devenu le fermier de son propre bien, avait fini par le racheter à force de frugalité et de travail. Cette satire est écrite, mais avec toutes les différences qui peuvent séparer l'églogue de la satire, dans le même sentiment qui a dicté le *Tytire, tu patulæ;* seulement vous remarquerez que le Tytire qui reste mollement couché à l'ombre de son hêtre, pendant que Melibœe, son voisin dépouillé, s'en va çà et là cherchant en vain un peu d'eau pour désaltérer sa chèvre expirante, nous représente le plus élégant des égoïstes. Au contraire, cette satire d'Horace, à propos d'Ofella qui se défend lui-même, me remplit de tendresse et de pitié. Au reste, cette histoire de domaines volés par le vainqueur pour enrichir ses soldats, ces longues plaintes de tant de malheureux chassés du toit paternel, vous les entendrez retentir bien long-temps dans l'histoire de toutes les poésies. Dernièrement encore, quel admirable parti en a tiré M. de Lamartine dans son poème de *Jocelyn!*

A Dieu ne plaise que je veuille ainsi suivre pas à pas notre poète dans sa course satirique! S'il faut dire toute ma pensée à ce sujet, il me semble qu'Horace n'est pas resté assez long-temps fidèle à ses justes satires. Il a été un instant l'effroi des oppresseurs, l'espérance des opprimés. Il aurait pu être, s'il l'eût voulu, le grand justicier de son époque; mais la tâche lui a paru trop rude. Il avait trop peu de fiel dans l'esprit, trop peu de haine dans le cœur, pour suffire à ce métier-là bien long-temps. Attendez Juvénal, si vous voulez un satirique implacable. Le nôtre est à bout de méchancetés déjà, et nous aussi. D'ailleurs, quand nous essayons de vous raconter d'une façon chronologique ces charmantes conversations avec le beau monde romain, c'est là tout-à-fait un petit artifice de rhétorique dont vous ne serez pas la dupe. Il est bien entendu, en effet, que ce beau jeune homme de tant de verve, d'élégance et d'esprit, ne va pas vivre uniquement de fiel, de médisances, de méchancetés, de satire. Non, certes! ce n'est pas celui-là dont la vie doit se passer dans mille colères sans relâche; ce n'est pas celui-là qui va s'envelopper de sa

sombre et implacable misantropie; ce n'est pas celui-là non plus qui va se mettre à suivre d'un pas terrible et solennel le peuple romain dans ses fanges sanglantes. Laissez, laissez venir Juvénal! laissez venir Perse! laissez venir Tacite! hommes terribles dont le sourire même est encore une malédiction, une menace. — Notre charmant poète rit le premier de ses malices. Et parce qu'il en rit tout le premier, il y renonce. Il lui faut, pour vivre de la vie qu'il a rêvée, un vin vieux et des roses nouvelles, de jeunes courtisanes et ses amis d'enfance. Il lui faut la campagne, les frais ruisseaux, les claires fontaines, la vallée doucement inclinée, le clair de lune, et même le vent d'hiver qui tombe en grondant des hauteurs glacées du Soracte. Poète satirique, il est vrai, mais, avant tout, poète amoureux; disciple de Lucilius, je le veux bien, mais aussi disciple d'Anacréon. Châtions le vice, à la bonne heure! mais, dans tous ces vices qu'il flagelle d'une main si légère et au fond si bienveillante, il choisit les vices qui sont à sa taille, et il s'en faisait sa bonne petite part, — vices innocens dont personne n'a à souffrir, pas même lui. Ceux-là, il les aime; ceux-là, il les chante, comme un véritable épicurien qu'il est en effet. Lui-même il nous a donné son portrait à cet âge heureux de la jeunesse : « Sa taille était courte et vigoureuse, ses cheveux étaient noirs et couvraient son front de leurs boucles soyeuses; la santé brillait dans toute sa personne, il avait le feu dans les yeux et dans le cœur; seulement ses yeux étaient un peu rouges; » — il en plaisante lui-même dans ses satires avec toute sorte de bonne humeur. Aussi, à peine eut-il gagné ses éperons dans la bataille de chaque jour, à peine eut-il gagné de quoi avoir une maison, une toge, deux esclaves, qu'il se mit à obéir, non pas à son cœur, car, il faut le dire à sa louange, de ce côté de l'amour, il n'a amais eu beaucoup de cœur, mais à l'emportement de ses passions et de ses sens. Songez donc qu'il était Italien, qu'il avait vingt-six ans à peine, qu'il avait vécu à Athènes dans tous les enchantemens amoureux des grands poètes de la Grèce, et qu'il arrivait à Rome au milieu de toutes les licences, de tous les désordres, de toutes les passions sans frein de cette république vaincue qui allait devenir la chose des empereurs. Cette Rome licencieuse et galante dont le poète Ovide devait être l'historien persécuté, vous savez ce qu'elle était au temps d'Horace. Elle comprenait déjà qu'il fallait mourir; elle avait appris enfin la toute-puissance des femmes dans les affaires de ce monde, les malheurs d'Octavie, les fureurs jalouses de Fulvie, la femme d'Antoine, les scandales de Cléopâtre. Que vous dirai-je? Ajoutez cette longue

dégradation des mœurs à l'oubli des vieilles lois, le nombre des courtisanes, les divorces sans fin, les excès auxquels se livraient les plus honnêtes gens, — témoin Caton d'Utique en personne, qui céda sa femme à l'orateur Hortensius, et qu'il épousa une seconde fois, lorsqu'elle eut été enrichie par son second époux. Il arrivait en même temps à la Rome de l'empereur Auguste ce qui devait arriver au Paris de Louis XV : l'argent était le dernier maître de cet univers qui devait bientôt ne plus obéir à personne; l'argent envahissait les ames et les corps, abaissant toutes les différences, faisant marcher la courtisane au niveau de l'austère matrone. Rappelez-vous Rome et ses portiques, rappelez-vous ces jardins superbes, ces longues promenades où tout un peuple était à l'abri; — figurez-vous ces femmes insolentes, portées dans leurs litières ou traînées en voiture dans toute la longueur de la voie Appienne. Leur tunique est à peine nouée. Elles montrent, à qui veut les voir, leurs seins nus, ou bien leurs bras, ou bien leurs épaules; — elles ont pour tous et pour chacun un sourire, un regard, un bon mot. Ces sortes de femmes s'appellent les courtisanes. C'est un nom qu'on a bien gâté depuis. Otez ce nom-là, et dans cette belle compagnie flottante, dans ce pêle-mêle souriant de printemps blonds et bruns, vous retrouverez la grace, l'esprit, la galanterie et l'amour de la ville éternelle. La courtisane était née une esclave, mais, dès ses plus tendres années, par toute sorte de soins, d'artifices, d'enseignemens, de préceptes et d'exemples, elle avait été dressée au difficile métier de la coquetterie. On lui avait enseigné la danse, la musique, la poésie, la philosophie, tous les beaux-arts, aussi bien que toutes les licences. Telle compagnie de marchands d'esclaves avait joué toute sa fortune sur une seule de ces têtes adorées, et c'était souvent une spéculation à centupler dix capitaux. L'esclave, ainsi parée au dedans et au dehors, était produite en grand triomphe dans cette ville de désœuvrés et de millionnaires. Pour les débuts de cette passion nouvelle, on prenait autant de précautions qu'on en peut prendre aujourd'hui quand il s'agit de faire paraître quelque chanteuse de l'Opéra. Bientôt la ville entière était aux pieds de la nouvelle arrivée. Les plus beaux jeunes gens de la ville, les hommes les plus riches, les poètes eux-mêmes, — mais silence! les poètes ne viendront que quand la dame aura fait son premier choix, — se la disputaient à outrance. L'un disait : « Je suis chevalier romain! Voyez comme je suis jeune et beau! Prenez-moi! Je serai proconsul dans huit jours! » — L'autre disait : « Je suis sénateur! je suis consul! je suis un des maîtres du

monde! » Le plus souvent arrivait quelque enrichi dans le commerce des blés, quelque Trimalcion, comme celui dont il est parlé dans le *Satyricon*, qui achetait la belle esclave à beaux deniers. Mais dans cet encan de la beauté et de l'amour, quel que fût l'acheteur, chevalier, consul, Trimalcion lui-même, quand l'esclave était payée, le premier soin de l'acheteur était de l'affranchir. Ces grands seigneurs auraient rougi de devoir leur maîtresse à l'obéissance. Il fallait que cette belle fille fût libre de leur dire : « Va-t-en! » Aussi bien n'y manquait-elle pas à la première occasion. J'en suis fâché pour les faiseurs d'utopies : on a dit que c'était l'Évangile qui avait enseigné l'affranchissement des esclaves aux peuples antiques; ce n'est pas l'Évangile, c'est l'amour.

Une fois lâchées dans ce monde romain dont elles devenaient l'ornement, ces jeunes et belles personnes usaient de leur liberté à peu près comme font aujourd'hui les comtesses de Notre-Dame de Lorette et les duchesses de la rue du Helder. Seulement à Rome la concurrence était moins grande, les honnêtes femmes n'avaient pas encore gâté le métier tout-à-fait. Ce que les historiens latins appellent avec tant d'orgueil la dame romaine, la *matrona potens* d'Horace, — ces femmes qui avaient été, l'une la mère de Coriolan, et l'autre la mère des Gracques, ce dieu invisible de la famille, ces espèces de vestales mariées qui entretenaient le feu sacré de la maison, vivaient loin des passions des hommes, dans le silence, dans l'obscurité, dans le travail; *domum mansit, lanam fecit*. Elles étaient encore les matrones romaines. L'infamie et la honte s'attachaient en ce temps-là, non pas sur le mari trompé par sa femme, mais sur le vil séducteur qui osait souiller le lit d'un citoyen. Par l'indignation unanime, par la réprobation universelle que causa l'escapade de Claudius, vous pouvez juger si la famille était encore protégée et défendue. Quand il avait dit, à propos de ce même Claudius, que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. Jules César avait formulé non pas l'opinion personnelle de Jules César, qui s'inquiétait fort peu de sa femme et de sa renommée bonne ou mauvaise, mais l'opinion déjà chancelante du peuple romain. — Ce fut donc au milieu des femmes élégantes par leur métier et par leur vocation, des femmes qui tenaient le sceptre de la conversation et de l'esprit, que notre poète Horace fut lancé tout d'abord.

Vous trouverez parmi les lettres de Cicéron une lettre où l'illustre orateur, dans toute la gravité de son bon sens, raconte qu'il a dîné la veille avec Atticus, son ami, chez la belle courtisane Cytharis. Là

où dînait Cicéron, Horace pouvait bien souper, ce nous semble. Et d'ailleurs, dans tous les temps, le poète et la courtisane se sont entendus à merveille. Tous les deux il sont les enfans du hasard : celui-ci vit de son esprit, comme celle-là vit de sa beauté. Ils dépensent, en vrais prodigues, les trésors naturels que Dieu leur a donnés, comme il a donné le plumage et le chant à l'oiseau. Ils sont les enfans de la même Providence; — laissez-les s'accoupler; laissez-les s'aimer et se reconnaître dans la foule. Quittez un instant vos illustres amours, vos passions opulentes, vos rêves d'ambition et de fortune, votre consul soupçonneux, votre sénateur jaloux, et venez à lui, vous toutes qu'il a chantées, vous dont le nom est immortel comme celui des Graces! Neera, Pyrrha, Lydie, Glycère, Chloé, Tyndaris, Galatée, Phyllis, et vous, Cynnare, qui aimiez tant l'argent, et qui vous êtes donnée pour rien à votre poète, venez à lui! Reposez-le de la satire; faites qu'il oublie son innocente méchanceté de chaque jour; protégez-le. Je vois là-bas une certaine dame romaine un peu vieille qui ne demande pas mieux que de se faire aimer d'Horace : venez, venez à notre aide, tendre Baryne, à notre aide, blanche Néobulée! Il ne faut pas qu'Horace appartienne à cette dame qui pourrait être sa mère. C'est bien assez qu'il ait été l'amant avoué de Canydie, l'empoisonneuse, — Canydie qui vend des philtres; — mais aussi comme il l'a flétrie! mais aussi comme il s'indigne, rien qu'au souvenir de ces tristes amours! Ce n'est pas ainsi qu'il aimait Chloé, une femme mariée cependant; mais son mari n'était pas un citoyen romain! Mais elle, elle était née en Toscane! Mais son mari allait si souvent à la guerre! Croyez-vous d'ailleurs que notre ami Horace, qui est déjà tant soit peu obèse, ait chanté, comme il le dit, sa plainte amoureuse sous les fenêtres de Chloé? Pure fiction poétique, ou plutôt fiction amoureuse; il n'a jamais chanté sous les fenêtres de personne, tant il avait peur de s'enrhumer. Et Pyrrha, comme il l'a aimée, Pyrrha l'infidèle! Qu'elle était belle lorsqu'elle relevait sa blonde chevelure sur sa tête enfantine! Mais un jour il la surprit avec le jeune Sybaris, dans cette grotte tapissée de lierre : elle ne songeait guère à Horace. Et Lydie! Mais vous savez cette adorable comédie à deux personnages : nous lui devons le *Donec gratus*, ce chef-d'œuvre de l'ode amoureuse dans tous les temps. De toutes les femmes qu'il a aimées, celle que nous aimons le plus, c'est Lydie; et c'est justice : elle lui a inspiré ses plus beaux vers. Elle était la seconde femme qu'il eût aimée, car son premier amour, — comme tous les premiers amours, — avait été une duperie. Mais elle, elle ne l'avait pas aimé

tout d'abord. Elle courait après le jeune Télèphe; — de Télèphe elle passa à Calaïs, fils d'Onitus; puis Télèphe et Calaïs étaient bientôt devenus des hommes sérieux, des préteurs, des proconsuls, pendant qu'Horace, plus heureux et plus sage, était resté un homme futile, un poète : si bien que Lydie, quand elle eut tout-à-fait ruiné et perdu Sybaris, finit par aimer le poète. Elle avait été riche et toute-puissante; elle avait vu des rois à ses genoux; des hommes d'état s'étaient dits ses esclaves : elle finit par trouver que de tous ceux-là, c'était le poète qui valait encore le mieux. Mais quoi! elle fut infidèle; elle agit un peu comme Manon Lescaut. Un jour qu'Horace, devenu plus grave et déjà trop gros pour jouer tout à l'aise les rôles futiles de l'amour, relisait les poèmes d'Homère à Préneste (*Præneste relegi*), Lydie s'enfuit on ne sait où. Elle alla où vont toutes les femmes galantes, après le premier venu qui passe dans leur cœur. Dans la douleur de perdre encore, pour la cinqième ou sixième fois, son infidèle maîtresse, Horace l'aimait encore assez pour l'écraser de son iambe vengeur. Et savez-vous par qui fut remplacée cette Lydie tant aimée? Elle fut remplacée par une esclave, l'esclave d'un Grec nommé Xanthias. — Mais, Horace, vous n'y pensez pas! Vous avez quarante ans! — Au contraire, dit-il, j'y ai bien pensé; mais Briséis était une esclave, et cependant elle fut aimée d'Ajax; mais Cassandre était une esclave, et elle fut aimée d'Agamemnon. Ainsi il se défend lui-même de ces dernières folies dans les plus charmans vers qu'il ait jamais écrits.

Esprit facile, sensualiste, ardent! Toutefois, ne l'oublions pas, Quintilien lui-même avoue, non pas sans un peu d'hésitation il est vrai, qu'il y a plusieurs choses dans Horace qu'il ne se chargerait pas d'expliquer.

Lydie resta cependant l'amie d'Horace et même quelque chose de plus. Ils se raccommodèrent comme on dit que les gueux se raccommodent, ils se raccommodèrent à l'écuelle.

« Viens, Lydie, viens! Le midi approche, dînons ensemble! Apporte ton vin le plus vieux; je te chanterai les amours de Neptune, tu me raconteras l'histoire de Latone, nous chanterons en chœur la nuit et ses plaisirs! » Cependant soyez tranquille, laissez-lui jeter son dernier feu, et vous verrez qu'à tout prendre nous avons affaire à un homme sage. L'amour va disparaître de cette vie si bien faite; l'amitié, l'étude, la campagne et aussi quelquefois l'empereur Auguste, et Mécène toujours, et les plaisirs de la table, et la promenade, et tous les petits accidens de la vie, et la philosophie heureuse, vont remplacer ces douces chansons. Déjà les maîtresses d'Horace sont devenues

ce que deviennent les roses, quand elles ont trempé dans le vieux vin de Falerne. L'ivresse passée, on jette la lie. Au reste, c'est lui-même qui fera l'oraison funèbre de ses amours. « Posez là, posez là mon harnais amoureux ! Je le consacre à Vénus. »— Mais, Dieu merci, le poète satirique, le poète amoureux, ce n'est là qu'une partie d'Horace. Nous avons encore à étudier le sage philosophe, l'excellent professeur, le plus grand des poètes lyriques, Anacréon et Pindare tout à la fois.

Laissons là ces amours. Nous savons au reste ce que peut être l'amour d'un poète latin : nous avons appris de trop bonne heure les ardeurs galantes, souvent chantées d'une façon divine, de Tibulle, de Catulle, de Properce, de ce malheureux Ovide. Même en dépit de cette chaude poésie, nous ne pouvons guère reconnaître que cette chose divine que nous appelons l'amour ait existé chez les Romains. Cette noble passion que nous a révélée la chevalerie chrétienne se montre pour la première fois, vous savez avec quelle divination inspirée, dans le quatrième livre de l'Énéïde; de cette passion, il ne faut presque rien chercher, sinon le bruit des baisers, dans Horace ou dans les poètes qui furent presque ses contemporains.

Gallus à peine a laissé quelques vers, s'il en a laissé. Ovide est un ardent amoureux qui ne s'occupe guère que des plus terrestres plaisirs. Tibulle et Properce rencontrent très souvent l'inspiration passionnée, cependant leur délire même est soumis à l'imitation de la poésie grecque. La naïveté manque à tout cet amour, et aussi, faut-il le dire, c'est la probité qui manque. On ne sait pas assez ce que deviennent tous ces amours, ou plutôt on le sait trop. Et quelles femmes ont-ils aimées? et ces femmes, que sont-elles devenues? Dans quelles mains sont-elles passées? Mais ce n'est pas, encore une fois, ce n'est pas là la question.

Il s'agit maintenant de savoir comment notre poète, à force de succès en amour peut-être, et à coup sûr à force de succès dans la satire, finit par devenir le commensal de Mécène et presque le familier de l'empereur Auguste. Le temps, il faut le dire, appartenait, non plus aux orateurs, mais aux poètes. Avec Cicéron, la tribune aux harangues avait perdu tout à la fois le premier et le dernier des orateurs romains. Le moyen, en effet, d'être un orateur quand c'est un seul qui gouverne? Le moyen de parler au peuple quand ce n'est plus le peuple qui est le maître? Et que voulez-vous lui dire? et où voulez-vous le conduire? et de quel droit oserez-vous lui donner des conseils qui ne seront pas approuvés d'en haut? L'éloquence est la fille de la

liberté : tout au rebours, la poésie peut très bien vivre sous la domination d'un seul. La poésie s'enveloppe dans ses métaphores, elle vit de toute sorte de précautions et de périphrases, elle parle beaucoup plus au cœur, aux sens et à l'esprit qu'à la raison et au sens commun : ce qu'on n'ose pas dire, on le chante. Ainsi les sociétés commencent par des poètes, ainsi elles finissent par des poètes.

A cette époque surtout où il fallait fonder la monarchie universelle, monarchie d'une heure pour remplacer une république de tant de siècles, l'empereur Auguste avait grand besoin de la poésie et des poètes. Il avait dompté les ambitions et les courages, il lui fallait maintenant dompter les esprits et les cœurs. Il appela à son aide l'élément poétique, cette force toute nouvelle. Par son poète Virgile, il enseignait aux soldats le grand art de cultiver la terre; il leur faisait aimer la campagne tout autant qu'ils avaient aimé la bataille. Par son poète Horace, l'empereur Auguste devait apprendre aux maîtres turbulens de la société romaine l'art de vivre comme d'honnêtes gens; il devait leur enseigner la douce morale, la sage philosophie, l'indulgence et la bienveillance les uns pour les autres, le grand art d'être heureux, le grand art d'obéir surtout; car maintenant savez-vous à quoi tient tout cet empire? à quoi tient cette paix universelle? à quoi tient l'avenir du monde? Tout cela tient à l'obéissance à un seul homme, toute cette grandeur dépend de l'autorité d'un seul. Qu'il vienne à mourir sous le poignard d'un assassin, soudain tout se confond. Le désordre s'empare de nouveau de la société romaine, toutes ces nations en viennent aux mains, l'univers se révolte encore une fois; après quoi arrête et dompte qui pourra la révolte unanime de l'univers. Aussi le fit-on bien voir à l'empereur Auguste lorsqu'après cette maladie qui pensa l'enlever à l'empire, il revenait de Caprée à Rome. Les matelots le saluaient du haut de leurs navires, les peuples à genoux l'adoraient du rivage : on l'appelait le dieu, on l'appelait le sauveur. Dieu sauveur en effet... à ce point que, dans sa reconnaissance, ce peuple malheureux ne songeait guère que l'homme sanglant qui devait s'appeler Tibère avait déjà vu le jour.

Le temps nous manque pour vous raconter dignement les singularités, l'esprit, la grace et la formidable toute-puissance de la cour d'Auguste. Il ne fallait rien moins que l'habileté et la grandeur d'une pareille tyrannie, pour que cette tyrannie fût agréable au même peuple oublieux qui avait accueilli avec des cris de joie l'assassinat de Jules César. Mais l'empereur Auguste avait conservé tous les dehors du citoyen, mais il avait agrandi les limites de l'empire, mais il avait

embelli à grands frais la ville éternelle, mais il avait enseigné à ce peuple de soldats turbulens les douceurs de la paix, mais il avait cicatrisé les plaies horribles des guerres civiles, mais il avait mis en honneur le commerce, l'agriculture, l'industrie, toutes les sciences de la paix : le moyen de ne pas obéir à un maître si intelligent des besoins de son empire? Il avait commis plus de crimes qu'il n'en fallait pour être exécré, et ses vertus l'avaient lavé de toutes ces souillures. Sa volonté était sérieuse et forte, à ce point qu'il commandait même aux maladies de son corps. Il avait trompé tous ses amis les uns après les autres; il fut un maître sincère et loyal. Il avait été un timide soldat; il fut un très courageux politique. Les affaires du monde ne l'occupaient pas encore assez pour qu'il ne pût bien, de temps à autre, écrire sa petite épigramme, ou composer sa pièce de vers, car il était, dans toute l'acception du mot, un bel esprit. — Après celui-là, le maître de tous, venait Agrippa le soldat. Agrippa avait passé sa vie dans les champs de bataille, il la passait maintenant dans les conseils. Après la joie d'agiter l'une contre l'autre des masses armées, il n'en savait pas de plus rare que de faire obéir des peuples sans nombre. Quant aux petits détails de la vie des cours, Agrippa eût dédaigné de les apprendre; il est mort sans avoir entendu jamais un seul des vers de l'empereur son maître. — Restait Mécène; c'était le troisième dans l'empire, il était le premier dans l'amitié d'Auguste. Il s'appelait avec orgueil fils des rois, et dans cette république si fière ce titre-là était reçu à merveille. Autant Agrippa aimait la force, autant Mécène aimait la douceur; l'un eût broyé toutes choses, l'autre eût volontiers acheté à prix d'argent toutes les consciences. Agrippa renversait l'obstacle, Mécène le tournait. C'est que celui-ci croyait encore à la république, pendant que l'autre ne croyait plus qu'à la monarchie. Mécène avait pris pour sa part l'apaisement des esprits, la consolation des ambitions trompées; l'opinion publique était le département de son choix; il s'étudiait à ce qu'on aimât l'empereur, il le représentait à la ville, dans les provinces, au sénat, dans les conseils, dans le palais. Comme il savait par sa propre expérience la douce influence de la poésie, des belles-lettres, des chefs-d'œuvre dans les arts, il se faisait un devoir de les encourager, non pas comme un fils de roi, mais comme le confident du plus grand empereur qui ait gouverné le monde. Il aimait tant son maître, qu'il le suivait même à la guerre, où sa volonté ne le poussait pas. Il était le premier des chevaliers romains, tout comme M. de Montmorency était resté le premier baron chrétien, dédaignant

un plus haut titre qui eût été plus nouveau; à ces causes, Mécène ne voulut pas entrer au sénat. — Vous avez vu que cet homme tout-puissant avait eu l'honneur des premières attaques de notre poète. Son premier mouvement fut de savoir quel était donc le jeune homme qui avait tant d'esprit et de courage, qui osait s'attaquer même aux amis d'Octave? On lui répondit que c'était un des soldats de Brutus, un républicain farouche, un ennemi d'Octave. Je vous laisse à penser si le poète satirique fut maltraité à cette cour. — C'est grand dommage, se dit Mécène, c'est grand dommage. Et en effet il avait déjà deviné l'écrivain. Bientôt, comme vous l'avez vu, le satirique, à bout de ses colères, fit place au philosophe indulgent et disposé à tout pardonner. — Qui donc est-il? demanda encore une fois Mécène (il avait reconnu l'épicurien sous le manteau troué de Zénon). — C'est un grand poète, c'est notre ami, c'est notre frère, c'est notre camarade des écoles d'Athènes, c'est le plus inoffensif des républicains, c'est le plus jovial ami de Brutus, répondirent ensemble Virgile et Varius. Nous vous en répondons comme de nous-mêmes, ajoutaient-ils. — Amenez-moi donc ce tribun des soldats, dit Mécène. — Et voilà nos deux amis qui s'en vont à la recherche du poète. Il était chez Lydie! il était chez Néera! il était à table, la tête couronnée de fleurs, la coupe remplie, une esclave à son côté! — Viens, lui dirent-ils, viens, laisse là tes amours commencées; viens, Mécène t'appelle, il veut te voir, il oublie ta première satire. — J'irai demain, dit Horace. — Huit jours après, il était au palais de l'empereur. Virgile et Varius présentèrent leur ami à Mécène. — Le voilà! — Mécène trouva sans doute que le nouveau venu avait l'air d'un mal appris. Ses yeux rouges lui déplurent; sa taille épaisse lui parut sans élégance et sans grace, sa qualité de tribun des soldats dans l'armée de Brutus lui revint en mémoire... et peut-être aussi la première satire. — Bref, Horace fut mal reçu chez ce grand seigneur qui devait être bientôt le plus illustre protecteur de sa fortune. Après quelques paroles échangées, ils se séparèrent à la façon de gens qui ne doivent plus se revoir. — « Quel malheur! disait Virgile, il va se remettre à écrire des satires! » Ah bien! oui, des satires! Il n'a pas le temps, il n'a plus de fiel, et d'ailleurs il est si amoureux!

En effet, quand on sut le mauvais accueil fait par Mécène au poète satirique, on s'attendait à de nouvelles satires; Horace n'en fit pas. Il était pris par une passion nouvelle, la poésie lyrique. L'ode fermentait dans son sein, elle remplissait sa tête, elle agitait son cœur. Il pressentait l'avenir de cette poésie qu'il allait révéler aux Romains.

En attendant les grandes odes politiques, il chantait le vin et l'amour. Il les chantait comme un homme qui aime ces deux passions de la vie heureuse, comme un poète qui s'est enivré ce matin encore, et qu'un nouvel amour attend ce soir. Rome espérait une satire, elle se contenta de ces douces chansons. Donnez-nous seulement un poète populaire, et nous irons très volontiers partout où il voudra nous conduire. Couronne de lauriers ou couronne de roses, peu nous importe la couronne, pourvu qu'il l'ait portée. Ainsi nous avons vu, chez nous, le même poète célébrer à la fois Lisette et l'empereur Napoléon, Waterloo et le grenier où l'on est si bien à vingt ans. Pendant quinze ans, nous avons partagé toutes ces émotions poétiques : — joies délirantes, douleurs patriotiques, vieux soldats qui restent couchés sur les champs de bataille, — égrillardes fillettes qui boivent et qui chantent à plein verre. — Ce double délire de l'amour et de la gloire, toute la France l'a partagé, vous savez avec quelle frénésie. Dans son coffre au Panthéon, le vieux Voltaire s'est irrité d'indignation et d'effroi en se voyant effacé par un des successeurs de Collé et de Panard. En ce temps-là, on disait des chansons de Béranger : *Ce sont des odes;* nous dirons, nous autres, à plus forte raison, des odes galantes et bachiques d'Horace : Ce ne sont pas des odes, ce sont des chansons. Ces aimables chansons allaient partout dans une ville à court de poésie, elles allaient jusqu'au palais de l'empereur. Neuf mois après la première présentation d'Horace, Mécène rappela le poète qu'il avait si mal accueilli d'abord. Il lui sut bon gré de n'avoir pas voulu forcer son amitié, l'injure à la bouche, comme cela se fait encore de nos jours. Ils se revirent, ils se plurent, ils s'aimèrent. Voilà notre poète très heureux d'avoir trouvé ce grand ministre, si grand amateur de bon vin, de beaux vers et de bonne chère; voilà Mécène très heureux d'avoir rencontré ce gai compagnon, si facile à vivre, si plein d'esprit, si gai buveur. Entre deux hommes placés à de si grandes distances et qui ont besoin l'un de l'autre, celui-ci pour vivre, celui-là pour être heureux, l'amitié est bientôt faite. Horace, en homme de bon sens, se mit alors à penser à sa fortune. Il se trouva trop pauvre pour être impunément l'ami d'un homme comme Mecène. Comment faire cependant? Notre poète ne pouvait guère tendre la main comme fit Martial plus tard. — Il fit mieux que cela, il suivit l'exemple de son père, il acheta une charge dans l'administration du trésor public : humble charge de scribe, il est vrai, mais enfin on tenait au trésor; on n'était pas purement et simplement un poète; on était placé immédiatement sous les ordres

de Mécène, le préfet de Rome et de l'Italie. C'était là un excellent calcul que faisait Horace, et ce calcul a été fait bien souvent depuis lui par les écrivains les plus habiles; lui, cependant, il a eu l'honneur d'être le premier à établir ce qu'on appelle *la vie littéraire*. Il est le premier *homme de lettres* proprement dit de l'antiquité latine. Disons avec orgueil ces sages commencemens d'une profession illustre et excellente entre toutes, mais dont on a cruellement abusé depuis dix-neuf cents ans qu'elle a été établie par Horace, reconnue par Mécène, protégée par l'empereur Auguste.

Otium cum dignitate, un loisir honorable, tel était le vœu des meilleurs citoyens et des plus sages. Le repos, le loisir, une fortune suffisante, un beau petit coin de terre plein d'ombre et de silence, un peu de verdure loin du bruit et de la foule, tels étaient les rêves dorés du poète. Il voyait de trop près ces grandeurs éphémères pour leur porter envie. Il savait trop bien à quel prix s'achète la puissance, pour la désirer jamais. De son premier argent il acheta, à Tibur, une maison de modeste apparence, mais entourée de belles prairies, arrosée par un fleuve limpide, abritée par une douce colline chargée de vignes. Mécène avait une maison royale à Tibur. Catulle, le poète, fut un des hôtes de Tibur. Poétique petit coin de terre qui a caché dans son ombre transparente tant de poésie, tant de renommée, tant de passions, tant de bonheur!

En vérité, quand on se rappelle la façon charmante dont notre poète parle de Tibur, on se prend à regretter que son ami Mécène lui ait donné un domaine plus utile, le domaine de Sabine, cette terre qui composait une grande partie des revenus d'Horace. Cette ferme produisait du blé, du vin, des olives; elle nourrissait de nombreux troupeaux, elle était située dans une vallée profonde qu'arrosait la Digence; la maison était commode et d'un agréable aspect, elle recevait le soleil au midi et au couchant; huit esclaves suffisaient cependant à l'administration et à la culture de ce domaine. — Enfin, pour compléter toute cette fortune, Mécène se rappela qu'Horace avait été tribun des soldats, il lui rendit les insignes de son grade et les prérogatives des chevaliers. Certes, voilà un poète digne d'envie. Une villa à Tibur, une métairie vingt lieues plus loin, l'amitié du maître, les honneurs et l'anneau des chevaliers sans vous compter, vous Lydie, vous Neera, vous toutes ses faciles et peu coûteuses amours. Ainsi il vivait sans chagrin, sans grand travail, sans autre souci que d'être appelé trop souvent au palais impérial. Croyez bien que rien ne manquait à son bonheur, pas même l'envie, pas même

l'injure. L'envie est l'utile aiguillon de ces existences heureuses; elle vous empêche de vous endormir dans votre rêve, elle vous force à défendre votre bonheur, et elle vous le fait aimer. Envié, vous voulez être heureux pour vous d'abord, contre les autres ensuite. — Quant à l'injure, Horace savait s'en servir comme doit s'en servir un homme d'un rare esprit et d'un admirable bon sens. Il se servit de l'injure pour réussir.

C'est ainsi qu'à propos de ses envieux et de ses calomniateurs, il trouve moyen d'adresser à Mécène ses plus ingénieuses flatteries : « Savez-vous, dit-il à Mécène, ils disent que je suis le fils d'un affranchi! Ils ajoutent que je me suis battu à Philippes contre Octave! Grands dieux! si je me suis battu? à telle enseigne que j'ai jeté là mon épée et mon bouclier pour me sauver plus vite! — Pauvres gens! s'ils pouvaient savoir ce que c'est que ma faveur près de Mécène. Mécène m'a fait son ami, et pourquoi? pour me dire : « Quelle heure est-il? Étiez-vous au cirque hier? Que pensez-vous du gladiateur Gallirie? — Il faut prendre garde à vous, car les matinées sont bien froides. » Voilà, voilà les grands secrets que me confie le préfet de Rome! Cependant, chacun, me voyant passer, s'écrie avec envie : Faisons place au favori des dieux! » C'est ainsi qu'il plaisante de sa faveur, c'est ainsi qu'il reconnaît, par une modestie sans bassesse, la familiarité de Mécène. — Croyez cependant, malgré tout cet enjouement qui se rencontre à la surface de leur amitié, que l'entraînement de ces deux hommes l'un pour l'autre a été sérieux et sincère. Une sympathie mutuelle les unissait, ils avaient en eux les mêmes qualités, les mêmes goûts, le même mépris pour les faux stoïciens, et aussi, disons-le, ils avaient les mêmes vices, ce qui ne nuit jamais à l'amitié, quand ce sont d'innocens petits vices. Ils ne pouvaient se passer celui-ci de celui-là, et cependant c'était Mécène qui courait après Horace, c'était lui qui se plaignait d'être le négligé, d'être abandonné, d'être oublié par un ingrat. Il l'eût voulu à toute heure, à chaque instant. — Où est Horace? disait-il. Il en parlait à l'empereur en plein conseil, et il en parla tant de fois et si bien, que l'empereur voulut le voir. — Justement je dîne avec lui demain, répondait Mécène, chez Nasidienus Rufus. — Mais, par Vénus, qu'allez-vous donc faire chez cet avare Rufus? disait l'empereur.

En effet, le lendemain, Mécène et Fundanius, le poète comique, s'en vont dîner chez Nasidienus Rufus. Mécène espérait fort qu'Horace son ami ne l'abandonnerait pas en cette circonstance, et qu'il serait son ombre à ce festin. Vain espoir! Horace avait fait préparer

son petit dîner chez lui; il avait invité quelques amis et Lydie elle-même, Lydie qui s'était mise à jouer du luth quand elle n'eut plus rien à faire dire à ses beaux yeux, si bien que le perfide ami avait abandonné Mécène à son triste sort. Prudent Horace! Mais aussi, quand il a bien dîné, et quand Lydie eut chanté l'ode nouvelle, Horace s'en va chez son ami Fundanius pour savoir des nouvelles de Mécène et du repas de Rufus. — Ah! mon ami, s'écrie Fundanius, que tu as eu bon nez de ne pas venir! Quel repas! — En même temps il lui fait la description de cette fête burlesque. On était trois sur chaque lit; Mécène était assis entre un vil bouffon et Nomentanus le parasite. « Il y avait là, entre autres victimes intéressantes, Varius, Viscus Umbrius, Porcius, nos amis, qui faisaient la moue que c'était à mourir de rire. » — Arrive ensuite toute la description de cet odieux festin : des plats manqués, des vins aigres, de l'eau chaude, des tables de grossier bois d'érable, des esclaves mal vêtus et puans; — quand tout à coup le baldaquin de la table vient à tomber avec fracas sur les mets, sur les convives, et les malheureux de s'enfuir, comme si on leur eût dit que Canidie était à leurs trousses! — Eh bien! dit l'empereur à Mécène, comment s'est passée la fête? Ton ami Horace a-t-il eu beaucoup d'esprit et de saillies? — Ah! s'écriait Mécène, le drôle n'est pas venu, mais en revanche il a fait une satire sur ce repas ridicule; lisez plutôt : voici comme il nous traite, nous autres les malheureuses victimes de Rufus.

Que ces aimables pièces fugitives, adoptées par la postérité comme autant de chefs-d'œuvre, aient été composées tout exprès pour la gloire et surtout pour la bonne humeur de Mécène, la chose est loin de faire un doute. Cet esprit qu'il aimait, Mécène le trouvait toujours tout prêt à sourire, tout prêt à se moquer des sots, des fats, des fripons, des avares, des ridicules. Entre Louis XIV et Molière, entre le roi et le comédien, vous avez vu s'établir cette espèce de fraternité insaisissable au premier abord, et qui pourtant se retrouve facilement dans les comédies du grand poète. La scène des *Fâcheux*, le nom même du *Tartufe*, les amours du roi, les petits marquis de Versailles, sacrifiés à la verve comique de Molière, ce sont là des témoignages irrécusables de cette espèce de collaboration puissante entre les volontés qui gouvernent les sociétés humaines et les esprits charmans qui les éclairent. C'est donc un spectacle plein d'intérêt que de les voir, Horace et Mécène, vivant ensemble d'une vie commune, buvant dans le même verre, dînant à la même table, et plus d'une fois partageant les mêmes amours. — Vous avez lu le *Voyage*

à *Brindes*. Au premier abord, le *Voyage à Brindes* est une pièce de vers facilement écrite, mais terre à terre et toute remplie de singuliers détails. Cependant, quand vous saurez au juste quel fut le motif, quel fut le but, quels furent les compagnons et les circonstances de ce voyage, vous verrez soudain cette narration sans art, on peut le dire, et d'une brutalité dont on ne trouverait pas un second exemple dans l'œuvre entière d'Horace, prendre à vos yeux un intérêt presque solennel.

Lorsque Mécène se rendit à Brindes ou plutôt à Tarente, il allait, au nom d'Octave César, pour s'opposer à une vaine et dernière tentative d'Antoine contre l'Italie. C'était donc là un voyage important, et de ce voyage dépendaient de graves intérêts. Cependant Mécène ne voulut pas aller seul à Tarente; il proposa à ses amis de venir avec lui. Ces amis-là, c'étaient Héliodore, sans contredit le plus savant des Grecs, *Græcorum longè doctissimus*, Horace, Virgile, Varius. Horace et Héliodore partirent par une belle matinée de printemps (Varius et Virgile étaient partis les premiers), et ils firent cinq petites lieues le premier jour. Il leur fallut deux fois vingt-quatre heures pour aller de la ville d'Aricie au marché d'Appius (sept lieues par jour), et le troisième soir ils auraient assez bien soupé, si l'eau eût été bonne à boire. Au lieu de se coucher dans une très mauvaise hôtellerie, nos voyageurs prennent un bateau tiré par des mules, lequel bateau devait ressembler, ou je me trompe fort, à feu le coche d'Auxerre. Ce malheureux véhicule fut envahi tout d'abord par plus de trois cents voyageurs que les bateliers s'arrachaient. Ils s'entassent donc tant bien que mal dans un de ces bateaux. La mule est attelée, on part, on va au pas. Tout d'un coup la machine s'arrête. Les voyageurs se sont endormis, dévorés par les cousins du rivage; on dort ainsi pendant trois ou quatre heures. Cependant le soleil se lève dans sa gloire italienne. Nos voyageurs se frottent les yeux. O surprise! le bateau ne marche pas depuis long-temps, il est attaché à un arbre du rivage; la mule déjeune dans un pré voisin, le batelier ronfle comme un sourd. Horace, quelque peu colère, coupe une branche de saule et tombe à grands coups de bâton sur le dormeur. Enfin, à dix heures du matin, ils avaient fait près de quatre grandes lieues. Mais notre ami Horace n'en pouvait plus; ses yeux étaient enflés et tout rouges. Cependant on parcourt la ville; on trouve à souper à grand'peine. Le lendemain, — jour heureux! — voici Varius, Plautus et Virgile, beaux esprits, nobles cœurs, qui viennent au-devant de leur ami le poète. On fait halte

dans une métairie; Horace se lave les yeux, Mécène s'en va jouer à la paume, Virgile se met au lit. Le doux Virgile était un homme qui aimait ses aises; il a été le plus heureux homme de son siècle; il ne s'est inquiété qu'une seule fois dans sa vie, lorsque son patrimoine lui fut arraché par violence. C'était un bonhomme, qui n'aimait que lui-même et qui faisait de l'égoïsme à lui tout seul. Mais, juste ciel! avec ce grand génie-là on pouvait être même un méchant homme! Ainsi, dans tout ce voyage à Brindes, c'est à peine si vous allez au pas. C'est un voyage sans agrément, où l'on est trop heureux de rencontrer parfois de l'eau fraîche. Cependant nos citadins se moquent à plaisir de tout ce qu'ils voient en leur chemin; ils se moquent du préfet de Fundies, ils se moquent des auberges et des aubergistes, ils se moquent des bateliers, des muletiers. Ils rencontrent des bouffons sur leur passage, un nommé Sarmentus et Metius Cicirrhus, qui se disent toutes sortes d'injures, peu plaisantes selon nous. Le soir venu, ils s'estimaient fort heureux de trouver un peu d'huile, un peu de vin, un lit dur, voire même, faut-il le dire? un peu de complaisance dans la servante du cabaret. Quoi donc! l'ami de Mécène, le favori impérial, l'ardent et heureux amoureux de tant de beautés souveraines, le poète du beau monde, voilà qu'il en est réduit à attendre et à attendre vainement une servante d'auberge! C'est à peine si le rêve licencieux de la nuit le vient consoler de cette amère déception.

De tout ce récit, moitié sérieux, moitié grotesque, vous tirerez comme nous cette conclusion, qu'il est en effet très étonnant qu'un grand seigneur comme Mécène, qu'un épicurien comme Horace, qu'un admirable égoïste comme Virgile, aient voyagé d'une façon si misérable. Où était donc la fortune, où était donc le respect qui devaient entourer nécessairement des hommes si haut placés dans la confiance et dans l'intimité de l'empereur?

Maintenant que nous avons expliqué de notre mieux quelle amitié s'était établie entre Horace et Mécène, nous devons présenter l'un à l'autre le poète Horace et l'empereur Auguste. — L'empereur, à la prière de Mécène et un peu aussi à la prière de Pollion, avait plus d'une fois témoigné de la bienveillance pour Horace, mais cette bienveillance était mêlée d'une crainte qui se comprend facilement. En effet, il s'agissait d'un poète satirique, d'un ami de Brutus, d'un esprit indépendant, toutes choses dont le maître du monde avait peur. Une fois qu'il était dans sa maison, Auguste redevenait le plus simple des hommes, et cela lui déplaisait fort de faire sans fin et sans cesse le

métier de roi. Il savait d'ailleurs qu'Horace avait courageusement, et avec une sincérité bien rare, loué tous les ennemis du trône nouveau : Lucius Sextius, Quintus Delius, Pompeïus Grosphus, Cassius de Parme, et Caton, et Brutus, et tous les ennemis de la fortune d'Octave. Mais enfin il fallut se rendre : Agrippa et Mécène répondaient d'Horace; les *Géorgiques* venaient d'être terminées, au grand triomphe de Virgile et d'Auguste, et ce beau poème était à lui seul toute une révolution pacifique. Non, jamais l'empereur n'avait autant aimé la poésie. Jamais il n'avait mieux compris l'influence toute-puissante des poètes; il devinait, il savait confusément qu'il aurait besoin de toutes ces louanges dans l'avenir; il savait que son pardon dans la postérité n'était qu'à ce prix : — relever les temples ruinés, rendre aux anciennes familles leur ancien lustre, élever des bibliothèques et des portiques, rétablir l'ordre dans les finances, révoquer les lois sanglantes du triumvirat, et enfin, et surtout, se mettre sous la protection des poètes. En effet, la poésie va aussi loin que l'histoire. Elle jette son voile de pourpre et d'or sur tous les crimes et sur toutes les misères; elle est la sauve-garde de plus d'un tyran, tout comme elle est la récompense suprême des plus royales vertus. — Après avoir vaincu tant de haines, l'empereur Auguste finit par vaincre Horace lui-même. — C'en est fait, le poète proclame l'adoption qu'il a faite; il obéit à l'enthousiasme universel; il s'écrie dans son délire que l'inspiration l'obsède, et qu'il lui faut célébrer la gloire de César, et qu'un jour, qu'avant peu il va l'entreprendre, ce poème.... poème inachevé, poème qui n'a jamais été entrepris, et que le poète Horace devait laisser au poète Virgile. Certes, Horace savait trop bien la portée de son talent pour jamais l'entreprendre, cette œuvre de longue haleine; il était tout-à-fait l'homme de l'inspiration lyrique. Il allait par sauts et par bonds dans ce domaine éclatant de la pensée : soit qu'il rappelle aux Romains leurs vieilles origines et leurs libertés antiques, soit qu'il honore à sa façon le courage de Régulus, soit qu'animé du feu de Pindare, il se mette à conter les dernières conquêtes de César, ou qu'il entreprenne l'éloge de Drusus, ou qu'il célèbre dans ses nobles vers le retour d'Auguste dans sa ville prosternée, ou qu'il compose les chants séculaires à la gloire d'Apollon et de Diane, ou qu'il rende au sénat d'éclatantes actions de graces pour les nouveaux honneurs que le sénat vient d'accorder au maître du monde, toujours vous trouverez l'homme inspiré, le poète fascinateur, la louange sans bassesse, le grand écrivain qui soumet toutes choses à sa poésie, et

même l'éloge de l'empereur. Dans cette partie toute politique de la poésie d'Horace, vous pouvez suivre à la trace les succès d'Auguste, le roi de son adoption. C'est là encore une face nouvelle dans l'histoire de ce grand poète. Célébrer à la fois le présent et le passé de la ville éternelle, accoupler dans ses vers Octave et Brutus! Je sais des gens, mais ceux-là ne savent pas un mot de cette adorable langue latine, qui n'ont point pardonné à l'ami de Mécène cette transformation inattendue. Ceux-là, laissons-les dire; ils font partie de ces faux stoïciens dont parle Horace dans ses satires. Sans nul doute, quand bien même l'ami de Mécène se serait abstenu de prendre sa part dans cette soumission universelle, Horace serait resté jusqu'à la fin le poète honoré et respecté que vous avez vu tout à l'heure. Il n'avait pas besoin d'entonner ces louanges pour faire sa fortune ou pour la maintenir. Ces louanges, il les a faites sans condition, comme un homme qui obéit à un enthousiasme unanime; non pas qu'Horace fût, comme on l'a dit, un républicain de la vieille roche, non pas qu'il eût un grand dévouement aux doctrines parricides de Brutus, mais il était avant tout un honnête homme; il savait que même le scepticisme doit avoir sa fidélité et son dévouement. Pour louer Octave, il avait attendu qu'Octave César s'appelât Auguste empereur; il avait attendu que Marc-Antoine, ce grand soldat, ce fragile et dernier espoir de la république expirée, eût perdu sa gloire et plus que sa gloire, son honneur, dans les bras impudiques de Cléopâtre; il avait attendu surtout que les plaies des guerres civiles, que les crimes affreux du triumvirat eussent été rachetés à force de clémence et de repentir; et quand, enfin, la cause de la liberté fut perdue, quand l'armée même eut été domptée, quand la paix universelle jeta enfin son sourire d'amour et de bienveillance sur le monde romain, que la paix seule pouvait sauver un instant, alors Horace se crut en droit d'aimer l'empereur et de le chanter dans ses vers. L'empereur de son côté, l'empereur, qui se connaissait en louanges, accepta avec empressement les louanges d'Horace. Virgile, il est vrai, lui convenait davantage; il se faisait moins de bruit autour de la personne de Virgile. Aussi l'empereur attendit la mort de Virgile pour s'attacher plus particulièrement à Horace, il voulait en faire son secrétaire intime : « Il faut, disait-il à Mécène, il faut m'amener notre ami Horace; il écrira mes lettres, maintenant que je suis vieux et infirme. » Eh bien! voilà certes ce qui peut s'appeler de la philosophie et de la sagesse : le poète refusa tant d'honneur. Lui aussi il répondit qu'il était vieux, qu'il était malade, qu'il avait besoin de repos

et de solitude, qu'il demandait la permission de passer quelques longs mois de chaque année dans sa maison de Sabine. En même temps il suppliait l'empereur d'accepter avec bienveillance le recueil de ses œuvres : « Mon aimable débauché, mon joli petit homme, disait l'empereur, Dyonisius m'a remis votre petit volume ; c'est vraiment un livre de votre taille. Mais pourquoi donc vos livres n'ont-ils pas un ventre comme vous en avez un?» Ainsi parlait, ainsi plaisantait le maître du monde, un peu brutalement, comme on voit. Toutefois ce qu'Auguste aimait le mieux dans les œuvres d'Horace, ce n'étaient pas les odes à la louange d'Auguste, les odes à la louange de Tibère et de Drusus; ce n'étaient même pas les satires, quoique leur ton familier plût beaucoup à l'empereur : c'étaient les épîtres, ces simples discours en vers dans lesquels le poète a développé, avec la familiarité la plus aimable, les plus faciles préceptes de la vie; code charmant de la vie élégante, heureuse, telle que l'avait faite un nouveau règne. Eh! que parlions-nous tout à l'heure de l'ancienne république et des vieilles mœurs, de Brutus et de Cassius? Il s'agissait bien de cela, sur ma parole! Depuis trente années déjà, la république était morte, la dernière génération des vieux Romains avait été emportée dans la tempête. C'en était fait à tout jamais de la Rome de Brutus et de Caton ; il ne s'agissait plus que de la Rome des Césars.

Laissons donc son importance politique à l'ode romaine; elle a joué un grand rôle dans l'apaisement des esprits, elle a popularisé le règne nouveau, elle a absous l'empereur Auguste de toutes les violences et de tous les crimes d'Octave. Horace a porté l'ode à son plus haut degré de perfection et de puissance. Il lui a donné tous les tons, il lui a fait parler tous les langages, il lui a fait célébrer la gloire des armes et le bonheur de la paix, la vieille république et la monarchie nouvelle, Brutus et l'empereur Auguste, Régulus et la courtisane Neera, le vin et la liberté, les lauriers d'Actium et les roses de Pœstum. Horace a fait de l'ode une tribune, il en a fait une histoire, il en a fait une chanson bachique et un billet d'amour. Depuis lui, vous savez ce que l'ode est devenue : elle est devenue une déclamation (*ut declamatio fias*), comme dit Juvénal.

Dans la lettre de l'empereur que nous citions tout à l'heure, l'empereur Auguste se plaignait à son poète de n'avoir pas eu de place dans les épîtres. Il avait bien compris qu'Horace n'avait pas osé encore se permettre tant de liberté; mais enfin, puisque le maître le voulait absolument, il fallait obéir. — L'empereur eut donc son

épître, l'épître était difficile à écrire, car cette fois il s'agissait en même temps d'être grave sans être pédant, d'être malin sans être cruel. En effet, de quoi donc parler à Auguste pour ne pas lui déplaire et pour ne faire de mal à personne? Allons, nous lui parlerons des arts et de la littérature; nous lui dirons que ce peuple romain, qui aime tant son maître et qui se connaît si bien en grands hommes, ne se connaît pas si fort en beaux esprits et en beaux livres. « Votre peuple, seigneur, a pris en belle passion les plus vieux poètes et les plus vieux prosateurs d'autrefois. Il s'en tient à la loi des douze Tables, au livre des Pontifes, aux antiques volumes de prophétie dictés par les Muses elles-mêmes sur le mont Albin. Pour eux, le mont Albin, c'est le Parnasse; la nymphe Égérie est une Muse; ils mesurent les poètes au nombre des années. » Ainsi, Horace se plaint au nom de tous ses contemporains et de lui-même. Il demande à Auguste pourquoi donc son peuple romain a si grand peur des poètes contemporains. « Ce n'est pas, dit-il, qu'à tout prendre nous ne soyons inondés de trop de vers; tout le monde fait des vers aujourd'hui, le médecin, le forgeron, l'ignorant, le savant; moi-même, en me levant, je demande mes tablettes..... quel ridicule travers! Et pourtant c'est une si belle chose, la poésie! » — « Vous avez aimé Virgile, seigneur; vous avez aimé Varius. Ah! si ma poésie répondait à mon courage, vous verriez ma muse prendre son essor, » et tout le reste de cette pièce admirable, qui commence comme une épître, qui finit comme une ode..... un modèle que Boileau a gâté en l'imitant.

Nous ne ferons pas l'éloge des épîtres; c'est la partie la plus populaire de cette œuvre poétique. Toute la morale antique, la plus sage et la plus honnête philosophie, sont contenues dans cette espèce de satire adressée à des absens. Le poète s'y retrouve sans cesse à côté de l'orateur, à côté du philosophe, à côté de l'homme du monde. C'est une comédie vivante, où les vices et les ridicules sont poursuivis avec la plus excellente bonne grace et la meilleure bonne foi. Aimables pages, écrites avec un abandon si heureux, avec un enjouement si aimable, où les mœurs, la littérature, la philosophie, l'élégance, les anecdotes, les petits faits de chaque jour, sont consignés avec une grace parfaite. C'est là surtout que la malice est naïve, que la vérité est sans art, que la philosophie est sans faste, que l'ornement est naturel; c'est là surtout que vous retrouvez l'atticisme et la grace athénienne; point d'emphase, point de mensonge, point de flatterie; le poète lui-même s'y montre avec modération; les pensées, les maximes, les lois du monde nouveau, s'y produisent

sans cruauté, sans déclamation. Là nous avons trouvé tous nos proverbes; là nous avons rencontré, écrit quinze cents ans à l'avance, le siècle entier de Louis XIV. A cette école d'une philosophie indulgente, Boileau s'est formé, Voltaire a pris la bonhomie et l'imprévu de sa poésie légère, — la bonhomie de Voltaire! le mot est écrit, et je ne le retire pas; — en un mot, toute la conversation des peuples policés, des nations élégantes, des cours oisives, cet art exquis de tout dire, ces formules vives et nettes, cette familiarité choisie qui fait de tout homme d'esprit l'égal des plus grands seigneurs, où donc les avez-vous trouvés pour la première fois? dans les épîtres d'Horace et nulle autre part.

Quelle poésie en effet, cette poésie qui a produit l'épître aux Pisons, — c'est-à-dire l'Art poétique! — Dans la pensée d'Horace, c'était là une épître de plus tout simplement. La postérité en a fait un traité complet d'art et de goût, de poésie et d'élégance. Lucius Pison était un ami d'Horace; dans cette noble maison se réunissaient les amis de Mécène, qui ne pouvait plus les recevoir. C'était une espèce d'hôtel de Rambouillet, où se débattait chaque soir l'art d'écrire : les deux fils de Pison faisaient eux-mêmes d'assez jolis vers, si jolis qu'Horace leur persuade de n'en plus faire : c'est si triste un mauvais poète! et c'est si difficile à faire, un beau poème! Et en preuve, Horace développe, à la façon du génie, les règles de ce grand art. Jamais l'illustre poète, qui touchait à sa fin, n'a écrit rien de plus net, de plus vif, de plus complet. Il parle de la poésie comme un homme qui est plein de son sujet; il ouvre la route à l'Art poétique de Boileau; il unit ainsi par un lien indestructible ces deux grands siècles littéraires, le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV.

Peu après ce dernier effort du poète, Horace eut la douleur de perdre son protecteur, son ami, Mécène. Fidèle jusqu'à la fin à cette amitié si tendre et si dévouée, Mécène avait écrit dans son testament à l'empereur Auguste : Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même; *Horatii Flacci ut mei esto memor*. Soins inutiles! Horace l'avait promis dans un moment d'enthousiasme, il ne devait pas survivre à Mécène. Horace s'estima heureux de tenir cette parole lyrique. L'ennui le prit quand il se vit seul dans cette ville qui pleurait Mécène, et il se laissa mourir à l'âge de cinquante-sept ans, non pas sans avoir institué l'empereur son légataire universel. L'empereur accepta ce testament d'un homme qui avait été, sans le savoir, un des plus utiles instrumens de sa puissance; il ordonna de magnifiques obsèques pour le poète qui l'avait tant chanté, et, comme l'avait dit

Mécène dans son testament, il se souvint d'Horace autant que de Mécène, car celui-ci fut enseveli à côté de celui-là.

Ainsi l'empereur Auguste, privé de Mécène, d'Agrippa, de Virgile, d'Horace, de ses amis, de ses conseils, de ses poètes; privé de Drusus, juste ciel! resta seul pour clore d'une main ferme et bienveillante ce siècle de la poésie, de l'ordre et de l'obéissance, qu'il avait ouvert par tant de cruautés et avec tant de terreurs personnelles.

Encore une fois, à propos de ces rares esprits qui échappent à l'analyse, comme fait le parfum d'un bouquet de belles fleurs au printemps, méfiez-vous des interprètes, des commentateurs, des biographes, des traducteurs en prose et même des traducteurs en vers. Les gros volumes, écrits à propos d'un chef-d'œuvre de trois cents pages, ne sont bons qu'à jeter toutes sortes de tristesses sur ces douces lectures des gens heureux, c'est-à-dire des gens sages. Tel qui lirait avec délices son poète favori, sans commentaires, le rejette avec dédain lorsqu'il le voit enveloppé de cent mille annotations. On raconte que le philosophe Condorcet, qui fuyait l'échafaud, s'arrêta un jour dans un cabaret de village. Le malheureux proscrit était vêtu comme un mendiant; il demanda du pain et du vin, et, en attendant ce maigre repas, il se mit à lire, avec l'attention d'un condamné qui oublie ses tortures, un mince volume, si mince qu'il tiendrait dans trente-quatre pages du livre de M. Walckenaër. A l'aspect de ce beau petit livre qui tirait de ce mendiant affamé un si poétique sourire, voilà nos Brutus de cabaret qui s'inquiètent; ils ont deviné qu'il y a un poète dans ces pages, qu'un philosophe est caché sous ces haillons. Aussitôt on saisit Condorcet, on le jette dans la prison du lieu, et, comme on lui avait arraché son *Horace* (pièce de conviction!), il s'empoisonne en oubliant le *justum et tenacem!* Soyez-en sûrs, l'*Horace* que lisait Condorcet était un petit volume sans commentaires. S'il n'avait eu sous la main qu'un *Horace variorum*, ou seulement les notes de Jean Bond, le proscrit aurait remis sa lecture à un instant plus propice. A quoi tient la vie des hommes! Condorcet a été perdu par le petit Elzévir de 1676. Il eût été sauvé, à coup sûr, par l'*Horace* en deux tomes in-8°, et surtout par la traduction de M. Walckenaër.

JULES JANIN.

SUR

LA PARESSE.

A M. B...

« Oui, j'écris rarement, et me plais de le faire.
« Non pas que la paresse en moi soit ordinaire,
« Mais, sitôt que je prends la plume à ce dessein,
« Je crois prendre en galère une rame à la main. »

Qui croyez-vous, mon cher, qui parle de la sorte?
C'est Alfred, direz-vous, ou le diable m'emporte!
Non, ami. Plût à Dieu que j'eusse dit si bien,
Et si net, et si court, pourquoi je ne dis rien!
L'esprit mâle et hautain dont la sobre pensée
Fut dans ces rudes vers librement cadencée
(Otez votre chapeau), c'est Mathurin Regnier,
De l'immortel Molière immortel devancier,

Qui ploya notre langue, et dans sa cire molle
Sut pétrir et dresser la romaine hyperbole;
Premier maître jadis sous lequel j'écrivis,
Alors que du voisin je prenais les avis,
Et qui me fut montré, dans l'âge où tout s'ignore,
Par de plus fiers que moi qui l'imitent encore;
Mais la cause était bonne, et, quel qu'en soit l'effet,
Quiconque m'a fait voir cette route, a bien fait.
Or, je me demandais hier dans la solitude :
Ce cœur sans peur, sans gêne et sans inquiétude,
Qui vécut et mourut dans un si brave ennui,
S'il se taisait jadis, qu'eût-il fait aujourd'hui?
Alors à mon esprit se présentaient en hâte
Nos vices, nos travers, et toute cette pâte
Dont il aurait su faire un plat de son métier
A nous désopiler pendant un siècle entier:
D'abord le grand fléau qui nous rend tous malades,
Le seigneur Journalisme et ses pantalonnades,
Ce droit quotidien qu'un sot a de berner
Trois ou quatre milliers de sots, à déjeuner;
Le règne du papier, l'abus de l'écriture,
Qui d'un plat feuilleton fait une dictature,
Tonneau d'encre bourbeux par Fréron défoncé,
Dont, jusque sur le trône, on est éclaboussé;
En second lieu, nos mœurs, qui se croient plus sévères
Parce que nous cachons et nous rinçons nos verres,
Quand nous avons commis, dans quelque coin honteux,
Ces éternels péchés dont pouffaient nos aïeux;
Puis nos discours pompeux, nos fleurs de bavardage,
L'esprit européen de nos coqs de village,
Ce bel art si choisi d'offenser poliment,
Et de se souffleter parlementairement;
Puis nos livres mort-nés, nos poussives chimères,
Pâture des portiers; et ces pauvres commères,
Qui, par besoin d'amans, ou faute de maris,

Font du moins leur besogne en pondant leurs écrits;
Ensuite, un mal profond, la croyance envolée,
La prière inquiète, errante et désolée,
Et, pour qui joint les mains, pour qui lève les yeux,
Une croix en poussière et le désert aux cieux;
Ensuite, un mal honteux, le bruit de la monnaie,
La jouissance brute et qui croit être vraie,
La mangeaille, le vin, l'égoïsme hébété,
Qui se berce en ronflant dans sa brutalité;
Puis un tyran moderne, une peste nouvelle,
La Médiocrité, qui ne comprend rien qu'elle,
Qui, pour chauffer la cuve où son fer fume et bout,
Y jetterait le bronze où César est debout,
Instinct de la bazoche, odeur d'épicerie,
Qui fait lever le cœur à la mère patrie,
Capable, avec le temps, de la déshonorer,
Si sa fierté native en pouvait s'altérer;
Ensuite un tort léger, tant il est ridicule,
Et qui ne vaut pas même un revers de férule,
Les lamentations des chercheurs d'avenir,
Ceux qui disent : Ma sœur, ne vois-tu rien venir?
Puis, un mal dangereux, qui touche à tous les crimes,
La sourde ambition de ces tristes maximes,
Qui ne sont même pas de vieilles vérités,
Et qu'on vient nous donner comme des nouveautés;
Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire,
Carmagnole en haillons volée à Robespierre,
Charmante garde-robe où sont emmaillottés
Du peuple souverain les courtisans crottés;
Puis enfin, tout au bas, la dernière de toutes,
La fièvre de ces fous qui s'en vont par les routes
Arracher la charrue aux mains du laboureur,
Dans l'atelier désert corrompre le malheur,
Au nom d'un Dieu de paix qui nous prescrit l'aumône,
Traîner au carrefour le pauvre qui frissonne,

D'un fer rouillé de sang armer sa maigre main,
Et se sauver dans l'ombre en poussant l'assassin.

Qu'aurait dit à cela ce grand traîneur d'épée,
Ce flaneur « qui prenait les vers à la pipée? »
Si dans ce gouffre obscur son regard eût plongé,
Sous quel étrange aspect l'eût-il envisagé?
Quelle affreuse tristesse, ou quel rire homérique,
Eût ouvert ou serré ce cœur mélancolique?
Se fût-il contenté de nous prendre en pitié,
De consoler sa vie avec quelque amitié,
Et de laisser la foule étourdir ses oreilles,
Comme un berger qui dort au milieu des abeilles?
Ou bien, le cœur ému d'un mépris généreux,
Aurait-il, là-dessus, versé, comme un vin vieux,
Ses hardis hiatus, flot jailli du Parnasse,
Où Despréaux mêla sa tisane à la glace?
Certes, s'il eût parlé, ses robustes gros mots
Auraient de pied en cap ébouriffé les sots;
Qu'il se fût abattu sur une telle proie,
L'ombre de Juvénal en eût frémi de joie,
Et, sur ce noir torrent qui mène tout à rien,
Quelques mots flotteraient, dits pour les gens de bien.
Franchise du vieux temps, muse de la patrie,
Où sont ta verte allure et ta sauvagerie?
Comme ils tressailleraient, les paternels tombeaux,
Si ta voix douce et rude en frappait les échos!
Comme elles tomberaient, nos gloires mendiées,
De patois étrangers nos muses barbouillées,
Devant toi qui puisas ton immortalité
Dans ta beauté féconde et dans ta liberté!
Avec quelle rougeur et quel piteux visage
Notre bégueulerie entendrait ton langage,
Toi qu'un juron gaulois n'a jamais fait bouder,

Et qui, ne craignant rien, ne sais rien marchander!
Quel régiment de fous, que de marionnettes,
Quel troupeau de mulets dandinant leurs sonnettes,
Quelle procession de pantins désolés,
Passeraient devant nous, par ta voix appelés!
Et quel plaisir de voir, sans masque ni lisières,
A travers le chaos de nos folles misères,
Courir en souriant tes beaux vers ingénus,
Tantôt légers, tantôt boiteux, toujours pieds nus!
Gaieté, génie heureux, qui fus jadis le nôtre,
Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
Dans l'éternel bon sens, lequel est né français,
Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues?
L'aigle s'est-il lassé de planer dans les nues,
Et de tenir toujours son regard arrêté
Sur l'astre tout-puissant d'où jaillit la clarté?

Voilà donc, l'autre soir, quelle était ma pensée,
Et plus je m'y tenais la cervelle enfoncée,
Moins je m'imaginais que le vieux Mathurin
Eût montré, de ce temps, ni gaieté ni chagrin.
Hé quoi! me direz-vous, il nous eût laissé faire,
Lui qu'un mauvais dîner pouvait mettre en colère!
Lui qui s'effarouchait, grand enfant sans raison,
D'une femme infidèle, et d'une trahison!
Lui qui se redressait comme un serpent dans l'herbe,
Pour une balourdise échappée à Malherbe,
Et qui poussa l'oubli de tout respect humain
Jusqu'à daigner rosser Berthelot de sa main!
Oui, mon cher, ce même homme, et par la raison même
Que son cœur débordant poussait tout à l'extrême,
Et qu'au moindre sujet qui venait l'animer,
Sachant si bien haïr, il savait tant aimer,

Il eût trouvé ce siècle indigne de satire,
Trop vain pour en pleurer, trop triste pour en rire,
Et, quel qu'en fût son rêve, il l'eût voulu garder.
Certe, il n'est que trop simple, à qui sait regarder,
De comprendre pourquoi tout est malade en France;
Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence,
Celui des gens de cœur, leur inutilité.
Mais à quoi bon venir prêcher la vérité
Et devant les badauds étaler sa faconde,
Pour répéter en vers ce que dit tout le monde?
Sur notre état présent qui s'abuse aujourd'hui?
Comme dit Figaro, qui trompe-t-on ici?
D'ailleurs, est-ce un plaisir d'exprimer sa pensée?
L'hirondelle s'envole, un goujat l'a blessée;
Elle tombe, palpite et meurt, et le passant
Aperçoit par hasard son pied taché de sang.
Hélas! pensée écrite, hirondelle envolée!
Dieu sait par quel chemin elle s'en est allée,
Et quelle main la tue au sortir de son nid!
Non, j'en suis convaincu, Mathurin n'eût rien dit.

Ce n'est pas, en parlant, qu'il en eût craint la suite;
Sa tête allait bon train, son cœur encor plus vite,
Et de lui dire non à ce qu'il avait vu,
Un journaliste même eût été mal venu.
Il n'eût pas craint non plus que sa faveur trahie
N'eût fait au cardinal rayer son abbaye.
Des complimens de cour et des canonicats,
Si ce n'est pour l'argent, il n'en fit pas grand cas.
Encor moins eût-il craint qu'on fût venu lui dire :
Et vous, d'où venez-vous pour faire une satire?
De quel droit parlez-vous, n'ayant jamais rien fait
Que d'aller chez Margot, sortant du cabaret?
Car il eût répondu : N'en soyez point en peine;

Plus que votre bon sens ma déraison est saine;
Chancelant que je suis de ce jus du caveau,
Plus honnête est mon cœur, et plus franc mon cerveau
Que vos grands airs chantés d'un ton de Jérémie.
A la barbe du siècle il eût aimé sa mie,
Et qui l'eût abordé n'aurait eu pour tout prix
Que beaucoup de silence et qu'un peu de mépris.

Ami, vous qui voyez vivre, et qui savez comme,
Vous dont l'habileté fut d'être un honnête homme,
A vous s'en vont ces vers, au hasard ébauchés,
Qui vaudraient encor moins s'ils étaient plus cherchés.
Mais vous me reprochez sans cesse mon silence;
C'est vrai, l'ennui m'a pris de penser en cadence,
Et c'est pourquoi, lisant ces vers d'un fainéant
Qui n'a fait que trois pas, mais trois pas de géant,
De vous les envoyer il m'a pris fantaisie,
Afin que vous sachiez comment la poésie
A vécu de tout temps, et que les paresseux
Ont été quelquefois des gens aimés des dieux.
Après cela, mon cher, je désire et j'espère
(Pour finir à peu près par un vers de Molière)
Que vous vous guérirez du soin que vous prenez
De me venir toujours jeter ma lyre au nez.

ALFRED DE MUSSET.

SOUVENIRS

DES AÇORES.

Les Açores se composent de neuf îles qui se divisent en trois groupes séparés par une mer orageuse. Au sud s'étend l'île de Saint-Michel, la plus riche et la plus peuplée de toutes; la petite île de Sainte-Marie est son satellite. A l'ouest et au nord, on rencontre Fayal, le Pic, Saint-George, Gracieuse et Terceire. Les deux îlots de Florès et de Corvo se perdent dans l'Océan à plus de soixante-dix lieues à l'ouest. Ces différentes îles, qui sont évidemment le produit d'éruptions volcaniques, se lient, dit-on, par une suite de rochers sous-marins aux îles de Madère et de Porto-Santo, et de Madère vont rejoindre le continent africain. Suivant cette opinion, qui est à la fois celle des savans et du peuple, les Açores seraient un prolongement de la chaîne de l'Atlas, proviendraient de la même convulsion de la nature, et devraient compter parmi les archipels de l'Afrique.

Je ne saurais rendre l'impression agréable que j'éprouvai à la vue de l'île de Saint-Michel. C'était au milieu d'un hiver froid et pluvieux que j'avais quitté la France, et, quinze jours après mon départ, je me trouvais sous un ciel pur, jouissant d'une délicieuse chaleur. Nous cotoyions la partie méridionale de l'île; les grosses vagues uniformes que roule l'Océan, quand un calme subit succède à la tempête, avaient

conservé le bleu foncé de la haute mer; le ciel était de la même couleur. Entre les rochers du rivage et les montagnes couvertes d'oliviers sauvages se dessinaient une multitude de petites maisons blanches qu'entouraient des orangers et des arbustes qui m'étaient inconnus. Pour la première fois, j'étais charmé par le spectacle de la vive végétation du midi; j'admirais la largeur des feuilles, leur verdure foncée; mes yeux étaient éblouis de la multitude infinie des fleurs de toutes nuances. Mais les beautés de la nature causent une émotion plus vive que prolongée, et, une fois débarqué à Punta del Gada, tout occupé à examiner la ville, à regarder les maisons, à observer les habitans, leurs attitudes et leurs physionomies, j'oubliai la mer, le soleil et tous les végétaux. Je me trouvais dans une ville grande, riche, propre et pleine de grace. Au centre de la ville, le long de la mer, était une place de marché couverte de patates, d'ignames, d'oranges et de limons. Des paysans grands et forts, bien vêtus, mais sans chaussures, le cou et les épaules protégés contre l'ardeur du soleil par des basques de drap qui pendent de leurs coiffures, parcouraient la place en tous sens, un long bâton blanc à la main. J'étais frappé de la lenteur des démarches et de la vivacité des gestes. Ma curiosité fut surtout attirée vers les rues étroites et tortueuses qui de toutes parts viennent aboutir à ce large quai. Mes regards se portaient sur ces petites jalousies à treillages minces et serrés qui entourent tous les balcons. Chacun des panneaux, pas plus large qu'un petit carreau de vitre, s'ouvrait et se fermait rapidement sous la main des jeunes filles de la maison, accourues pour voir passer un étranger. Les doigts agiles semblaient presser les touches d'un clavier et faisaient bien un peu vibrer mon cœur. Cette petite jalousie se lève et se baisse d'une façon si capricieuse, cet œil noir paraît et disparaît avec une telle intermittence, qu'à vingt ans on a peine à ne pas se croire le héros de quelque aventure; mais votre maîtresse inconnue disparaît tout à coup, et ce rêve d'un instant s'envole avec elle.

Saint-Michel a vingt-cinq lieues de long, et sa largeur varie entre deux et quatre lieues; une arête de montagnes qui tient tout le milieu de l'île court de l'est à l'ouest, et s'abaisse seulement vers le centre, entre Punta del Gada et Ribeira-Grande, que rapproche la seule route transversale praticable aux voitures. Aux deux extrémités, l'île s'élargit un peu, et les montagnes, dans leur renflement, cachent de profondes vallées. Du côté de l'est, il en est une si bien couverte par les cimes qui l'entourent, qu'on se croirait sur un continent. On n'entend plus le murmure de la mer ni le sifflement des vents. Si ce

n'était l'éclat du ciel et la vigueur de la végétation, on dirait une gorge des Alpes. Ce lieu, appelé Furnas, jouit dans Saint-Michel d'une juste réputation. Il est rempli de sources sulfureuses si abondantes, qu'elles forment un ruisseau qui s'échappe par une gorge pour se jeter dans la mer, et mérite son nom de la Rivière Chaude. Le sol est partout couvert de soufre; souvent il brûle les pieds, et la chaleur des eaux sulfureuses est si grande, que plusieurs d'entre les sources servent aux habitans à faire cuire leurs ignames. Auprès de ces eaux sulfureuses coulent des ruisseaux ferrugineux, et tout à côté une source, dont l'eau a la saveur de l'eau de Seltz, se répand en cascades. Le chemin pour aller aux Furnas est on ne peut plus agréable; il suit pendant cinq lieues, jusqu'à la petite ville de Villa Franca, le rivage méridional de l'île, tantôt tournant des écueils, tantôt se rapprochant de la mer. Cette côte est semée de ces petites maisons blanches dont j'ai déjà parlé; elles se déroulent en gracieux chapelets, se réunissent en hameaux, et forment des villages que sépare une admirable culture. Après Villa Franca, on commence à gravir la montagne inculte, et l'on parcourt pendant quatre heures des bois agrestes jusqu'au moment où la vallée, avec sa riche verdure, s'ouvre devant vous. A l'autre extrémité de l'île, à onze lieues de Punta del Gada, on rencontre des sites à peu près semblables à ceux des Furnas; mais la nature est là plus sauvage, les montagnes sont plus escarpées, et leurs flancs défendent des lacs profonds contre les invasions de l'Océan. — Les chemins sont si mauvais et les côtes si raides, qu'il n'y a pas moyen de faire ces courses autrement que sur des ânes; ceux de Saint-Michel sont grands et forts, et cette modeste monture, bien qu'elle soit sans selle ni bride, n'est pas, à tout prendre, trop désagréable. On s'assied de côté sur une espèce de bât, les jambes pendantes, et libre de tout souci. Un petit garçon, avec un bâton muni d'un aiguillon, conduit votre bête et l'anime par ses cris répétés; l'âne et l'enfant peuvent ainsi courir cinq à six lieues sans s'arrêter, et on irait passablement son chemin, si tout le long de la route votre guide n'apprenait, à ceux qu'il rencontre, que ce seigneur qui est là sur son âne est un étranger, un Français, qui veut toujours aller au galop.

Le territoire de Saint-Michel, ainsi que celui de toutes les Açores, se partage en deux zônes bien distinctes. Le rivage est fertile et peuplé; tout ce qui s'éloigne de la mer est aride et montueux. Il est cependant quelques lieux intermédiaires coupés de vallons qui offrent un aspect véritablement enchanteur. De ces points seulement on

peut apprécier toute la grace du paysage, et reconnaître la richesse de cette végétation exubérante. Ailleurs, les murs élevés qui protègent les orangers et les bananiers contre le vent de mer interceptent la vue, et donnent un aspect sombre à cette terre si fertile. Il faut planer sur un grand espace, ou bien pénétrer dans l'intérieur des *Quintas* au milieu des bouquets d'orangers. L'oranger est la providence de l'île, sa richesse et sa parure. J'ai vu des bois d'orangers sous lesquels on pouvait se promener à cheval, et l'on m'a dit qu'un de ces arbres avait produit dans la saison vingt-deux mille oranges. Chaque année, trois cents navires chargés de fruits partent pour l'Angleterre.

La population de Punta del Gada, bien que cette ville soit la seule place de commerce de l'île, est uniquement nobiliaire et agricole; à peine si l'on aperçoit dans les rues quelques boutiques de mince apparence; le commerce extérieur se fait par des Anglais qui, la plupart, sont fort riches, et le consul-général de sa majesté britannique, grace aux oranges, se considère comme le seigneur châtelain de Saint-Michel. Ce personnage ne sort jamais qu'en uniforme, boutonné jusqu'au menton malgré la chaleur; il est poudré à blanc, et porte sur la tête un chapeau à cornes orné d'une grande plume noire. Pour témoigner de son empire, il se pose solennellement sur le petit belvédère de sa maison, et semble, avec sa longue lunette, vouloir gouverner la mer. Dans toutes les possessions portugaises, les agens anglais prennent des airs de grandeur insupportables, et affectent une importance qui, pour être réelle, n'en est pas moins fort ridicule; ils ont sans cesse à la bouche le mot de sa majesté britannique, et le moindre sujet anglais se croit une émanation de la divinité lointaine. Tous ces Anglais, même ceux qui sont nés sur cette terre douce et hospitalière, vivent en étrangers au milieu de ceux qui les entourent; ces marchands grossiers n'ont pas de patrie réelle, et se renferment dans leur égoïsme, leur dédain et leur cupidité. Laissons là les Anglais, que l'on rencontre partout, et parlons des véritables habitans de l'île.

La noblesse réside dans la capitale, où l'on trouve une société qui n'est pas sans intérêt. Par exemple, pour en jouir, il faut savoir la prendre comme elle est, accepter les prétentions et passer largement sur le chapitre des ridicules. Toutes les vanités de province sont portées, dans les îles, à un degré ailleurs inconnu. Le hobereau qui règne sans contestation sur le monde étroit qui l'entoure, s'exalte dans son importance, et s'il s'incline devant le capitaine-général ou le grand seigneur de Lisbonne, c'est toujours avec un arrière-soupçon

de valoir au fond beaucoup mieux qu'eux. Il est curieux d'entendre l'habitant de Saint-Michel dire avec sa feinte humilité : « Je ne suis jamais sorti de ma petite île, je ne sais pas comment vont les choses sur le continent, mais il me semble qu'ici tout se passe fort bien! » Le fait est qu'à l'abri des commotions politiques qui ont désolé la métropole, ces nobles, d'une race peu illustrée, mènent une vie fort douce, et jouissent d'un bien-être depuis long-temps inconnu au Portugal. Leur luxe discordant ne manque pas de magnificence. Les maisons ont assez grand air; les salons de réception sont vastes; d'épais rideaux de soie tranchent sur les maigres et longs canapés de jonc. Les grands ramages et les franges pendantes font un peu oublier la nudité de l'appartement. Au milieu d'immenses chambres à coucher toutes dégarnies, s'élèvent de riches baldaquins, et les draps et les oreillers sont bordés de dentelles. Partout on voit de lourds plateaux d'argent ciselé, et quelques personnes ont des services entiers de vaisselle plate. Quant au paysan, il manque de beaucoup d'objets qui seraient indispensables au plus pauvre habitant de nos campagnes. Les murs intérieurs de sa chaumière, si jolie et si proprette au dehors, sont entièrement nus; les fenêtres sans vitres laissent passer le vent; il ne possède pas même un lit, mais la famille entière s'étend avec volupté sur une natte de joncs, elle respire un air embaumé. Le climat supplée à tout, et nulle part je n'ai vu une population de meilleure apparence. Cette tiède atmosphère engourdit voluptueusement les sens en réveillant les facultés sensibles de l'ame. Je voudrais envoyer respirer un air si doux et si balsamique à toutes ces personnes chagrines, qui jugent leur prochain avec sévérité, et n'ont pas plus d'indulgence pour les fautes du cœur que de commisération pour ses peines.

L'amour, quand il n'est pas la plus sérieuse des choses de ce monde, est la plus amusante; aucune de ses formes n'est indifférente; ses fantaisies nous charment, et ses mille détails nous captivent. Aussi, en arrivant dans un pays méridional, étais-je fort empressé de connaître la vérité sur ce que se plaisent à raconter tant d'auteurs dans le genre espagnol, et, à ma grande surprise, je trouvai que les apparences étaient à peu près telles qu'ils les dépeignent; mais leur exactitude s'arrête à la description du matériel de l'amour, ils blessent la réalité des sentimens, et donnent sur les femmes du Midi des idées bien étranges. Sans doute, il est une coquetterie que les Françaises ne savent pas, et qui a besoin, pour éclore, de la chaleur du soleil. Coquetterie pour coquetterie, celle-là en vaut bien

une autre, et l'ignorance des subtilités de l'esprit ne la rend pas plus grossière; au moins s'adresse-t-elle à l'imagination, qui est la droite route du cœur. Derrière les obstacles matériels où elle est retranchée, la jeune fille se montre agaçante et hardie, sans cesser d'être modeste, et peut impunément sourire au jeune homme qui lui jette une rose en passant et lui souhaite le bonheur. Dans les pays chauds, l'habitude de vivre en plein air rend très sociable; on cause avec tous ceux qu'on rencontre; la rue devient un salon, et cette galanterie répandue dans toute l'atmosphère ne paraît qu'un délicat hommage offert à la beauté. Après tout, ces fantaisies du cœur jouent le rôle de la conversation chez nous, et comme elle, pas plus qu'elle, sont tantôt innocentes et tantôt criminelles. Quelquefois elles conduisent à de sérieuses passions; souvent elles servent des intrigues. D'ordinaire cette coquetterie à vue est sans conséquence; elle n'atteint pas la pureté des sentimens des femmes, et peut durer des années entières, sans que de part et d'autre on y attache la moindre importance. C'est que, si l'oisiveté des hommes et la stérilité de leur esprit les portent là plus qu'ailleurs à la galanterie, ils sont peut-être moins qu'en d'autres pays capables de passion. Les longues factions sous une fenêtre, et la mince faveur d'y être souffert, emploient le temps et suffisent à la vanité. Le pire est que les manières des hommes s'imprégnent d'une coquetterie toute féminine, et l'on voit dans les rues de jeunes fats minaudant avec l'affectation puérile des jolies femmes surannées. Ces galans, les jambes raides et piquées sur les étriers, le corps serré et la tête penchée en arrière, font agréablement caracoler leurs rosses, et dirigent sur tous les balcons des regards plus supplians que téméraires. Ils passent ainsi innocemment la matinée à distribuer leurs œillades languissantes, et n'ont certes aucune des allures des héros de Lope de Vega. Le Midi est le pays des contrastes; on y rencontre de tout. La valeur la plus téméraire brille à côté de la dernière lâcheté; le dévouement chevaleresque apparaît au milieu du grossier égoïsme. Peut-être quelques ames sont-elles encore susceptibles d'éprouver des passions fortes et exclusives, mais il ne faut pas généraliser ces très rares exceptions, pas plus que donner aux grandes dames, qui ne se montrent jamais aux fenêtres, des façons de grisettes. Deux choses seulement sont vraies : toutes les femmes ont une tournure d'esprit romanesque; presque toutes aussi ont une grace naturelle, une dignité dans le port et un langage du cœur, qui rendent possible à un homme distingué d'éprouver un attachement sérieux et délicat pour une femme de la condition la

plus commune. La ressemblance des manières dans toutes les classes est ce qui frappe avant tout un étranger. Les dames de la meilleure compagnie jetteront leur manteau sur l'épaule de la même façon qu'une paysanne. Bien qu'un peu plus raffinée, leur conversation sera la même. Elles ont les mêmes plaisirs, la même poésie, et leur cœur vibre sous l'impulsion de sentimens analogues.

On est accoutumé en France à exiger beaucoup des personnes qui se vouent à Dieu; on les isole complètement du monde, et notre indifférence ne permet pas un seul instant de relâche à leur ascétisme. Ce fut donc avec surprise que je vis toutes les pieuses nonnes de Punta del Gada, ainsi que de jeunes filles folâtres, accourir à leurs fenêtres grillées, se pressant les unes les autres, pour voir passer les soldats, et suivre ensuite, à l'aide d'une longue vue, la manœuvre des troupes. Un spectacle bizarre est celui de ces religieuses, les jours de grandes fêtes, accompagnant les chants de l'église avec des instrumens à vent, soufflant à l'envi dans des cors d'harmonie, des clarinettes, des cornets à piston, des ophicléides et autres instrumens nullement féminins. Dans la ferveur de leur enthousiasme, elles font un vacarme épouvantable. Les poitrines sont haletantes, les joues pourpres et gonflées, la sueur découle de tous les fronts. Sans le prêtre qui est à l'autel, on croirait plutôt assister à une fête païenne qu'à l'office du Seigneur.

En somme, le climat de Saint-Michel est délicieux, cette île est très fertile et extrêmement pittoresque : il ne lui manque que d'avoir un port. La rade de Punta del Gada est complètement ouverte, et les navires restent quelquefois deux mois sans pouvoir communiquer avec la terre. Lorsque soufflent les vents du sud, de l'ouest et de l'est, ils sont forcés d'appareiller pour n'être pas jetés sur les rochers de la côte; ils laissent alors filer leurs câbles, et gagnent à grand'peine la haute mer. Suivons-les et partons pour Fayal.

L'île de Fayal forme un large croissant au fond duquel est posée la petite ville d'Horta. Les rues parallèles à la mer s'élèvent successivement avec les espaliers de grenadiers sur la pente d'une colline escarpée. Les maisons et les fleurs forment un gracieux ensemble, d'où l'on peut admirer à l'aise la splendeur du tableau qui se déroule devant les yeux. En face est l'île du Pic; son extrémité pénètre dans la baie de Fayal, et elle l'ombrage de sa cime majestueuse. Au pied de la montagne, près de la mer, croissent les orangers et les plantes des tropiques; à mesure que le terrain s'élève, on distingue l'olivier, la vigne; puis, les arbres du nord de l'Europe; enfin les neiges

éternelles. A gauche s'avance la pointe de Saint-George, et l'on entrevoit le canal long et resserré qui sépare cette troisième île de l'île du Pic; entre ces terres si rapprochées roulent, sous un ciel brillant, les vagues agitées de l'Océan Atlantique. Une navigation active anime cette rade magnifique. Fayal étant le seul point des Açores où les vaisseaux puissent jeter l'ancre sans danger, ils y accourent en grand nombre. Des baleiniers américains y viennent déposer leurs cargaisons, renouveler leurs agrès, et se procurer des vivres. Les bâtimens du Maragnon, que le vent force à faire ce long détour pour se rendre à Rio-Janeiro, relâchent à Horta, et des navires anglais chargent le vin du Pic, qui, à l'aide d'un peu d'eau-de-vie, passe pour du vin de Madère. Le mouvement du commerce influe sur les mœurs des habitans, et donne à la population d'Horta une physionomie européenne qui n'est celle d'aucune autre ville des Açores. Dans l'île fertile de Saint-Michel, où il n'existe pas de port, la noblesse territoriale domine sans partage. L'île de Fayal, au contraire, est peu féconde, et son commerce fort actif. Les négocians y jouent nécessairement le premier rôle, tandis qu'à Terceire, où le sol est ingrat et le rivage inhospitalier, on ne rencontre ni nobles fastueux, ni riches négocians, mais des hommes rudes, ignorans et difficiles à gouverner.

Les Portugais, à cause de leurs défauts et aussi de leurs qualités, ont toujours été peu propres aux affaires commerciales, et l'on doit s'attendre à trouver dans une place maritime aussi bien située qu'Horta une nombreuse colonie de négocians anglais. Ceux-ci vivent d'une façon beaucoup plus sociable que leurs compatriotes de Punta del Gada. Ils aiment à recevoir et à fêter les étrangers. Des rapports fréquens avec les officiers des bâtimens de guerre anglais leur ont donné l'habitude de la bonne compagnie, et plus encore le désir de paraître vrais gentlemen. Satisfaits d'une importance financière qui n'est pas contestée, ils la font peu sentir aux Portugais qui les entourent. Ces derniers, généralement fort pauvres, rabattent de leur fierté et se mêlent aux étrangers. Anglais, Brésiliens, citoyens des États-Unis d'Amérique et Portugais, tous vivent en parfaite intelligence et forment une petite société piquante par ses contrastes et agréable par la vivacité, l'entrain et le bon accord. Aucun Français n'a formé aux Açores d'établissement commercial, et nos agens consulaires eux-mêmes sont des négocians portugais. Cependant les gens instruits savent notre langue, et quelques jeunes filles balbutient des mots français avec leur accent lent et harmonieux. Là

comme partout, la France excite une vive curiosité, et elle est souvent le sujet des conversations; mais ce n'est qu'un murmure flatteur, un écho vague et lointain, qui ne produit rien de sérieux et ne laisse aucune idée précise. L'aimable hôtesse de la maison où je demeurais, une des personnes les plus considérables de Fayal, eut l'attention de faire mettre dans ma chambre un bouquet de lis, qu'elle appelait des fleurs de juillet.

On donne fréquemment dans la ville d'Horta des soirées et des fêtes. Les réunions sont fort animées et bien supérieures à ces bals d'Anglaises qui font retentir les greniers des hôtels garnis de la place Vendôme. D'abord, si chaque femme continue à s'habiller comme c'était la mode lorsqu'elle quitta le continent, toutes ont pris des Portugaises les souliers coquets et les jolis bas de soie. De même qu'à Paris, on entremêle les valses et les quadrilles. Le galop est surtout à la mode; c'est avec les demoiselles anglaises qu'il faut le danser : les jeunes filles portugaises ont trop de réserve et en craignent l'abandon. Ainsi, celle qui le matin était hardie à son balcon, comme le sont d'ordinaire sous le masque les personnes timides, devient au milieu du monde sérieuse et contrainte, tandis que la jeune Anglaise dispense ses sourires autour d'elle et jouit de son teint couleur de rose. Les races rapprochées par le hasard conservent leur cachet primitif. Les négocians anglais sont toujours actifs, précis, ne faisant de questions que pour atteindre un but; les vieux Portugais racontent sans cesse, prennent des airs capables, se complaisent dans leurs histoires de gloire nationale, dans leur admiration pour la nature, et vous ennuient sans profit pour eux-mêmes. Les femmes également diffèrent plus par les sentimens et la manière d'être que par les traits et la coloration du visage. Auprès des jeunes Anglaises, gaies, pleines de santé, sûres d'elles-mêmes et comptant pour l'avenir sur leur adresse ou leur bonne étoile, on voit les Portugaises (car elles ne ressemblent en rien aux dames espagnoles) mélancoliques, concentrées, aspirant à éprouver un sentiment qu'elles redoutent, et n'ayant d'autre vie que celle du cœur. Une jeune demoiselle, fille d'un pauvre gentilhomme, se distinguait plus qu'aucune autre par le contraste de sa physionomie et le calme de ses manières au milieu de ces Anglaises agitées. Toute sa personne portait l'empreinte du malheur noblement supporté, et l'on voyait qu'une tristesse habituelle pesait sur son ame. Bien qu'elle parlât peu, on était sûr qu'elle savait tout comprendre et sentir. Sa simplicité si gracieuse et avenante embellissait une dignité naturelle qu'on eût prise pour de la fierté,

si la résignation n'était une qualité meilleure et plus complète. Il semblait choquant, sous l'impression de cette mer, de ces montagnes, de cette nature si pleine de grandeur, de s'en aller courir avec de petites Anglaises et de leur répéter, à la clarté d'un soleil brûlant, des banalités ossianiques; ou bien de rester à la ville pour débiter des fadeurs, dans un autre style, à quelques jeunes espiègles penchées sur leurs balcons; ou, pis encore, de boire le vin du Pic avec le vice-consul de sa majesté britannique. N'importe les disparates, les habitans d'Horta sont aimables, pleins de cordialité, le site est enchanteur, et c'est avec peine que je vis arriver le moment du départ.

Pour aller de Fayal à Terceire, on double la pointe occidentale de la baie d'Horta, et l'on s'engage dans le canal que resserrent à l'ouest l'île Saint-George, à l'est l'île du Pic. Cette dernière, la plus grande des Açores, a soixante lieues de tour. La montagne, sur presque tous les points, s'élève à pic du rivage, et l'île entière n'est que la base d'un cône gigantesque. Les terres les plus fertiles sont situées en face d'Horta et appartiennent aux habitans de cette ville, ce qui, joint à l'âpreté du terrain dans les autres parties du Pic, fait qu'on n'y rencontre guère que de petits villages, des maisons éparses, des huttes habitées par de pauvres laboureurs ou de sauvages chevriers.

L'île Saint-George a une longueur de dix-huit lieues sur une demi-lieue de large. Elle semble être la crête escarpée d'une chaîne de montagnes dont les ramifications vont se perdre dans les profondeurs de l'Océan. Les bords de cette île, beaucoup moins élevée que sa voisine, ont des formes encore plus abruptes, et ses rochers sont posés perpendiculairement; elle doit à la proximité du Pic une fertilité que celle-ci ne possède pas elle-même : le sommet de la montagne retient les nuages qui accourent à travers l'Océan, poussés par les vents d'ouest; ils se répandent sur Saint-George en pluies fécondantes. Son territoire, ainsi fertilisé, nourrit de nombreux bestiaux et fournit de bœufs et d'ignames Fayal, Terceire et toutes les Açores. Sur le haut, dans les fentes des rochers, partout où il y a quelque vestige de terre, des herbes parasites et des plantes grimpantes poussent avec profusion, et de cet amas de verdure s'échappent des ruisseaux qui tombent et se précipitent en cascades dans la mer.

Le détroit du Pic et de Saint-George est très dangereux pour la navigation; la mer brise avec une violence égale sur les deux rives;

les courans sont rapides, et les vaisseaux atteints par la tempête dans cet étroit passage, où s'engouffre le vent, ne peuvent nulle part rencontrer un refuge.

Ce canal si resserré, ces rochers à pic, cette montagne couverte de neiges, rappellent le lac des Quatre-Cantons, la merveille de la Suisse; mais quelle différence dans la couleur de l'eau, la teinte du ciel et la magnificence de la végétation! Cette superbe nature porte l'empreinte des rayons d'un soleil tropical.

Peu à peu l'île du Pic, dont la forme est elliptique, s'éloigne de Saint-George. Bientôt on dépasse l'extrémité de celle-ci; on aperçoit alors Gracieuse, qui, toute petite et parfaitement ronde, sort de la mer comme une corbeille de fleurs, et l'on a devant soi Terceire, avec ses rochers nus et ses montagnes nuageuses.

Terceire, chef-lieu du gouvernement des Açores, fut découverte la troisième de ces îles, comme l'indique son nom. Elle n'a ni la population de Saint-Michel, ni l'étendue du Pic; elle n'est pas fertile comme Saint-George et ne possède pas, ainsi que Fayal, une rade hospitalière. En lui refusant ses dons précieux, la nature a rendu Terceire plus célèbre qu'aucune des îles qui l'entourent. Dernier boulevard de l'indépendance de la nation portugaise, elle vient d'être le berceau de sa liberté. Mais cette gloire appartient aux écueils de Terceire, non à ses habitans grossiers. L'île entière est une forteresse inaccessible; nulle part les vaisseaux ne s'en approchent sans danger, et sur deux points seulement les barques peuvent atteindre le rivage; jamais elles n'y trouvent un abri.

Le mont Saint-Sébastien couvre au sud la baie d'Angra; il forme à l'extrémité d'une petite presqu'île un promontoire élevé; sur le penchant de la montagne, entre les roches et les broussailles, ressort une vieille forteresse dont les canons défendent l'entrée de la rade. Du côté opposé s'avance une falaise escarpée, et, à cent brasses de la côte, un îlot qui, de loin, se confond avec le rivage, surgit à une grande hauteur et fait le pendant du mont Saint-Sébastien. La capitale, Angra, est au fond de cet entonnoir, ouvert au vent du sud-est; comprimé par les flancs des montagnes, ce vent parcourt la baie avec une violence toujours croissante, et atteint une puissance irrésistible. On le nomme *le Charpentier*, à cause de la promptitude avec laquelle il renverse les mâts et brise les agrès des navires.

Une petite jetée vermoulue sert de débarcadère. Les vagues s'élancent avec force sur les marches rompues et verdâtres, et c'est à grand'peine qu'on atteint le rivage. On passe ensuite sous une porte

peu élevée, dont les pierres sont rongées par le temps, et on se trouve dans Angra avant de l'avoir aperçu. Cette triste capitale est resserrée par une montagne nue, qui la force de s'étendre dans des proportions informes. Les maisons basses et les chaumières sont souvent isolées les unes des autres par des roches sans grandeur. Toute la ville a un air terne et maussade, que n'égaie pas la largeur des rues, balayées par le vent de mer, et encore moins la multitude des boutiques sombres où des brocanteurs étalent leurs sales et misérables marchandises. Ce grand nombre de boutiques tient à l'accumulation des Juifs, qui, exilés du Portugal, furent autorisés à se fixer à Terceire; ils y exercent l'industrie habituelle de leur race et suppléent les Anglais, dont on ne rencontre qu'un seul dans toute l'île; encore est-ce un vice-consul, marié à une Portugaise de Terceire.

On comprend que la société d'Angra ne doit pas être brillante. Au milieu de cet amas de pierres, aussi pauvre en humains qu'en végétaux, que devenir? Que peuvent faire les officiers d'une garnison nombreuse? On périrait d'ennui sans le voisinage hospitalier du couvent de Saint-Gonsalve; ce monastère est l'unique ressource de société qu'offre Angra; il est toute la distraction et la consolation peu orthodoxe des malheureux exilés à Terceire.

Aucune muraille ne défend l'accès de Saint-Gonsalve; on peut, de la terrasse qui borde la mer, causer avec les sœurs qui passent la journée assises nonchalamment à leurs fenêtres basses et non grillées. On peut entrer à toute heure dans la salle destinée à distribuer aux pauvres les aumônes du couvent; cette pièce n'est séparée de l'intérieur que par une mince cloison en bois, dont la partie supérieure se replie comme celle des loges de nos portiers, et il ne reste qu'une petite barrière à hauteur d'appui très favorable aux épanchemens de la conversation. Enfin, que ne peut-on pas à Saint-Gonsalve? — Mais il ne faut rien calomnier, pas même le mal; c'est le vice de la vertu rigide et en même temps de la débauche de tout confondre et de dédaigner les sentimens du cœur. Toutes deux se plaisent trop souvent à méconnaître les combats et les souffrances. Pauvres filles de Saint-Gonsalve, si douces et si affligées, on doit les plaindre! La langueur des démarches, la tristesse des regards, peignent les misères de leur ame, et prient d'abord pour elles. Livrées dès l'enfance à la contagion de l'exemple, le cœur ouvert aux tendres impressions, l'esprit oisif, sans autre défense que la chaîne qui les meurtrit, est-il surprenant qu'elles succombent? Elles s'arrêtent cependant sur cette pente qu'on prétend si rapide, et, après avoir brisé le lien sacré qui

devait les retenir, elles respectent celui de leur passion. Elles ne peuvent connaître ni la vie, ni les actions, ni les sentimens de celui auquel elles s'abandonnent, et sont bien malheureuses. Retenues prisonnières dans le cloître, l'ame vagabonde et toujours pressées par une foi ardente, il ne leur reste bientôt que l'amertume et l'humiliation de la douleur. Saint-Gonsalve m'a laissé un souvenir plus triste que sévère, et je n'en aurais pas parlé sans la célébrité que ce couvent doit aux mémoires de M. de Ségur.

Le territoire de Terceire est presque partout inculte. Au nord comme à l'ouest, la mer bat les flancs décharnés des hautes montagnes. Le centre est également montueux et stérile; ces lieux sont d'un aspect morne et sauvage; sur les hauteurs, des buissons épineux et de larges fougères recouvrent à peine des pierres volcaniques noirâtres et poreuses, et, dans le creux des vallons, la mousse jaunie qui remplit le lit des torrens desséchés, attriste encore les regards. Une nuée de petits oiseaux au plumage brillant et varié distrait seule des sombres préoccupations, ils s'envolent sous chacun de vos pas et tourbillonnent autour de vous. Comme notre ame vibre au gré des émotions diverses que crée la vue de la nature! tout ce qui rappelle seulement un souvenir prend à nos yeux une teinte poétique. Un jour, après avoir marché au milieu d'un dédale de murs de pierres sèches, j'arrivai près d'un gros village, dégoûté d'une route fastidieuse; mais, à dix minutes de distance, était une fontaine qu'ombrageaient quelques grands arbres. Les filles du village allaient et venaient, portant sur la tête des vases remplis d'eau; elles posaient légèrement leurs pieds nus sur le roc luisant. Ces femmes furent pour moi un tableau vivant des traditions de la Bible; le plus petit brin d'herbe, une jolie fleur, un peu de fraîcheur, le charme eût été rompu.

Les habitans de Terceire ne ressemblent pas à ceux des autres îles, qui sont doux et communicatifs; tout étranger, et par étranger j'entends le Portugais qui n'est pas né à Terceire, est pour eux un ennemi. Ils fixent sans cesse sur vous des regards inquiets et soupçonneux. Quand on leur parle, ils semblent croire qu'on veut les piller ou les outrager; ce n'est pas sans raison : le gouvernement portugais ne paie ses innombrables employés qu'en tolérant leurs exactions, et c'est un douloureux privilége pour Terceire d'être le centre de l'administration des Açores. Une garnison oisive, à l'abri de tout contrôle, pèse cruellement sur ce peuple misérable, et le torture de plus d'une façon. Si Saint-Gonsalve est, dans l'île, le rendez-vous de la fine fleur de la galanterie, une corruption plus grossière menace les chaumières, elle

inonde la famille du pauvre. Le soldat, avec un tour d'esprit vraiment portugais, nomme sa cigarette de papier le messager de Cupidon. Ce triste messager, à demi brûlé, est d'ordinaire placé sur l'oreille d'une façon peu galante, qui rappelle la plume noircie dont est ornée la tête des gens de bureau. La cigarette n'en est pas moins, pour parler le langage méridional, une épée et un bouclier. Sous prétexte de demander du feu, le soldat s'insinue dans les maisons, et quand il est surpris par quelque homme de la famille, ce facile stratagème sert encore à couvrir sa retraite. Les mères et les filles recherchent avidement les maigres largesses du dernier caporal et du plus pauvre matelot, et les pères, les maris et les frères sont toujours sur leurs gardes et prompts à se venger. De là cette lutte sourde et constante qui anime le paysan contre l'autorité; de là cet esprit hargneux qui le caractérise; il devient belliqueux par haine de la force militaire. Le sentiment de la vengeance doit être bien profondément enraciné en lui pour que, dans une île dont le diamètre n'a que huit lieues, une guérilla de trois cents hommes ait pu, pendant deux ans, échapper aux forces qui ont depuis conquis le Portugal. Le chef de la bande venait hardiment vendre son gibier au marché d'Angra; tous les paysans le connaissaient, et il était aussi en sûreté que sur les montagnes. Les solitudes sont si profondes, que dans les vallées écartées des taureaux revenus à l'état sauvage errent librement, se propagent, et forment une guérilla qui elle aussi se maintient contre la civilisation. Il serait puéril de soupçonner d'aucun principe politique le paysan révolté de Terceire; il a pour mobile la haine instinctive de qui le foule, l'amour du brigandage, et l'attrait de la vie errante. Cette vie ne ressemble en rien à celle du sauvage de l'Amérique du Nord, qui, pressé par la faim, sans cesse courbé sous le poids de la fatigue, et brisé par l'intempérie des saisons, traîne dans de larges espaces son existence monotone et misérable. Le guerillero, au contraire, est le fils pervers de la civilisation. C'est dans ses vices qu'il puise les élémens de la force qu'il tourne ensuite contre elle; elle est sa pourvoyeuse, il l'exploite tour à tour et simultanément par le vol, la contrebande et la politique. Vivant en plein air sous un ciel pur, le joyeux guerillero sent à peine le besoin; il peut toujours échanger les privations qu'il redoute contre le danger qu'il aime.

L'île de Terceire, si dépourvue de ce qui fait d'ordinaire l'intérêt et le charme de la vie, séparée de tout, même de la mer, par les rochers qui l'entourent, est poétique à force de tristesse, et plus encore par ses souvenirs glorieux; elle ne possède que deux villes, et quelles misérables villes! Mais toutes deux ont un nom dans l'his-

toire. Angra fut jadis célèbre par la résistance qu'elle opposa en 1583 à la domination espagnole, et Villa-da-Praya a été illustrée en 1829 par la courageuse défense du comte de Villaflor. Le nom français est associé aux deux époques de la gloire des Açores; le comte de Brissac conduisit dans ces îles six mille hommes, qui long-temps résistèrent aux armées de Philippe II, et cinq cents de ces Francais, cantonnés à Terceire, s'y maintinrent pendant plus d'une année. Dans les derniers temps, un bataillon de nos compatriotes, d'un nombre à peu près égal, est venu se joindre à l'expédition de don Pedro, et a pris une part efficace à son succès. C'est ainsi qu'à deux siècles de distance se relie dans ce lieu écarté la chaîne des services honorables que la France a rendus à la liberté portugaise. Aujourd'hui Villa-da-Praya n'est plus qu'une ruine; un affreux tremblement de terre l'a, cette année même, détruite de fond en comble. Angra a perdu son unique attrait. Les cortès ont abaissé les barrières des cloîtres, et les nonnes de Saint-Gonsalve se sont dispersées. Bien peu des cinquante-quatre couvens qui existaient dans ces îles lors de mon séjour en 1832, renferment encore leurs habitans; cependant deux choses si différentes l'une de l'autre, qu'on ose à peine les nommer ensemble, sont nécessaires à la physionomie des Açores, les monastères et les fontaines. Des aqueducs construits avec art conduisent l'eau dans les plus petits villages; sur le bord des routes, et même dans les lieux écartés, on découvre des abreuvoirs et des fontaines entretenus soigneusement et parés avec amour. Ce culte des eaux a une façon d'hospitalité arabe et rappelle l'origine des mœurs de ce peuple si chrétien, tandis que les hautes murailles des couvens et les églises élevées sont l'expression frappante des sentimens qui dominent ces natures africaines.

Que dirai-je des trois petites îles dont je n'ai pas encore parlé, sinon qu'à Sainte-Marie il y a beaucoup de perdrix rouges et de superbes tortues? Un vieux capitaine d'infanterie qui en est gouverneur, et les douze hommes de garnison s'y plaisent fort. L'honnête capitaine peut, grace au curé, au juge et à un habitant de l'île, satisfaire toutes ses passions, qui sont le wisth et la chasse.

Florès et Corvo ont par leur position plus d'importance que Sainte-Marie. Situées à l'extrémité nord-ouest des Açores, elles servent de point de reconnaissance aux navires qui reviennent des Antilles. Le voyageur fatigué par la splendeur monotone de l'Océan voit en elles l'espérance de son arrivée prochaine en Europe; il les admire et les bénit, car de tous les plaisirs du voyage, le plus doux est toujours celui du retour.

JULES DE LASTEYRIE.

REVUE MUSICALE.

LA REINE DE CHYPRE.

Après un intervalle trop prolongé, pendant lequel on n'avait guère vu se produire que des ballets, une traduction avortée et des intermèdes d'une fort médiocre importance, l'Académie royale de musique vient de donner la partition de M. Halévy. Quand on examine quelle affaire est aujourd'hui un opéra en cinq actes, quand on pense aux élémens multiples et tumultueux dont se compose cette énorme machine à rouler sur un sol musical, on se demande si, loin de s'étonner de ces lenteurs d'une mise en scène laborieuse, il ne faudrait pas plutôt crier au miracle chaque fois que le cours du répertoire amène quelque nouveauté. La musique, si compliquée qu'elle se soit faite de nos jours, irait encore : Dieu merci, nos maîtres ne sont pas hommes à se laisser surprendre par le temps, et, dussent-ils composer leurs chefs-d'œuvre feuille à feuille, morceau par morceau, et n'écrire leur ouverture ou leur finale que pendant la dernière nuit qui précède la représentation (orgueilleuse fredaine trop souvent renouvelée de Mozart, et qui n'a trouvé qu'une fois son excuse, dans l'ouverture de *Don Juan*), en général, les embarras ne viennent pas de leur fait. Mais comment prévoir les retards que peuvent entraîner ce déploiement inoui de costumes, cet attirail de mise en scène, cette invasion du matériel et des accessoires, qui, de plus en plus, se subordonnent les parties principales. Le musicien a terminé sa tâche ou peu s'en faut, les chanteurs savent leurs rôles, l'orchestre, pour déchaîner ses cataractes instrumentales, n'attend que le signal du chef; mais combien de temps ne s'écoulera-t-il

pas avant que ces palais se dressent, que ces navires de carton quittent le chantier pour naviguer sur leur océan de toile peinte, que le manteau d'hermine, l'armure damasquinée, le casque d'or, sortent du magasin, avant que l'artiste ait blasonné ces enseignes flottantes, l'ouvrier fabriqué la croix et l'ostensoir, et surtout que le malheureux comparse ait appris à marcher en mesure sous sa toge pontificale! Si vous cherchez un musicien pour le genre dont nous parlons, vous trouvez tout d'abord M. Halévy. Nul mieux que l'auteur de *la Juive* ne sait accompagner une procession qui défile, un cortége qui passe; il groupe les fanfares, assemble les carillons, donne au tambour qui bat aux champs une importance musicale, et note les coups de canon. Le mérite de M. Halévy, toute son originalité, c'est de s'être livré corps et ame à la mise en scène, à la magnificence dramatique, à la pompe, qu'il comprend, disons-le, mieux que personne au monde. Son grand art consiste à savoir pousser jusqu'à ses dernières conséquences le genre introduit à l'Académie royale de musique par *Robert-le-Diable*. Venu entre Meyerbeer et Auber, entre le génie de l'instrumentation et la fantaisie mélodieuse, il s'est allé réfugier dans l'appareil du bruit, dans une sorte de musique splendide dont les yeux s'accommodent au moins autant que les oreilles. Aussi, toutes les fois qu'il s'agit de mettre en musique une décoration, un triomphe, un couronnement d'empereur, le théâtre s'adresse à lui; le public lui-même connaît si bien la chose, qu'il ne veut d'autre garant que le nom de M. Halévy pour s'attendre à des merveilles de la part du machiniste, et ne voit guère dans ses opéras que des processions en cinq actes, d'où se détachent çà et là quelques duos et cavatines. Dans *la Juive*, c'est un concile; dans *Guido et Ginevra*, on chante la messe; dans *la Reine de Chypre*, tout un clergé sort de la cathédrale, et s'en va exorciser la mer à coups d'encensoir et de goupillon. Nous savons qu'il y a dans tout cela aussi la part des précédens qu'on ne doit pas oublier. Que de gens passent leur vie à refaire ce qui leur a réussi une fois, et ruminent éternellement leur première idée, la seule qu'ils aient eue! Ainsi, du succès de *la Juive* date la vocation religieuse de M. Halévy; de là toute cette existence musicale vouée à la pompe du catholicisme, tous ces opéras mitrés, auxquels ni lui ni le public n'échapperont. Et ce musicien, qui dans ses grandes partitions n'hésite pas à donner tant à l'appareil théâtral, au luxe de la mise en scène et du costume, est le même qui s'évertue à se montrer si sobre et si mesuré lorsqu'il écrit pour l'Opéra-Comique, essayant de la réaction après avoir poussé le mouvement au-delà des bornes; calcul adroit sans doute, mais qui dénote chez un maître plus d'esprit critique et de faculté d'application dans l'emploi des procédés que de valeur innée et de généreuse inspiration.

La partition de *la Reine de Chypre* se distingue par les qualités ordinaires de M. Halévy, qualités de praticien, mais de praticien si habile, si parfaitement ingénieux dans ses combinaisons, qu'on ne peut s'empêcher de suivre cette musique avec l'intérêt curieux qu'on accorde à certains chefs-d'œuvre de marqueterie. M. Halévy n'invente guère, comme on sait; il cherche, il cherche toujours, mais avec tant de persévérance, de calcul, de

stratégie, qu'on lui pardonne presque par momens de ne pas trouver. Tout au rebours des hommes de génie, qui vont de l'idée à l'instrumentation, il procède la plupart du temps de l'instrumentation à l'idée; s'il rencontre un motif, c'est le hasard des sons qui l'amène : singulier privilége de la musique, où le matériel réagit sur l'esprit. A force de remuer des notes, comme un joueur des numéros, il finit par trouver le quine, témoin le trio de *la Juive,* la romance de *Guido,* et, dans *la Reine de Chypre,* cette délicieuse chanson des gondoliers, au second acte. Avec de pareilles conditions, il n'est pas de raison pour qu'on s'arrête jamais. Là où le travail et l'application remplacent le génie et les facultés innées, la fortune du moment perd ses droits. La veine mélodieuse s'épuise et se tarit; la persévérance, elle, va son train, et creuse à loisir son sillon, profitant de l'expérience et des choses acquises. De là les progrès sensibles qu'on remarque toujours chez les hommes de pratique et d'école; il n'y a que le génie qui s'aventure, au risque de se casser le cou dans quelque élan sublime. Le talent, que nul instinct irrésistible ne sollicite, calcule ses démarches et n'a garde de se compromettre au hasard. Ainsi, pour ne citer que l'exemple de M. Halévy, une fois les conditions de la ligne qu'il s'est tracée admises, comment nier qu'il y marche avec plus de distinction chaque jour? A coup sûr *le Guitarrero* valait mieux que *Guido et Ginevra,* et, dans l'estime du Conservatoire, *la Reine de Chypre* sera placée plus haut que *le Guitarrero.* Dans un autre ordre d'idées, *la Juive* serait le chef-d'œuvre de M. Halévy; mais *la Juive,* avec des qualités mélodieuses plus significatives sans doute, plus accusées, avait cependant moins l'empreinte du caractère du musicien, de son originalité. On sent trop, dans *la Juive,* le parti pris de s'en tenir à l'imitation de Meyerbeer, de suivre pas à pas le système inventé dans *Robert-le-Diable.* Ici, au contraire, le maître se révèle davantage, le maître ayant conscience de lui-même, de ce qu'il peut ou plutôt de ce qu'il ne peut pas, et cherchant dans la manière, sinon dans le style, une individualité que l'imagination lui refuse.

Le premier acte de *la Reine ne Chypre* s'ouvre par une courte introduction qui tient lieu d'ouverture; puis vient une assez médiocre cavatine, fort bien dite par Duprez. Le duo entre Mocenigo et le vieil Andrea, dans lequel le membre du conseil des dix demande au patricien la main de sa nièce au nom de la république, est un morceau du genre de celui du quatrième acte de *la Juive,* entre Éléazar et le cardinal, mais plus développé, plus traînant, plus compliqué, moins en scène, et d'une pauvreté d'invention telle qu'on finit par ne plus savoir si c'est du récitatif que les personnages déclament ou du chant; vice du reste fort ordinaire dans la musique de M. Halévy, dans la musique de *la Reine de Chypre* surtout, où les mêmes formes se reproduisent à chaque instant. Nous voulons parler d'un cantabile en manière de romance, qui se montre à tout propos, et que le maître encadre sans trop de façon dans une série de ces mesures banales plus ou moins habilement déguisées, de ces lieux-communs ingénieux qu'un musicien aussi roué aux artifices du Conservatoire que M. Halévy tient toujours à sa disposition. Le finale a du monve-

ment comme tout honnête finale où les affaires s'embrouillent, où le héros tire l'épée et demande *d'où lui vient son outrage;* c'est du reste tout ce qu'on en peut dire. Il y a pourtant, vers le milieu de cet acte, un air charmant accompagné de harpes, et que chantent les voix pendant le ballet. M. Halévy s'est peut-être servi trop souvent, dans *la Reine de Chypre,* de cette manière introduite jadis par Rossini, et dont on a tant abusé depuis, de mêler ensemble les chœurs et la danse. Au troisième acte, la même intention se reproduit, mais ici du moins elle a le mérite de la nouveauté, et le motif est plein de grâce et d'élégance. Le chant des gondoliers qu'on entend au lever du rideau, au second acte, passe déjà pour le diamant de la partition. On ne saurait en effet rien imaginer de plus frais, de plus vaporeux, d'une plus limpide et plus transparente mélodie. Cette fois, M. Halévy a trouvé, et son joyau vaut de l'or. Catarina rêveuse est assise à son balcon, la tête penchée vers les lagunes où les gondoliers voguent en chantant. Il y a dans cette scène d'alcôve, dans ce clair de lune, dans ces mélodieuses bouffées qui semblent s'exhaler des flots et vous arrivent comme trempées d'un parfum de l'Adriatique, une de ces sensations complètes, un de ces contentemens enchanteurs qu'on ne trouve qu'à l'Opéra, quand le triple hasard du spectacle, de la situation et de la musique aboutit à souhait pour le plaisir des yeux et des oreilles. Involontairement on se prend à penser au troisième acte d'*Otello.* Là aussi la brise du soir apporte la voix du gondolier à la mélancolique fille de Venise qui pleure à son balcon. Est-ce vous, Desdemone? Est-ce vous, la Malibran? Illusions, fantômes, qui s'évanouissent aussitôt pour faire place à Mme Stoltz, à M. Massol, que sais-je? à M. Bouché. N'importe! on a rêvé, on s'est souvenu, un instant romantique vient de se passer dont on ne saurait trop rendre grace aux auteurs, au poète surtout qui le premier en a donné le motif. L'air de Catarina ne manque pas d'expression; la phrase : *Mon Dieu, soyez béni,* a de la tristesse et du charme. En général, M. Halévy excelle à rendre les demi-teintes mystérieuses, crépusculaires, si l'on nous passe l'expression, du genre de celle qui règne dans ce morceau et dans cet acte. L'intelligence qu'il a des plus minutieuses ressources de l'orchestre, son art singulier de traiter les instrumens à vent, sa manière tout adroite de ménager les sourdines, l'aident merveilleusement en ces occasions. Je citerai comme un autre exemple l'air de la harpe éolienne de *l'Éclair,* où se trouve un effet de la même nature. — Quant au duo par lequel cet acte se termine, c'est un morceau manqué. Il faut dire aussi que le musicien avait affaire à rude partie. Il ne s'agissait de rien moins que de la fameuse situation du quatrième acte des *Huguenots,* situation dangereuse et terrible s'il en fut, et qui ne se traite pas deux fois. Qu'est-ce, en effet, que cette Catarina cherchant à repousser Gérard de son alcôve où vingt poignards l'attendent pour le frapper, sinon la Valentine de l'opéra de Meyerbeer? Des deux côtés, les passions sont aux prises, des deux côtés la femme a seule conscience du péril et cherche à sauver son amant, celle-ci en lui disant : Je vous aime, restez; celle-là : Je ne vous aime plus, partez. Les premières notes que chante Gé-

rard lorsqu'il aborde Catarina semblaient annoncer une intention mélodieuse. Par malheur, comme il arrive trop souvent avec M. Halévy, l'intention avorte presque aussitôt, et vous retombez après quelques mesures de clarté dans les ténèbres d'une déclamation aride et tumultueuse qui se prolonge jusqu'à la fin, et se conclut, toujours à la manière du quatrième acte des *Huguenots*, par un de ces adieux déchirans que la voix de Duprez lance avec une si puissante et si dramatique expression, avec cette seule différence qu'ici la voix de soprano, au lieu de rester muette comme dans l'opéra de Meyerbeer, se joint au ténor et l'appuie vaillamment à l'unisson. Les couplets que chante M. Massol au début du troisième acte ont tout juste pour eux ce grain de trivialité indispensable à tout morceau qui prétend à devenir populaire. Aussi chaque soir les applaudissemens éclatent sur les dernières mesures de ces couplets, et le parterre ne se lasse pas de les entendre. J'imagine que M. Halévy ne se sera pas donné grand'peine pour inventer ce beau chef-d'œuvre; il aura lu deux fois le rhythme des paroles, et la musique lui sera venue tout naturellement et sans autre effort.

Du reste, le compositeur doit des actions de grace à M. Massol, qui se charge si complaisamment d'en exagérer l'expression. Ces couplets seraient le goût et la distinction même, que le ton méridional, presque grivois, que le chanteur leur donne, en ferait avant peu un air de carrefour; et c'est là ce redoutable Mocenigo, ce patricien superbe que nous avons vu tout à l'heure, vêtu de rouge comme un cardinal, entrer sur un motif âpre et lugubre dans la chambre de Catarina, et l'arracher à ses amours pour la plus grande gloire de la république de Venise; c'est ce membre terrible du conseil des dix qui vient maintenant en costume de Flibertigibet débiter dans un casino de pareilles folies! En vérité, nous nous étonnerions d'un oubli semblable des convenances dramatiques, s'il n'y avait là-dessous toute une histoire. Dans le principe, ces couplets étaient destinés à l'un de ces spadassins qui reçoivent mission d'assassiner Gérard à son arrivée à Nicosie. Or, il se trouva qu'aux répétitions M. Wartel, de temps immémorial en possession à l'Opéra de tous les rôles de spadassins, de bandits, de bravi, de héros de mauvaise mine, les disait de telle façon, que le musicien se vit contraint, à son grand regret, de les lui enlever pour en augmenter la partie de M. Massol, qui, s'il ne les chante guère mieux, leur donne du moins sans arrière-pensée le caractère trivial qui leur est propre, au risque de compromettre singulièrement celui du noble personnage qu'il représente dans le reste de la pièce, un peu à la manière du maître Jacques de *l'Avare*, qui change de ton et de langage selon qu'il endosse sa souquenille ou la dépouille. Le duo entre Lusignan et Gérard obtient et mérite à bien juste titre tous les honneurs de la partition. Ce n'est encore là cependant qu'un simple cantabile, qu'une phrase de romance comme en pourrait inventer Mlle Puget. Mais il y a tant de noblesse dans ce cantabile! Il y a dans cette phrase de romance tant d'expression, de sentiment et de pathétique! On voit que le célèbre adagio de *la Favorite* a tenté M. Halévy; cette phrase dont nous parlons, sans rappeler le moins du monde la mélodie de M. Donizetti,

est taillée sur le patron du maître italien, patron qui du reste n'était autre lui-même que la voix de Barroilhet. Seulement ici le style a plus d'ampleur, l'effusion chevaleresque de Lusignan se prêtant mieux peut-être que l'ironie du roi castillan au développement de la période musicale. Barroilhet dit ce cantabile avec un talent admirable, avec inspiration; on n'a pas plus de grace, de mouvement, d'irrésistible séduction dans la voix. C'est, du reste, entre lui et Duprez, une véritable passe d'armes héroïque, un tournoi digne du temps de la Wartbourg. Barroilhet met dans la phrase son goût italien, sa verve, son impétuosité chaleureuse, un peu rude parfois, mais toujours pénétrante et sympathique; puis vient Duprez avec son grand style plus froid, mais plus correct, avec son admirable déclamation vocale, dont il semble avoir recouvré ces jours-ci la plénitude et la puissance. C'est la première fois que les deux virtuoses de l'Opéra se rencontrent dans une musique écrite pour eux. Déjà, dans *la Juive,* M. Halévy avait eu l'insigne bonne fortune de composer le premier rôle que Mlle Falcon devait créer. M. Halévy, en homme habile, ne s'en remet jamais à lui seul lorsqu'il s'agit du succès de sa musique. Sitôt qu'une chance se présente, il n'a garde de la laisser échapper, de peur qu'un autre s'en empare; et ma foi, lorsqu'il l'exploite comme il vient de le faire, on aurait tort de lui en savoir mauvais gré. Dans le duo de *la Reine de Chypre,* Duprez et Barroilhet se comportent en maîtres, en chevaliers, et l'art merveilleux qu'ils déploient l'un et l'autre suffirait pour émouvoir l'enthousiasme de la salle entière, lors même que la musique serait dénuée des nobles qualités qu'on doit y reconnaître. Louons encore la manière tout heureuse et poétique dont le motif de cette phrase se reproduit au cinquième acte pendant la léthargie du roi mourant. M. Halévy affectionne ces effets de réminiscence, qu'il traite avec un art exquis.

Le quatrième acte est donné tout entier à la pompe du spectacle. Ici commencent à n'en plus finir les éternelles processions de M. Halévy. On entre dans la cathédrale, on en sort, on va, on vient, on exorcise la mer avec de l'eau bénite; encore les dalmatiques, les mitres, les encensoirs, les croix, les goupillons! rien n'y manque; c'est en tout point le même déploiement de luxe pontifical, le même attirail de sacristie que dans *la Juive* ou *Guido;* ce pourrait aussi bien être la même musique. En effet, nous ne voyons pas pourquoi M. Halévy n'en prendrait pas à son aise en pareille occasion. D'ailleurs, qui découvrirait la fraude? Comment s'y reconnaître au milieu de ces beffrois qui hurlent, de ces canons qui grondent, de ces mille clochetons qui carillonnent sans relâche? Entre toutes les merveilles dont abonde le quatrième acte de *la Reine de Chypre,* il est, hâtons-nous de le dire, une conquête admirable dont l'instrumentation moderne vient de s'enrichir. Nous voulons parler de ces gigantesques trompettes qui figuraient l'an passé aux funérailles de l'empereur, et dont les stridentes fanfares vous déchirent l'oreille tout le temps avec une persévérance impitoyable. Pour le coup, M. Berlioz va se pendre. Quelle douleur pour le musicien fantastique de s'être vu dépassé de la sorte! Il y a là de quoi faire avorter dans son germe la grande partition qu'il mé-

dite. S'il en était ainsi, les buccins de M. Halévy auraient une fois du moins bien mérité de l'art, et surtout de l'Académie royale de Musique. Quant à la dernière scène de cet acte, qu'on se figure un branle-bas épouvantable, une mêlée sans nom, un tapage à faire crouler toutes les murailles de Jéricho. Tout ce bruit vous enivre, vous éblouit et vous confond; vous en devenez en même temps aveugle et sourd, et c'est à peine, au milieu de cette fumée tumultueuse que vomit à l'envi l'artillerie de l'orchestre et de la scène, si vous distinguez encore l'armure d'or et le manteau d'hermine de Lusignan, conduisant à l'autel sa fiancée couverte des insignes souverains. Puisque nous en sommes sur le chapitre des costumes, pourquoi Mme Stoltz, à qui on ne les a point épargnés, Dieu merci! n'est-elle pas vêtue une seule fois dans la pièce à la manière du célèbre portrait du Titien? Le modèle convenait cependant, et vaut bien la peine qu'on s'en inspire.

Au cinquième acte, le roi, qui s'éteint lentement, consumé par le poison de Venise, repose sur son lit de douleurs; Catarina veille auprès de son époux. C'est là que reparaît délicieusement ramenée la phrase du duo, qui s'évanouit aussitôt et ne fait qu'effleurer les lèvres de Lusignan, qui rêve, et par momens appelle Gérard. A ce nom, Catarina soupire, et ses larmes se répandent en un cantabile monotone, écrit tout exprès pour être chanté dans l'alcôve d'un malade, psalmodie assez médiocre à laquelle succède (éternelle reproduction de la même forme) une romance élégiaque et langoureuse, admirablement récitée par Barroilhet. Puis, après un duo dramatique entre Gérard sous la robe des chevaliers de Rhodes, et Catarina Cornaro, devenue reine de Chypre, arrive le quatuor final; car nous ne pensons pas que M. Halévy lui-même ait pris au sérieux l'espèce de bataille à grand orchestre qu'il donne pour conclusion à son œuvre. Vers les dernières mesures du duo entre Gérard et Catarina, Mocenigo survient : l'impitoyable membre du conseil des dix touche au but de ses intrigues; Lusignan mort, la république hérite du royaume de Chypre. Mocenigo triomphe, et, dans l'enivrement de son succès, se met à dévoiler la politique de Venise avec plus d'effusion et de laisser-aller que n'en suppose le caractère d'un diplomate chargé d'une négociation pareille. N'importe, n'appuyons pas trop sur ce que cette scène a d'invraisemblable, puisqu'elle en amène une des plus belles et des plus dramatiques qu'il y ait au théâtre de l'Opéra, lorsque ce roi défait et moribond soulève la portière de sa chambre, et vient, comme un spectre échappé du tombeau, protester publiquement en faveur de l'innocence de Gérard et de Catarina. Là seulement commence le quatuor, qui n'est, à vrai dire, qu'un assez large unisson grandissant toujours et se terminant par une de ces résolutions lumineuses du mode mineur dans le mode majeur, procédé grandiose et puissant, mais dont on a tant abusé depuis le magnifique trio de *Robert-le-Diable*, qu'on ne peut plus guère compter sur son effet.

Le poème de *la Reine de Chypre* a de l'intérêt, les situations musicales abondent, et bien plus, ce ton chevaleresque, qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage, ne nuit pas, quoi qu'on en puisse dire. Par momens aussi l'in-

tention poétique se laisse entrevoir; ainsi je citerai au second acte, indépendamment de la couleur vénitienne ou plutôt romantique, fort ingénieusement puisée aux sources de Rossini et de Shakespeare, la scène où Mocenigo s'introduit dans l'appartement de Catarina et vient froidement révéler les instructions menaçantes du conseil des dix: cette scène rapide, imprévue, terrible, qui remue la situation de fond en comble, et, de mélancolique et paisible qu'elle était, la fait tout à coup lugubre et violente, cette scène-là serait belle même autre part, même dans un drame. Avouons aussi que le musicien en a compris admirablement le caractère, et qu'il y a toute une commotion dans cet effet d'orchestre, dans ce coup de tonnerre éclatant sur les dernières paroles de Mocenigo, lorsque le patricien, prêt à se retirer, laisse voir à Catarina Cornaro les assassins armés contre le fiancé qu'elle attend. J'aime aussi beaucoup le cinquième acte. L'agonie de ce jeune roi qu'un mal inconnu dévore est un spectacle touchant et plein de mélancolie et d'intérêt; après tant de bruit, de fanfares et de tumulte, cette scène d'intérieur, de famille si l'on veut, vous attire et vous plaît, et ce que perdent les yeux, le cœur le gagne. Quand on a tout épuisé, les fleuves et les montagnes, les citadelles et les châteaux-forts, les jardins et les villes, on pourrait bien ne pas faire si mal d'aller chercher dans le cœur humain, dans la passion, l'élément d'un pittoresque nouveau. C'est par là que réussit le cinquième acte de *la Reine de Chypre*, qui devrait bien finir au quatuor et s'épargner ainsi ce dénouement militaire du genre de ceux qu'on affectionne au Cirque-Olympique. Terminer un opéra en cinq actes par une scène d'intérieur, finir sans Vésuve qui fume, sans orgues, sans cathédrale et sans procession, en vérité cela ne s'était jamais vu. L'auteur de *la Reine de Chypre* aura reculé le premier devant l'énormité de son innovation, et cherché à tout prix un moyen bien vulgaire pour se la faire pardonner. De là cette mêlée risible des Cypriotes et des Vénitiens s'évertuant à se pourfendre au bruit d'une musique de janissaires.

L'exécution de *la Reine de Chypre*, pour ce qui tient des rôles de Lusignan et de Gérard, confiés l'un à Barroilhet, l'autre à Duprez, est digne en tout point des meilleurs temps de l'Opéra. Ainsi que nous le disions tout à l'heure, ces deux voix rivales font assaut d'expression et de talent. Dans le duo déjà célèbre du second acte, Barroilhet l'emporte; c'est pour lui que la salle entière se passionne. Sa voix, d'un timbre si flatteur et si dramatique, d'une vibration si profonde, d'un accent chaleureux, tout enfin, jusqu'aux circonstances, jusqu'à la disposition des parties, contribue à le servir dans cette lutte chevaleresque, dont il sort vainqueur. C'est lui qui le premier entame la belle phrase du cantabile, il en a les prémisses. Duprez a le désavantage de ne venir qu'après, de chanter devant un auditoire tout frémissant d'une impression profonde, et, pour comble de contre-temps, le musicien ne lui laisse pas terminer seul sa période; sur les dernières mesures du ténor, le baryton rentre, la voix mordante et fière de Barroilhet revient comme pour prélever une dîme sur les applaudissemens recueillis par son rival. Quoi qu'il

en soit, Duprez retrouve dans la partition de M. Halévy certains élans de ses beaux jours, certaine puissance qu'on ne lui soupçonnait déjà plus. L'espèce de réserve dans laquelle il se tenait depuis deux mois a singulièrement profité à son organe, qui semble avoir reconquis pour le moment sa igueur et sa plénitude d'autrefois. Quant à Mme Stoltz, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il est déplorable de voir un théâtre comme l'Académie royale de Musique s'obstiner à vouloir produire une prima donna de cette force. Tous les musiciens n'ont pas, comme M. Meyerbeer, le loisir d'attendre et de s'abstenir jusqu'à ce qu'un talent sérieux se présente. J'imagine que M. Halévy, en calculant les chances favorables au succès de son œuvre, aura cru pouvoir assez solidement compter sur le concours de Barroilhet et de Duprez, pour être en droit de se permettre d'appeler celui de Mme Stoltz. De là ce rôle de Catarina, fort adroitement conçu du reste, ce rôle sur lequel nulle responsabilité musicale ne pèse, qui disparaît complètement pendant deux actes, et dont l'importance négative se borne à donner son nom à la pièce. Jamais, on peut le dire, partie de prima donna ne fut taillée plus convenablement sur la mesure du talent de Mme Stoltz. Suivez cette musique, pas un air d'expression, pas un trait, pas une phrase liée, toujours des cantabiles, des romances, toujours des notes syllabiques où la virtuose s'étudie à ramener les cordes basses de sa voix avec une complaisance parfois bouffonne. Nous n'en voulons à personne; ce que nous disons ici n'est point pour décourager Mme Stoltz, mais franchement elle a tort de persister dans cette fureur du premier rang. Sur une scène illustrée par Mlle Falcon et Nourrit, entre Duprez et Barroilhet, une pareille prétention chez Mme Stoltz est inadmissible, et finirait par toucher au ridicule.

A tout prendre, la renommée de M. Halévy ne peut que s'accroître par *la Reine de Chypre*. Nous le répétons, le mérite de cette œuvre réside tout entier dans les détails de style, dans les mille complications instrumentales dont l'auteur de *la Juive* et de *l'Éclair* a fait dès long-temps le caractère spécial et comme l'originalité de son talent. Mais, avec M. Halévy, qui s'attend à des idées? qui lui demande aujourd'hui de l'imagination? Un talent ne se développe que dans sa ligne. Il y en a qui du premier coup prennent l'espace, d'autres qui s'attachent au sillon. Comme travail, la partition de *la Reine de Chypre* dépasse peut-être tout ce que M. Halévy avait écrit encore; c'est plus minutieux, plus délicat, plus habile; on sent davantage le goût dans la science, une sorte de naturel dans la recherche et l'application; en un mot, et pour nous résumer, c'est l'œuvre de l'élève de M. Chérubini devenu académicien.

* * *

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1841.

L'ouverture de la session a mis en évidence quelque chose d'inattendu et de singulier. On pouvait croire qu'appelées une dernière fois dans l'arène politique, les diverses fractions de la chambre des députés s'y seraient élancées avec empressement, avec ardeur, que l'opposition surtout, oubliant dans ce moment décisif tous ses dissentimens, aurait présenté au ministère une phalange redoutable, prête à lui livrer les plus rudes combats et à lui disputer par des efforts désespérés une victoire qui aura pour récompense l'initiative des élections générales. Il n'en est rien jusqu'ici. L'élection du président n'a réuni dans la salle du Palais-Bourbon que 309 députés. Le jour suivant, 288 députés seulement prenaient part à l'élection des vice-présidens et des secrétaires de la chambre.

Cependant rien n'avait été négligé pour donner à la nomination du président toute l'importance d'un fait politique, d'un fait sérieux et décisif. Nous ne voulons pas revenir sur ce défi jeté au ministère. Il est arrivé ce qu'on avait prévu, ce qu'il était si facile de prévoir. La gauche n'a pas voulu refuser un témoignage d'estime, de préférence, à son candidat naturel, ni porter de prime-abord ses voix sur un candidat qui, en réalité, ne lui appartient pas. Les centres, quelle que soit leur admiration pour le talent de M. de Lamartine, ont serré leurs rangs contre lui par cela seul qu'ils entendaient proclamer son nom dans le camp opposé. M. de Lamartine est resté avec 64 suffrages, et M. Sauzet s'est trouvé élevé sur le pavois par 193 députés sur 309. Si on avait laissé les choses à leur cours naturel, il n'aurait pas eu au premier tour 150 voix. Il aurait été nommé ensuite sans que sa nomination fût autre chose qu'un fait parfaitement insignifiant. Aujourd'hui la nomination de M. Sauzet est presque un succès pour le cabinet; c'est une victoire qu'on

a eu soin de lui apporter, et pour laquelle il n'a eu d'autre peine que de laisser faire. Sur un terrain où cela était facile, il a vu se rallier une majorité nombreuse, qui, une fois formée et dans l'ardeur de sa victoire, pourrait bien le suivre sur des questions plus importantes et plus graves.

La lutte qu'ils viennent de soutenir ensemble a dû cimenter l'union des conservateurs avec cette portion du centre gauche qui suit MM. Dufaure et Passy. Tout dépend maintenant de l'habileté, de la prudence du cabinet. S'il ne met pas l'amitié de ces deux hommes politiques à de trop rudes épreuves, s'il parvenait à éviter ou à faire ajourner certaines questions et à concentrer la lutte parlementaire sur le terrain des affaires extérieures, il pourrait bien conserver des alliés qui, après tout, ne peuvent pas facilement se transporter dans un autre camp, ni rentrer sous la tente pour y rester dans une neutralité boudeuse.

On dirait que le cabinet sentait toute la délicatesse de sa situation en rédigeant le discours de la couronne. On n'a jamais été plus sobre de paroles et plus réservé. Évidemment le ministère essayait de glisser à travers la session avec le moins de bruit possible. Nous avons signé la convention du 13 juillet; nous ferons quelques économies, et on vous proposera des chemins de fer : c'est là tout le discours. Nous oublions une énigme à propos d'Alger. Le gouvernement, a-t-on ajouté, a pris des mesures pour qu'aucune complication extérieure ne vienne altérer la sécurité de nos possessions d'Afrique. La presse a essayé de trouver le mot de l'énigme. Ceux-là nous paraissent l'avoir trouvé qui ont vu dans ces paroles une allusion aux affaires de Tunis et aux velléités belliqueuses de la Porte ottomane.

Le discours n'est remarquable que par les choses qu'on y a passées sous silence. Aussi les hommes politiques se demandaient-ils, après l'avoir entendu, ce qu'était devenue la péninsule espagnole, si elle était encore attachée à ses frontières, partie intégrante et essentielle de l'Europe occidentale. On n'a pas tardé à apprendre que, si en effet il était quelque peu singulier de n'en pas parler du tout, il était par trop difficile d'en parler convenablement. Après avoir reçu, dès son entrée sur le territoire espagnol, tous les honneurs qui étaient dus à la haute mission qu'il allait remplir, M. de Salvandy a vu s'élever, au sujet de la présentation de ses lettres de créance à la reine, une difficulté que rien ne justifie. On veut à tout prix mettre obstacle au rétablissement de ces relations intimes et amicales qui doivent exister, dans leur intérêt commun, entre la France et l'Espagne. On redoute l'influence française; on agit, à Madrid, sous les mêmes inspirations qui ont animé, au préjudice de la France, d'autres agens à Constantinople, à Athènes, en Égypte, en Syrie. Empressons-nous d'ajouter que le régent et le ministère espagnol sont étrangers à ces intrigues; ils n'ont qu'un tort, c'est de ne pas trouver en eux-mêmes la force d'y résister, c'est de ne pas oser secouer un joug qui les rabaisse, c'est de ne pas déclarer tout haut qu'ils ne veulent pas gouverner au gré d'une minorité et dans les intérêts de l'influence anglaise. Nous ne savons pas si le cabinet Peel excite ou encourage le parti anti-français en

Espagne. Il est possible qu'on y soit encore sous les anciennes inspirations de lord Palmerston. Ce que l'Europe sait, c'est que la légation anglaise à Madrid est la même qu'avait formée le cabinet de lord Melbourne, ce cabinet qui était en Espagne en relation intime avec les *exaltados*. Les tories ne se sont pas empressés de répudier cette partie de l'héritage de lord Palmerston.

M. de Salvandy va rentrer en France. Nous n'aurons plus qu'un chargé d'affaires en Espagne.

Pour en revenir au discours de la couronne, il était adroit de la part du ministère de ne parler explicitement, pour la politique extérieure, que des affaires d'Orient, et d'en parler dans le premier paragraphe du discours. Si, en effet, la discussion de l'adresse pouvait avoir, avant tout, pour objet les affaires d'Orient; si on pouvait la ramener à une question de paix ou de guerre, à un débat rétrospectif et historique entre le 1er mars et le 29 octobre, le ministère aurait un double avantage. D'un côté, il trouverait les esprits fatigués d'avance de ces éternels débats, et courbés, bon gré mal gré, sous le joug des faits accomplis; de l'autre, dans l'effervescence actuelle des intérêts matériels, lorsque la France entière demande à grands cris des canaux et des chemins de fer, le ministère, en jetant à la face de ses adversaires les mots terribles de guerre, de révolution, de banqueroute, obtiendrait un facile et bruyant triomphe. L'opposition acceptera-t-elle le combat sur ce terrain? Prêtera-t-elle ainsi le flanc à l'ennemi? Nous voulons encore en douter. L'opposition songera et à la chambre et aux électeurs.

C'est une grave résolution pour elle dans ce moment que le choix des points d'attaque. C'est là un fait qui peut être décisif, et qui, pour être apprécié avec justesse et sagement décidé, demanderait une organisation, une discipline auxquelles aucun parti politique ne veut se soumettre chez nous. On l'a dit mille fois, il est cependant bon de le répéter : au fond, il n'y a chez nous que des opinions individuelles; la liberté consiste à faire chacun à sa guise, souvent aussi à s'empresser d'agir pour devancer son voisin, et lui enlever je ne sais quelle petite gloriole au pas de course.

De là la difficulté, j'ai presque dit l'impossibilité de prévoir la marche et l'issue d'un grand débat parlementaire. Comment tenir compte de tous les incidens que peuvent faire naître la vanité personnelle et le caprice? Qui peut calculer les résultats d'un combat où toute l'armée se dissout en tirailleurs?

Cependant l'opposition ne peut pas ne pas reconnaître tout ce que sa position parlementaire demande d'habileté et de ménagemens après l'affaire de la présidence, et on peut croire qu'en présence de ces difficultés les chefs trouveront dans les rangs de leurs amis toute la déférence que commandent la politique et l'intérêt commun.

Les questions intérieures sont graves et nombreuses, les unes d'intérêt matériel, les autres d'organisation politique.

Les premières n'offrent pas un véritable champ de bataille aux grandes fractions qui divisent la chambre des députés; car tout le monde veut des chemins de fer, des canaux, une industrie active, un commerce florissant,

voire même des colonies. Les dissentimens ne commencent que lorsqu'on touche aux questions d'exécution et de préférence; et alors ce n'est plus la politique qui inspire les opinions, c'est l'intérêt, l'intérêt général pour les esprits éclairés et les caractères élevés, l'intérêt local ou de coterie pour les autres. Sur ce terrain, les partis se mêlent, les opinions se confondent; la victoire, les échecs, ne sont ni une victoire ni des échecs politiques. Peu importe pour la lutte parlementaire entre le gouvernement et l'opposition que le chemin de fer de Paris à Strasbourg soit, comme on dit, circulaire ou direct.

Il n'en est pas de même des questions d'organisation politique. Le gouvernement a évité de faire aucune mention de ces questions dans le discours de la couronne. Ce silence, nous le disions, ne manquait pas d'habileté. A la veille de la lutte pour la présidence, avec les alliés dont il a besoin, il eût été imprudent pour le cabinet d'exprimer sa pensée, d'annoncer des partis pris, de dire d'avance qu'il consentirait ou qu'il ne consentirait pas à une transaction. Peut-être aussi n'en savait-il rien lui-même, et était-il également disposé à incliner quelque peu, selon les circonstances, vers la gauche ou vers la droite. Pour tout dire, il est en effet quelques-unes des questions du moment qui ne méritent point tout le bruit qu'on en fait. Elles ne sont ni aussi dangereuses ni aussi utiles qu'on le prétend.

Quoi qu'il en soit, ces questions arriveront à la chambre par l'initiative de l'opposition. On nous a déjà donné le texte d'une proposition ayant pour but d'adjoindre à la liste électorale la seconde liste du jury. Une seconde proposition, dont le texte ne nous est pas connu, est relative aux incompatibilités. Peut-être valait-il mieux en retarder quelque peu la présentation, attendre que l'ébullition d'une première victoire fût calmée, que l'adresse fût discutée. Ces propositions, par cela seul qu'elles ont été déjà présentées, ne se trouveront-elles pas entraînées dans les débats qui vont s'ouvrir? ne seront-elles pas préjugées dans la chaleur de cette discussion, préjugées sans examen approfondi? Dans l'entraînement de la lutte, n'y aura-t-il pas des partis pris dont on ne voudra pas revenir plus tard, lors même qu'au fond on tient ces propositions pour acceptables en tout ou en partie? Ne valait-il pas mieux se borner, dans la discussion de l'adresse, pour la question intérieure, à ces points où le ministère en aurait été réduit à la défense de son administration et de ses actes? Tels sont les doutes que nous avons entendu élever par des hommes éclairés, et qui paraissent bien connaître le terrain parlementaire. Nous savons au surplus qu'à ces prévisions et à ces conjectures il est facile d'opposer des prévisions et des conjectures toutes contraires; nous savons combien il est difficile de se former à cet égard une opinion arrêtée et bien justifiée.

On dit qu'entre autres propositions il en sera présenté une à la chambre des députés par l'honorable M. Barrot ou avec son appui, ayant pour but de faire prononcer la législature sur la question qu'a fait naître le dernier arrêt de la cour des pairs. Nous applaudissons fort à cette pensée. Ce qu'il im-

porte avant tout, c'est que le droit établi, quel qu'il soit, ne puisse être un sujet de doute et de contestation pour personne. Qu'une proposition de loi soit faite et solennellement débattue : accueillie ou rejetée, il en rejaillira toujours une grande lumière; il n'y aura plus de doute possible, et le droit positif, maintenu ou modifié, aura toute l'autorité et toute la puissance morale qui doivent lui appartenir.

M. le gouverneur-général de l'Afrique ne profite pas du congé qu'on lui avait accordé. Il ne veut pas, et il a raison, quitter son gouvernement et se donner du loisir au moment où de grandes choses paraissent s'accomplir, lorsque dans la province d'Oran surtout Abd-el-Kader est aux abois et semble sur le point d'être abandonné par les tribus. Ce qui a le plus nui à nos succès en Afrique, ce qui nous avait rabaissés dans l'esprit subtil et calculateur des Arabes, c'est notre inconstance, c'est le manque de persévérance dans nos projets, de suite dans nos entreprises. Ils n'ont jamais douté de la brillante bravoure de nos troupes, ils n'ont jamais cru qu'ils auraient bon marché de nous sur le champ de bataille; mais ils ont pensé que nous ne songerions pas à tirer parti de la victoire, ils s'étaient persuadé que les difficultés du terrain, que les ravages du climat, que la guerre de détail, nous fatigueraient, nous rebuteraient, et qu'à la longue les anti-algériens l'emporteraient dans les chambres et dans les conseils sur les amis de notre conquête. Ils n'ont jamais espéré de pouvoir nous expulser d'Afrique, mais ils ont pensé qu'une résistance opiniâtre nous déterminerait à nous retirer. C'est là l'opinion qu'il importait de détruire; c'est cette opinion qui tombe aujourd'hui. Les Arabes ouvrent les yeux; la domination française va leur paraître inévitable comme la destinée; le jour où ce fait moral sera accompli, l'Algérie est à nous. C'est là, disons-le, le mérite, la gloire de l'administration de M. Bugeaud, et la gloire aussi des habiles généraux qui le secondent et des admirables troupes qu'ils commandent. MM. Lamoricière, Bedeau, Changarnier, sont infatigables; ils se sont pénétrés de l'esprit de cette lutte si particulière dans ses moyens comme dans ses résultats. On a rarement vu un accord plus parfait, un concours plus intime que celui qui se montre par les résultats entre M. Bugeaud et les généraux qui commandent sous ses ordres en Afrique. Dans cet état de choses et avec les nouvelles qui lui arrivent de tous côtés, et en particulier de la province d'Oran, M. le gouverneur-général n'aurait pu sans danger remettre le commandement et la direction en d'autres mains que les siennes. Il tient seul tous les fils de cette grande affaire; il doit la conclure.

Espérons qu'il recevra du gouvernement tous les encouragemens et tous les secours qui lui sont nécessaires. Espérons surtout que le gouvernement prendra grand soin de donner à l'Afrique une administration parfaitement régulière et qui prévienne le découragement et les plaintes. Une commission vient d'être nommée au ministère de la guerre pour approfondir la question de la colonisation algérienne. Nous aimons à croire que les travaux de la commission ne seront pas l'occasion ou le prétexte de nouveaux retards. Une colonisation habile et sérieuse est nécessaire pour confirmer les indigènes dans

cette croyance que la terre que nous occupons en Afrique est à jamais française. C'est sous ce point de vue, plus encore que sous le point de vue industriel, que nous insistons sur la nécessité d'une colonisation prochaine. Quant à nos relations commerciales, elles s'établiront d'elles-mêmes dès que notre conquête sera fortement assise. La caravane qui vient d'arriver de Tunis nous est un indice du brillant essor que peut un jour prendre dans ces parages notre commerce national. L'obstacle continu s'élève rapidement, et les colons y trouveront un abri tutélaire et un gage de prospérité.

Notre gouvernement vient de signer avec les quatre grandes puissances une convention pour régler de nouveau le droit de visite qu'elles se sont mutuellement attribué, dans le but de réprimer le trafic des noirs. Nous savons que les conventions préexistantes, que les engagemens déjà pris ne permettaient guère de refuser la nouvelle convention. Toujours est-il qu'il y a quelque chose qui froisse le sentiment national dans une mesure qui, vu la diversité des situations et l'inégalité des forces maritimes, n'est guère pratiquée que par des navires anglais, et semble octroyer au pavillon anglais une sorte de suprématie. Je ne sais, mais, puisque la convention était inévitable, je voudrais du moins, dût-il en coûter quelque chose au trésor, augmenter le nombre des navires français dans ces parages, et prendre à ces croisières de surveillance, à cette police de l'Océan, une part plus directe et plus active.

Il s'est élevé dans la presse anglaise la question de savoir si le mérite de cette nouvelle convention appartenait à lord Palmerston ou à lord Aberdeen. Justice est due même à ceux dont on a avec le plus de raison et le plus sévèrement blâmé la conduite. La convention appartient à lord Palmerston. La France aurait pu la signer avant la chute du ministère Melbourne : elle l'aurait, nous le croyons, signée dès cette époque, si nous avions eu quelque raison d'être agréables à l'ancien ministre des affaires étrangères; tout nous commandait au contraire d'être froids et réservés à son égard, et de nous borner aux actes strictement nécessaires, aux rapports inévitables.

Quoi qu'il en soit, le message du président des États-Unis nous apprend que des démarches ont été faites pour obtenir l'adhésion des Américains à la convention relative au droit de visite. Le cabinet de Washington résiste aux sollicitations comme aux prétentions de l'Angleterre, et nous n'en sommes pas étonnés.

D'un côté, les Américains sont loin de partager nos idées et nos principes relativement à l'esclavage. Nous ne voulons pas dire qu'ils favorisent la traite des noirs; mais il est fort naturel que dans un pays où l'abolition de l'esclavage est regardée par la majorité, non-seulement comme un rêve, mais comme un projet criminel, on n'ait pas pour le trafic des noirs cette répugnance, cette horreur qui rend moins difficile sur le choix des mesures propres à le réprimer. Les cabinets européens n'ignorent pas ce qu'il y a d'exorbitant, de peu conforme aux principes rigoureux du droit des gens dans le droit de visite. C'est l'importance, c'est la sainteté du but qu'on se propose qui a fait surmonter toutes les objections. Mais par cela même on comprend que les

Américains, moins frappés que nous de l'importance du but, repoussent un moyen qui leur paraît excessif, quelle qu'en soit d'ailleurs l'efficacité.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que l'Angleterre, dans des vues qui étaient loin d'être légitimes, a long-temps usé et abusé d'un prétendu droit de visite sur les navires américains. Le droit de visite réveille chez les Américains des souvenirs glorieux, mais amers. Faut-il s'étonner de leur répugnance?

Terminons par une observation qui nous paraît de quelque importance. Le droit de visite, nous le disions, a quelque chose en soi d'excessif, surtout lorsque les parties contractantes sont loin d'être égales en possessions maritimes et en forces navales. Ajoutons que l'exercice de ce droit n'est pas sans quelque danger, car l'abus en est facile; il peut naître à chaque instant des complications fâcheuses, des malentendus difficiles à expliquer, des plaintes qui blessent et irritent le sentiment national. C'est dire en d'autres termes qu'il est sage et prudent de s'appliquer à faire disparaître le fait qui seul rend ces conventions nécessaires. La traite cessera lorsque les marchands d'esclaves ne trouveront plus de marchés où ils puissent vendre les malheureuses victimes de leur cupidité. Il y a des marchands d'esclaves parce qu'il y a des acheteurs, il y a des acheteurs parce qu'il y a des pays civilisés qui tolèrent encore l'esclavage. Le sentiment national comme l'humanité et la justice nous commandent de faire disparaître au plus tôt un état de choses qui est à la fois une honte et un péril. Quoi! on proscrit la traite, on la frappe de peines sévères, on se soumet, pour la réprimer, au droit de visite, et on tolère en même temps l'esclavage, qui est la cause unique de cette traite qu'on réprouve, et pour la suppression de laquelle on fait presque bon marché de la dignité nationale! C'est là, reconnaissons-le, une contradiction flagrante. Il n'est pas permis d'être ainsi à la fois civilisés et barbares, chrétiens et païens, philantropes et consommateurs d'esclaves.

Le message du président Tyler touche à d'autres questions non moins importantes et délicates. En général, son langage à l'égard de l'Angleterre est modéré, mais ferme et quelque peu austère. Ce sont des voisins qui se redoutent et qui ne s'aiment pas. On ne peut compter, pour le maintien de la paix, que sur leur prudence; car les sentimens hostiles ne manquent pas plus que les causes de rupture. On avait répandu à New-York le bruit d'un conflit sanglant sur les frontières du Canada; mais ce n'était là, ce nous semble, qu'un artifice habilement préparé pour faire des dupes à la Bourse.

La nouvelle comédie de M. Scribe poursuit, devant un public nombreux, le cours de ses représentations. Nous avons déjà constaté le succès d'*Une Chaîne :* il nous reste à discuter les titres auxquels ce succès a été obtenu, et à examiner en même temps les questions que soulève la comédie nouvelle au point de vue littéraire et au point de vue moral.

Le génie d'un jeune compositeur, M. Émeric d'Albret, s'est fait jour au théâtre, grace à la protection aristocratique d'une jolie femme. On devine ce qui s'en est suivi. Cette chaîne, dont le premier anneau a été rivé par la reconnaissance, commence à peser bien fort à Émeric. Il aime toujours, mais non plus sa protectrice; l'objet de cette nouvelle passion est Mlle Aline Clairambault, la cousine d'Émeric, arrivée de Bordeaux avec son père, et non moins éprise du jeune homme que celui-ci ne l'est de sa cousine. Le père d'Aline, il est vrai, désapprouve formellement le choix de sa fille. Il est millionnaire, Émeric est un pauvre artiste; c'en est assez pour qu'il s'oppose au mariage d'Aline et de M. d'Albret. Mais M. de Saint-Géran vient au secours des amoureux. M. de Saint-Géran est le type de l'honnête homme et de l'homme du monde, il est de plus le bienfaiteur de la famille Clérambault, le parrain d'Aline et le Mécène d'Émeric. Personne, on le voit, n'est mieux placé que lui pour déterminer le mariage d'Aline et d'Émeric. Aussi fait-il, et dès la quatrième scène ce mariage est arrêté, sauf pourtant une petite difficulté : Clérambault est de très bonne composition sur les amours faciles, que le même mois, la même quinzaine souvent, voient naître et finir; mais il redoute une liaison sérieuse, un attachement profond, qui compromettraient le repos et tout l'avenir de sa fille. — Jurez-moi que vous n'avez aucun engagement de ce genre, et ma fille est à vous, dit-il au jeune artiste. — Je le jure, répond Émeric. Ce serment, dans sa pensée, n'est pas un mensonge, ce n'est qu'une vérité un peu anticipée. Il s'agit de la réaliser, car, pour rien au monde, Émeric ne voudrait tromper le père d'Aline. Il avoue le cas à son protecteur, à son ami : « Mais je romprai aujourd'hui même; rien n'est si facile. — Pas tant! » dit Saint-Géran, qui paraît avoir de ces liaisons une expérience remarquable. Il n'a que trop raison, et la difficulté de cette rupture forme le nœud de la pièce. Une femme emportée, passionnée comme Phèdre, qui prend le change et traduit par un accès de jalousie la froideur de son amant, qui, lorsqu'elle apprend la vérité sur le mariage prochain d'Emeric, incapable de rien ménager, accourt chez sa rivale, et là, presque sous les yeux de la famille Clérambault, réclame impérieusement son bien : tel est le personnage sur lequel repose l'intérêt de la comédie de M. Scribe. Émeric, tour à tour atteré et révolté, rebelle, soumis, menaçant, épouvanté, ballotté entre sa cousine et sa maîtresse, interdit devant son beau-père, Émeric se tuerait pour en finir, s'il ne lui restait son ami Saint-Géran, qui l'encourage, le console et le conseille. Mais qui donc est-elle, cette femme, cette terrible Louise, cause de tant de trouble et de chagrin? Celui qui se ferait cette question ne connaîtrait guère M. Scribe. Louise est Mme de Saint-Géran, Mme de Saint-Géran un moment négligée par son mari, et qui a pris un amant; quoi de plus juste et de plus naturel? Toutes les femmes seront de l'avis de la belle Louise. Vous entrevoyez d'ici les complications qui résultent de cet arrangement : la position étrange d'Émeric entre son ami, sa maîtresse et sa fiancée, forcé de les tromper tous plus ou moins; le terrible marin instruit de la moitié du secret et près à chaque minute d'en découvrir le reste. D'autres obstacles, formés par des incidens extérieurs, accroissent l'embarras. L'auteur a pris plaisir à serrer le nœud gordien, à rendre une catastrophe inévitable, et puis, d'un mouvement du petit doigt, il délie le nœud, il remet tout en ordre. Mme de Saint-Géran finit par prendre son parti : elle

se résigne à n'être plus aimée; elle subit plutôt encore qu'elle n'accepte la théorie des faits accomplis, et s'embarque pour l'Amérique avec son mari.

La comédie que nous venons d'analyser rapidement ne manque pas d'observation à la fois fine et vraie. Il y en a beaucoup, par exemple, et de la plus gaie, dans le rôle accessoire d'un jeune avoué, Hector Balandard. On doit regretter seulement que M. Scribe ne se préoccupe pas plus d'unir à son rare talent d'observateur les qualités de l'écrivain. L'auteur d'*Une Chaîne* ne paraît pas comprendre assez l'importance qui s'attache dans une œuvre littéraire à la question du style. Sa comédie est souvent écrite avec négligence. On est fâché d'avoir à relever ce défaut dans un ouvrage si plein d'esprit et de verve.

M. Scribe avait à résoudre dans sa comédie un difficile problème : à l'exception de Mme de Saint-Géran, aucun de ses personnages ne nous attache bien vivement. Peut-on s'intéresser à Émeric, de qui la faiblesse n'est point rachetée par la passion, et va par momens jusqu'à la lâcheté? Aline est une petite fille sans conséquence; l'avoué Balandard ne tient pas essentiellement au fond et n'est guère là que pour égayer la pièce; Saint-Géran est si content de son sort, qu'il n'y a pas lieu de le plaindre. Qu'est-ce donc qui attache et retient le spectateur? La curiosité : voilà tout; mais c'est quelque chose. Oui, certes, c'est quelque chose d'amuser pendant toute une soirée le public de notre temps. Néanmoins doit-on sacrifier autant pour atteindre ce résultat? Non, sans doute, et je ne dissimulerai pas un reproche sérieux que mérite la comédie de M. Scribe.

Je ne suis pas de ceux qui soutiennent que la comédie doit être l'école des mœurs; non, ceux qui n'auront d'autre maîtres de morale que la comédie seront nécessairement formés sur un méchant modèle, et Valère, Éraste, Clitandre, non plus que Géronte et Sganarelle, et Lisette et Crispin, ne sont des précepteurs suffisans pour la jeunesse. Mais encore, s'ils ne sont pas tenus d'enseigner la vertu, au moins ne doivent-ils pas prêcher et encourager le vice. Et, remarquez-le bien, la comédie de nos jours a changé de caractère : le comique franc et joyeux n'existe plus; cependant la plaisanterie, la charge admirable de Molière ou de Regnard sauvait bien des choses. Un fils vole son père, un neveu vole son oncle, Angélique trompe George Dandin, cela est bon pour rire, encore tout le monde n'en riait-il pas. D'ailleurs, il était convenu que c'étaient là des mœurs exagérées, et le ridicule diminuait la contagion. Aujourd'hui, ce n'est plus cela : au lieu d'être un tableau un peu chargé, la comédie a la prétention d'être la peinture fidèle, minutieusement exacte de ce qui se passe dans le monde. Les conséquences dès-lors sont bien plus étroitement liées aux principes, et la portée d'une pièce de théâtre bien autrement vaste. Or, ici, que nous montrez-vous? Pour qui est la sympathie du spectateur? Pour Mme de Saint-Géran. M. Scribe, avec son air doucereux, son marivaudage, sa petite comédie en un acte ou en cinq, n'importe, avait l'air d'un poète comique tout innocent, d'un vaudevilliste sans conséquence. Eh bien! voyez à quel point d'audace il en est venu sans que vous y prissiez garde. Il vous présente, il vous fait accepter ce que jamais Molière n'eût osé essayer, lui qui a fait *Tartufe*, une femme adultère qui joue le beau rôle, qui dit : Le droit est de mon côté, et à qui vous donnez raison. Cette femme vient insolemment disputer son amant à la jeune fille dont il ferait le bonheur; elle se cramponne à lui, elle l'injurie, le traite comme le dernier des

hommes; elle ose lui dire, après lui avoir fait donner la croix : Mon seul regret est d'avoir sollicité pour vous le signe de l'honneur *que vous êtes indigne de porter!* Et pourquoi est-il indigne de porter la croix d'honneur? Parce qu'il refuse de continuer à vivre dans l'adultère avec la femme de son bienfaiteur et de son ami; il est indigne de porter la croix d'honneur, parce qu'il veut rentrer dans les voies de l'honneur. O ciel! où en sommes-nous venus! Voilà ce qui se débite en plein théâtre, et cela ne choque personne, et parmi ceux qui font de l'art et de la critique, personne, que je sache, n'a pris la peine de le remarquer! M. Scribe et Mme de Saint-Géran ont autant de complices que de spectateurs. Ce n'est pas tout : cette femme est-elle au moins justifiée, excusée par le malheur de sa position? A-t-elle épousé un homme infidèle comme Almaviva, ou un sot comme George Dandin, ou un être vicieux et dégradé par quelque côté, soit physique soit moral? Nullement. M. de Saint-Géran est encore jeune; fortune, esprit, caractère, il a tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'une femme. Seulement, il s'est rendu coupable d'un peu de négligence; il s'est absenté de chez lui par goût ou par devoir. C'en est assez; voilà l'adultère autorisé, et le mari est là, pendant cinq actes, homme d'honneur, galant homme, constamment dupé et point ridicule. Point ridicule, c'est là le mal. Toute femme qui se respecte encore un peu rougirait d'être la femme de George Dandin, elle serait sûre du mépris public; mais toute femme peut accepter le rôle de Mme de Saint-Géran : au lieu du mépris, c'est l'intérêt le plus tendre, c'est la compassion, c'est l'admiration générale qu'elle va exciter. Et peut-être y a-t-il dans le parterre plus d'un homme que n'effraierait pas non plus la position de M. de Saint-Géran; il ignore son accident, il n'en est que plus libre chez lui et au dehors, il a toujours sa jolie femme, et après tout quel tort cela lui cause-t-il? Il n'y perd rien, pas même dans l'opinion publique.

Voulez-vous savoir le chemin que nous avons fait depuis soixante ans? Reportez-vous au *Mariage de Figaro,* joué en 1784. Quelles clameurs de réprobation s'élevèrent de toutes parts! Ce fut un cri unanime à l'immoralité. Quelle est cependant la scène la plus scandaleuse de l'ouvrage, celle qui compromet le plus la comtesse? C'est celle où Rosine la délaissée essaie à Chérubin un bonnet de femme; le petit page, *le col ouvert et les bras nus,* seul avec sa belle marraine, agenouillé devant elle, n'ose presque pas parler à celle qui n'ose lire dans son propre cœur. Suzon rompt ce dangereux tête-à-tête, et Chérubin chante une romance. Voilà ce qui causait les alarmes de nos pères. Aujourd'hui, nous sommes plus braves, nous ne nous effrayons pas pour si peu. En effet, qu'est-ce que ce tableau enfantin auprès des scènes délirantes où Mme de Saint-Géran se pare et s'ennoblit de son adultère vis-à-vis d'Emeric? La comtesse Almaviva fuir le toit de son mari! se réfugier chez son amant qu'elle saurait fatigué d'elle! songer à l'entraîner dans une fuite à l'étranger! Hélas! qu'elle en est loin! Comparé à M. Scribe, Beaumarchais est froid, timide et pusillanime. Cependant on réclama contre Beaumarchais, et personne ne songe à réclamer contre M. Scribe. Beaumarchais répondit à ses contemporains par cette préface si longue et si piquante, qui ne renferme qu'un seul argument sous mille formes : J'ai peint les mœurs de mon temps. Les femmes seront toutes du parti de ma pièce, parce qu'elles protégent la comtesse Almaviva; elles la protégent, parce qu'en la défendant,

c'est elles-mêmes qu'elles défendent : elles sont toutes des comtesses Almaviva. Et il ajoutait malignement : Preuve que la comtesse est innocente! Qui aurait osé soutenir le contraire? Les maris, les femmes ou les célibataires? Je frémis de penser que M. Scribe, si on le réduisait à faire une préface, ferait peut-être valoir quelque argument analogue.

La pièce d'ailleurs est très bien jouée par Mlle Plessy, Menjaud, Samson, Régnier et Mlle Doze. Menjaud, chargé du rôle délicat de Saint-Géran, m'a paru irréprochable. Je demanderai à Samson et à Régnier s'ils n'exagèrent pas leur jeu après la découverte du secret d'Émeric. Ce tremblement, ce balbutiement, ce visage renversé, tout ce trouble enfin peut faire rire, mais il faut prendre garde que Saint-Géran est là, et que de si grandes marques d'étonnement et de frayeur devraient lui faire soupçonner quelque chose. En cet endroit, vous rendez votre rôle fort comique, mais n'est-ce pas aux dépens de la vérité?

Quelle est en définitive la valeur littéraire de l'œuvre de M. Scribe? quel rang doit-on lui assigner parmi les productions dramatiques? On a dit que nos grands écrivains comiques avaient épuisé tous les caractères, au moins les caractères marqués, et par cela plus propres à la scène; il ne reste donc plus à leurs successeurs que les nuances et les demi-teintes. Il est bien probable que, si Molière ressuscitait, il trouverait moyen de faire jaillir de notre société nouvelle quelque caractère nouveau, mais aussi c'est Molière. De cette haute comédie qui a fourni *le Misanthrope* et *Tartufe*, M. Scribe n'a voulu prendre que les dimensions matérielles, pour ainsi dire : il a gardé la division en cinq actes et aux vers substitué la prose. Quant au fonds, il s'est composé un apanage particulier, dont une partie est empruntée à ses devanciers et dont l'autre lui appartient. Les analyses microscopiques de Marivaux ne pouvaient défrayer qu'un drame de peu d'étendue; M. Scribe, en s'emparant de ce moyen, l'a développé et fortifié. Il ne se borne pas à scruter le cœur de Dorante et celui d'Araminte et à en retracer l'histoire; il porte son regard sur notre société; il fait contraster, à défaut des caractères, les positions sociales : c'est un mélange savamment tempéré d'intrigue, de passion, de finesse et d'esprit. Le drame de M. Scribe ne se meut point à l'aide de deux ou trois grands ressorts bien francs, bien solides; au contraire, c'est une multitude de petits ressorts d'une souplesse infinie, dont l'agencement fait admirer la dextérité de l'ouvrier. Il est vrai que dans le nombre il s'en rencontre quelques-uns d'un métal moins poli, d'une fabrique plus vulgaire, des ressorts de hasard que, pour aller plus vite, l'auteur a pris tels qu'il les a trouvés sous sa main; mais ceux-là sont habilement dissimulés sous les autres, et il faut, pour les démêler, une attention dont ne sont pas toujours capables les yeux séduits par l'artifice de l'ensemble. M. Scribe possède donc de plus que Marivaux l'art des incidens, dans lequel il est passé maître; c'est par là qu'il brille et qu'il plaît, mais cette perfection travaillée des détails nuit à la chaleur de l'œuvre totale. Dans toutes les pièces de M. Scribe, on sent que l'intrigue s'est lentement élaborée dans le cerveau de l'auteur : il y manque cette verve de conception qui se fait sentir dans Beaumarchais, cette pensée qui, chez l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, traverse impétueusement l'ouvrage et en fixe d'abord les deux pôles.

On a reproché à M. Scribe l'abondance des paroles et la prolixité du dia-

logue, surtout dans ses expositions. De nos jours, tout écrivain dramatique est condamné d'avance à tomber dans ce défaut; la différence n'est que du plus au moins. Dans l'ancienne comédie, celle qui s'attachait à montrer des types, les personnages n'ont à faire savoir que leur nom. A la fin même, ce nom seul indiquait en partie le caractère, et épargnait à l'auteur la moitié de la besogne. Qui pourrait dire la profession de Géronte, de Sganarelle, de Valère, d'Éraste, d'Ariste, de Béralde, etc.? C'est un père faible ou grondeur, un mari jaloux ou un valet comique, un jeune amant passionné, un oncle grave et sensé. Il suffit. Voyons-les agir, sans nous inquiéter de ce qui ne tient pas essentiellement à l'action. On idéalisait les personnages sans nuire à la vérité. La comédie moderne n'idéalise jamais les siens, et il faut reconnaître que M. Scribe a contribué plus que personne à établir sur le théâtre cette vérité absolue qui a détrôné la vérité poétique. M. Scribe individualise tant qu'il peut, et par là son procédé se sépare complètement de celui des vieux auteurs. Il lance tout vivant sur la scène tel personnage que vous pouvez connaître; Molière y plaçait un être fictif, dans lequel vous reconnaissiez une classe tout entière. Il faut avouer que la manière moderne économise notre plaisir et abrège les études de l'auteur comique. Le premier inconvénient de ce système est d'entraîner fatalement l'écrivain dans cette prolixité dont on se plaint. Mais comment l'éviter? Il faut classer, étiqueter chaque personnage, nous dire bien rigoureusement son âge, son bien, ses espérances, ses relations dans le monde, et mille détails pareils, sans lesquels nous crierions à l'invraisemblance, sur lesquels d'ailleurs repose l'ouvrage. Mais tout cela demande du temps, et beaucoup. La peine que l'auteur y dépense ne profite guère à notre amusement, et serait bien mieux employée à serrer la trame d'une intrigue.

D'après ces données, d'après cet exposé fidèle et impartial, autant que nous avons pu, des torts et des mérites de M. Scribe, on voit qu'il serait injuste de nier la portée littéraire de l'auteur d'*Une Chaîne*. La comédie, telle qu'il l'entend, est-elle la meilleure possible aujourd'hui? Nous n'oserions l'affirmer. Mais M. Scribe est en possession au théâtre d'une influence sans rivale et de succès aussi nombreux qu'éclatans; il serait impossible que ces succès et cette influence fussent uniquement le résultat d'un aveuglement universel.

Parmi les auteurs étrangers que l'on cite le plus fréquemment en France et que l'on y lit trop peu, un des plus illustres et des moins connus est, sans contredit, don Pedro Calderon de la Barca. Des cent huit comédies qui nous restent de ce poète, Linguet, à la fin du dernier siècle, en a traduit six ou sept, avec cette liberté cavalière et ce sans-façon alors à la mode qui effaçaient toute la physionomie des originaux. Plus récemment, M. de la Beaumelle, dans la collection des *Théâtres étrangers*, en a traduit huit ou neuf, avec plus de scrupule, mais non pas encore avec une fidélité irréprochable. Enfin, des soixante et douze *Autos sacramentales*, ou pièces religieuses allégoriques dues au même poète, aucune, que je sache, n'a encore été transportée

dans notre langue. Et ce que nous disons là de Calderon, il faut le dire, à plus forte raison, de Lope de Vega, de Cervantes, de Tirso de Molina, de Moreto. Il y avait donc nécessité, comme on voit, d'entreprendre une traduction nouvelle des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, mais une traduction qui donnât une idée exacte du texte et qui contînt un nombre suffisamment varié d'échantillons. Un de nos écrivains les plus versés dans la connaissance de la littérature espagnole, M. Damas Hinard, n'a pas craint de se charger de cette tâche. Il l'a commencée en publiant dans la *Bibliothèque d'élite* deux volumes qui renferment onze drames de Calderon, dont plusieurs sont traduits par lui pour la première fois. En lisant *la Maison à deux portes, la Dévotion à la Croix, le Médecin de son honneur, A outrage secret vengeance secrète*, etc., les personnes qui ne connaissent le grand dramatiste espagnol que par les éloges de Schlegel et les analyses de M. de Sismondi, pourront se faire, enfin, par elles-mêmes une idée des mérites et des défauts de ce rival de Shakespeare. Au milieu de toutes les publications de pacotille qui nous inondent, nous sommes heureux d'avoir à rendre justice à un travail sérieux et vraiment littéraire comme celui-là.

Nous en dirons autant d'un curieux volume, sorti récemment des presses de l'imprimerie royale et intitulé *le Pi-pa-ki, ou l'Histoire du Luth* (1). C'est la traduction d'un célèbre drame chinois représenté à Péking, en 1404. Nous devons cette traduction à M. Bazin aîné, habile et laborieux sinologue, qui nous a déjà donné en 1838 un *Choix de Pièces de théâtres* composées sous les empereurs mongols. Tous les drames chinois qu'on a traduits jusqu'à présent sont tirés du répertoire des Youen et datent de la fin du XIIIe siècle. *Le Pi-pa-ki* atteste les progrès que l'art dramatique a faits en Chine du XIVe au XVe siècle. Cette pièce, *qui fait couler tant de larmes*, est regardée encore aujourd'hui comme *l'ouvrage le plus utile aux mœurs*. C'est l'éloge que donne au *Pi-pa-ki* un de ses derniers éditeurs dans un *Dialogue*, que M. Bazin a eu l'heureuse idée de traduire, et qui nous offre un curieux *specimen* de la critique chinoise. Nous reviendrons sur cet ouvrage, qui intéresse au plus haut degré l'histoire du théâtre asiatique et celle des mœurs et des usages du céleste empire.

(1) Un vol. in-8°, chez Benjamin Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, n° 7.

V. DE MARS.

à
le
c-
on
nt
ce
er
ux
n-
la
a-
te
i,
ts
le
a-

es
1).
4.
e,
es
à
le.
v°
re
ue
in
la
us
du